

CUMULUS
— ET —
MONTAGNES
RUSSES

Céline Dion

Cumulus
et
montagnes russes

Céline Dion

Cumulus
et
montagnes russes

Graphisme de la page couverture

Alexandre Desjardins

Photo de l'auteure

Véronique Desjardins

Mise en pages

Raymond Gallant

ISBN : 978-2-9815238-1-5

Dépôt légal

Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2015
Bibliothèque nationale du Canada, 2015

Vous pouvez communiquer avec l'auteure par courriel :
celine.dion008@gmail.com

Toute reproduction d'un extrait quelconque de ce livre par quelque procédé que ce soit est strictement interdite sans l'autorisation écrite de l'auteure.

L'auteure a aussi publié

Passage, journal de ma deuxième vie

978-2-921493-50-5

*Chacun de nous ne traverse-t-il pas la vie comme
un acteur propulsé dans une pièce de théâtre qu'il
n'a jamais eu le temps de répéter au préalable ?*

Nadine Bismuth, *Scrapbook*.

Prologue

Au sein de la confrérie des anges gardiens, moi, Archibald, je suis reconnu pour mon intuition, ma détermination et mon franc-parler. Je vous entends ricaner en lisant mon nom un peu pompeux, mais rien à redire, car Dieu le père m'a ainsi désigné. Pour les intimes, appelez-moi Archi.

Mon mandat actuel est de veiller sur Roseline Belhumeur. Sans soudoyer qui que ce soit, étant donné que les budgets célestes sont aussi compressés que les budgets terrestres, j'ai fait jouer mes influences et mes compétences afin de lui assurer cinquante-neuf ans sans tracas. Mais sa vie semble prendre une direction tout à fait inattendue. Est-ce le fait d'une conjoncture planétaire inhabituelle ? Certains chérubins diront que cette histoire ressemble à plusieurs autres. Je m'y oppose tout net !

Rosie, comme la surnomment ses grandes amies Pat et Michou, a été tellement occupée par son travail que les signaux de mise en garde que je lui adressais ne l'atteignaient pas. En choisissant la retraite, elle prend contact avec une nouvelle réalité. Entre régler les formalités de ce passage et le vivre, le saut dans le vide semble l'effrayer. Elle n'a qu'à m'écouter, je suis le meilleur conseiller à la ronde. Mais c'est vrai que pour le contrôle et la ténacité dans les idées, elle est imbattable.

Au travail Archi !

Chapitre 1

Imprévu

8 juillet

Malgré le temps incertain, la rue Principale était envahie de flâneurs qui entraient prendre un verre sur la terrasse du Beaurepaire, le bistrot branché de la ville. Pour la dixième fois, Rosie regardait l'heure sur sa montre-bracelet. Habituellement détendue et souriante, elle avait perdu son entrain depuis quelques minutes.

— Giorgio, ce retard de mes amies m'inquiète, dit-elle. Qu'est-ce qui peut bien compter plus pour elles que ma fête de retraite ?

Affairé à rajuster une nappe, son serveur préféré réagit avec zèle.

— *Bella signora*, soyez patienté. Lé nombreux travaux sur les différenté artères de la ville occasionnent souvent de longs détours.

Au même moment, Rosie entendit son téléphone sonner. S'empressant de répondre, c'est à peine si elle remarqua une ambulance passer toutes sirènes hurlantes pour se diriger vers l'hôpital situé à proximité de là.

— Salut Rosie ! Je ne pourrai pas te rejoindre au Beaurepaire pour ton souper.

— Voyons Michou, depuis le temps qu'on se promet de fêter cet événement toutes les trois ensemble. Mais ta

voix est changée. Attends-moi, j'ai un deuxième appel, dit-elle en touchant maladroitement les boutons du clavier.

Un coup de tonnerre alarma les clients. Tous quittèrent la terrasse sans porter attention à une deuxième ambulance qui suivait la précédente. La pluie soudaine modifia l'aspect des cheveux roux de Rosie qui se mirent à frissonner. Dans sa veste en lin mouillée, elle entra et reprit le fil de ses communications téléphoniques.

— Rosie, c'est Pat. Oublie-moi pour ce soir ; j'ai un problème.

— Rien de grave ? questionna Rosie dépitée. Mais où es-tu ? Il y a du grésillement qui m'empêche de bien comprendre ce que tu dis.

— La batterie de mon cellulaire est presque à plat. Je te contacterai dès que je le pourrai.

La ligne s'était soudainement coupée. Lorsque Rosie voulut reprendre la conversation avec Michou, cette dernière s'était envolée à son tour.

Je vois régulièrement ces trois Girls quasi sexagénaires se rencontrer au Beaurepaire. En quarante ans d'amitié, elles n'ont jamais manqué d'expliquer leur retard. Pour quoi font-elles faux bond à Rosie pour cette fête spéciale ? Foi d'Archi, cette situation ne me dit rien qui vaille ! Sans compter le regard pénétrant de Giorgio qui la dévisage de ses yeux enjôleurs. Il reconnaît bien la beauté naturelle de ma protégée avec sa peau pivelée, son front légèrement bombé et son nez retroussé, le tout dans un ovale parfait. Ces Italiens ! Tous d'incorrigibles séducteurs ! Ah ! Si j'étais un mâle ! De ce côté, il s'avère que je ne suis rien. Pas de sexe dans l'au-delà !

Toujours à l'affût des désirs de sa fidèle cliente, le svelte Giorgio passa la main dans ses cheveux noirs gominés tout

en lissant sa fine moustache. En s'approchant d'elle, un bracelet doré tinta à son poignet.

— Mé ! Mé ! Vous êtes mouillée comme oune chatte ! Allez, *bella signora*. C'est la tournée de Giorgio !

— Mon party de retraite est fichu, vous ne trouvez pas ?

Ayant pris le temps de se sécher dans les toilettes, elle fait maintenant tourner distraitement son vin. Sourde à son entourage, ma Rosie ne relève pas les bruits de vaisselle qui s'entrechoque ni le babillage des vacanciers qui se poursuit à l'intérieur du restaurant. J'en profite pour dérouler dans sa tête une série d'images comme au cinéma. Il y a trois mois, elle s'était retrouvée mal en point.

— Le nerf sciatique bloqué, il faut prendre cela au sérieux, avait déclaré la physiothérapeute qui avait reçu Rosie le dos complètement barré. Je vais procéder à un traitement global qui vous relaxera. Vous devriez écouter votre petite voix intérieure et vous reposer davantage.

— J'occupe un poste d'adjointe dans une école secondaire, s'entendit-elle lui répondre. L'immobilité dans un pareil lieu s'avère impossible.

Travail ! Contrôle ! Il n'y a pas que cela dans la vie. Puisqu'elle restait sourde à mes exhortations, j'ai dû l'achever quelques semaines plus tard. Sur une civière de l'urgence, son cœur battait la chamade et une sensation de serrement lui avait fait craindre le pire. Affublée d'une jaquette élimée, les yeux rougis d'avoir pleuré toute la nuit, c'est là qu'elle avait pris sa décision.

Toute à ses pensées, elle n'entendit pas Giorgio lui apporter un plateau de hors-d'œuvre.

— *Mamma mia !* vous n'avez encore rien mangé. Goûtez cé fromage, proposa-t-il tout en regardant sa cliente préférée embellie par son air chagriné.

Quel coquin, ce garçon de café ! Avec son grand tablier blanc qui lui tombe au mollet, il ne m'impressionne pas. Je vois bien qu'il l'observe à la dérobée depuis quelques mois. Il aime sa démarche chaloupée et il semble apprécier ces rondeurs lui rappelant les femmes de son pays. De plus, son apparence soignée et originale l'attire.

Rosie secoua machinalement les boucles de sa chevelure rousse encore humide. En déposant un morceau de Brie sur un craquelin au blé, ses grands yeux pers s'embuèrent. Avec lui, elle soliloquait plus qu'elle ne dialoguait.

— Jusqu'à maintenant, ma vie était réglée comme du papier à musique, mais là j'ai le vertige devant l'inconnu. J'ai toujours aimé savoir où je m'en vais et les solutions, je les trouve avant les problèmes. Pourquoi en serait-il autrement en ce moment ? Mon rêve d'historienne se concrétisera dans quatre jours lorsque Philippe et moi marcherons en Italie. Je suis persuadée que ce périple nous rapprochera davantage.

Sans rien laisser paraître, l'homme enregistrerait mentalement ces informations.

— Vous adorerez Roma, la villé éternelle. Né partez pas de là sans avoir jété deux piécés dans la Fontainé de Trévi : oune pour la réalisation d'oun vœu exceptionnel et l'autre pour y révenir un jour. N'oubliez pas de visiter Pisa, ma ville d'origine. Quant à Firenze la capitalé de la Toscane, l'arté y est roi partout.

— Vous ai-je déjà dit que j'ai nommé notre fille unique en l'honneur des beautés que recèle la ville de Florence ?

Ces échanges animèrent quelque peu la future pensionnée. Elle semblait apprécier le discours de Giorgio qui émaillait souvent ses paroles d'anecdotes glanées dans les agglomérations où il avait boursinué.

— Et votre Florencé est aussi charmante et gracieuse que vous *signora* !

— Vous me faites rougir Giorgio.

Rosie encaissait difficilement la solitude de ce moment qu'elle avait souhaité festif. En voyant deux larmes rouler sur ses joues, Giorgio lui tapota les doigts, une familiarité qu'il ne s'était jamais permise.

— Madame Rosié, séchez vos pleurs. J'é termine mon service dans quelques minutes et j'é peux vous reconduire, ajouta-t-il en retenant un peu plus sa main dans la sienne.

Regardez-moi ce joli cœur ! Ma Rosie a souvent reçu des clins d'œil d'hommes intéressés, mais elle ne leur a jamais accordé d'importance. Elle, une gestionnaire sérieuse et renommée, se laisser aller au flirt ? Peu probable.

— Coucou maman ! Félicitations pour ta retraite !

— Florence ? La belle surprise ! Et quelles magnifiques fleurs tu m'apportes !

Comme si le feu de l'interdit l'avait touché, le serveur se retira rapidement, faisant semblant de nettoyer une tache de vin sur la nappe blanche. Gênée, Rosie réagit avec émotion. Voyant sa fille lui ouvrir ses bras, elle s'y blottit quelques instants. Lorsque Florence desserra son étreinte, la pleureuse leva les yeux vers celle qui la dépassait de plusieurs centimètres.

— Merci d'être là, parvint-elle à articuler. Qui s'occupe d'Olivier ? J'ai un mauvais pressentiment, car Pat et Michou ne sont pas venues. Nous nous sommes parlé au

téléphone pendant quelques secondes puis les lignes se sont coupées.

— Steve est allé jouer au parc avec le petit, ce qui m'a permis de me joindre à toi.

— Je n'ai plus le cœur aux réjouissances. Peux-tu me reconduire à la maison ?

Embarrassée de s'être épanchée publiquement, Rosie quitta le restaurant au bras de Florence. Pantois, Giorgio dut se contenter d'un au revoir laconique.

*La propriétaire ne te paie pas pour figer sur place.
Ouste au boulot Giorgio ! Et moi, j'ai une séance de lissage
de plumes inscrite sur ma iTablette.*

Chapitre 2

Appréhension

8 juillet

Plié en deux dans l'entrée de la salle d'urgence, Jean-Jacques, le mari de Micheline Tremblay, gémissait de plus belle. Arrivé quelques minutes plus tôt en ambulance, ce déplacement l'avait davantage sonné que rassuré. L'infirmière de garde ne mit pas longtemps à dépister sa douleur et son inconfort. Extrêmement nerveux et trop souffrant pour parler, Michou déroula la chronologie des événements. Son ancienne collègue de travail fut surprise de la sentir affolée, elle qui d'habitude était si douce et calme avec les patients qu'elle soignait avant sa récente retraite. Elle remarqua cependant la tenue élégante de sa camarade comme si elle s'était vêtue pour une soirée. Une blouse de soie et une jupe à pois noir et blanc mettaient en valeur ses jambes effilées. Quant à ses longs cheveux blonds, ils descendaient en cascades sur ses épaules. Son corps élancé et ferme répandait une odeur de parfum à la violette.

— Jean-Jacques ne peut plus rien avaler depuis ce matin. Le ventre veut lui éclater et ses forces diminuent sans cesse. De violentes nausées ont commencé en milieu d'après-midi. Il m'a dit ne pas être allé à la selle depuis plusieurs jours. Au début, nous avons cru à une gastro-

entérite, mais j'ai l'impression que c'est plus grave. Une appendicite peut-être ? Depuis quelques semaines, mon J-J a beaucoup maigri et il ressemble à un géant ratatiné. Je suis folle d'inquiétude !

L'infirmière nota mentalement les symptômes décrits par Michou. Elle appliqua aussitôt à Jean-Jacques des ventouses sur le sternum pour son test cardio. Après quelques minutes, l'urgentologue interpréta les données de l'électrocardiogramme et mentionna que le problème semblait d'origine gastrique et non cardiaque. Il prescrivit immédiatement la préparation d'un soluté pour calmer la douleur. Des radiographies étaient également requises.

Comme elle l'avait exécuté des milliers de fois, Michou enleva la chemise, le pantalon et les sandales de son malade. Elle remisa le tout dans un sac vert puis lui fit enfiler une jaquette. Elle poussa avec attention sa civière vers la salle d'examen. Jean-Jacques blêmissait et de grosses gouttes de sueur glissaient dans son cou.

Pas moyen d'aller à mon rendez-vous de lissage ! Un iCélestial me demande immédiatement du travail supplémentaire ! Relisons le message du Grand Patron afin que je m'assure d'avoir bien compris ses exigences.

« Archibald, vous être réquisitionné pour veiller d'une aile sur la terrienne Micheline Tremblay surnommée Michou. Son jeune ange gardien a décidé de prendre tous ses congés accumulés. Je ne lui trouve pas de remplaçant. Je vous ferai savoir en temps et lieu lorsque votre accompagnement sera terminé. Veuillez agréer, cher Archibald, et blablabla. »

Ah ces novices avec leur qualité de vie ! Heureusement que j'ai gagné le 1^{er} prix au concours d'ubiquité. Cette faculté de me transporter à plusieurs lieux en même temps me rend bien service.

Au même hôpital, Patricia O'Connor faisait les cent pas auprès de sa mère dans un autre couloir de l'urgence. En visite à la maison de campagne, elle avait eu la désagréable surprise de la trouver étendue sur le carrelage de la salle de bain, la jambe gauche désarticulée de son axe, comme une marionnette. Habitée aux revirements de situation, elle avait immédiatement fait venir une ambulance. Tout au long du trajet de vingt minutes, Yvonne O'Connor avait tempêté en hurlant de douleur. Les brancardiers s'estimèrent très heureux de déposer leur fardeau au triage de l'urgence.

Martelant le terrazzo du couloir de son pas militaire, Pat ne passait pas inaperçue malgré sa petite stature. Après les tests d'usage, on avait installé sa mère sur une civière dans le corridor. À la porte tournante voisine, une suite ininterrompue de visiteurs circulait. Un homme vociférait la main bandée dans une serviette souillée. Il croisa un vieillard à l'allure égarée pendant qu'une jeune maman à bout de nerfs tentait de consoler son bébé qui pleurait à fendre l'air. Vêtue de la veste griffée qu'elle avait choisie pour assister à la fête en l'honneur de Rosie, son collier de perles et ses talons hauts, elle se sentait déplacée dans ce lieu. Ses cheveux poivre et sel coupés court de façon asymétrique attiraient l'attention. Voyant une infirmière franchir une entrée différente, elle l'intercepta brusquement.

— Dites donc madame, l'ambulance a amené ma mère ici depuis plus de deux heures et personne ne s'en occupe. Quelle sorte de système utilisez-vous ?

— Vous saurez que nous répartissons les patients par code prioritaire, lui répondit-elle en accélérant le pas. Nous venons d'accueillir les victimes d'un carambolage. Les autres cas vont devoir attendre un peu.

Choquée, Pat s'écria.

— Une jambe cassée pour une personne de quatre-vingt-deux ans, c'est un problème mineur pour vous !

Se heurtant à une fin de non-recevoir, elle retourna auprès de sa maman. Devant elle, des employés déplaçaient des chariots de draps souillés et des paniers contenant des dossiers.

— Aïe ! Aïe ! J'ai mal Pat, gémissait sans interruption l'éclopée. Que va-t-il m'arriver ? Ça n'a pas de bon sens, peux-tu faire tamiser les lumières ?

Pat adressa cette requête auprès d'une préposée à l'entretien ménager qui poussait lentement une vadrouille ayant connu des jours meilleurs.

— J'entreprends mon second quart de travail, répondit la femme avec rudesse. Pensez-vous qu'on peut laver les planchers dans le noir ?

— Quelle malpolie ! gloussa Pat exaspérée.

Encore un iCélestial ! On m'avait informé qu'il fallait se déconnecter sinon ces messages pouvaient entrer à une vitesse surprenante.

« Archibald, je fais à nouveau appel à vos services pour surveiller la bouillante Patricia O'Connor. Son ange gardien, un sénior de quatre cents ans, est disparu du radar. Il souffre de trous de mémoire, ce qui le rend inutile. Je vous ferai savoir en temps et lieu lorsque votre accompagnement sera terminé. Veuillez agréer, cher Archibald, et blablabla. »

Je connais bien ce collègue. Il était pourtant jeune pour accrocher son auréole. Espérons qu'un pareil malheur ne m'arrivera pas ! Parmi les myriades d'anges disponibles, je suis cependant honoré d'avoir été choisi par le G. P. (pardon le Grand Patron). C'est vrai qu'avec mes ailes hors-normes, mon efficacité est décuplée. Si mes plumes peuvent revenir en meilleur état, ce sera mieux. Allons voir ce nouveau dossier. Ciel ! Quelle journée !

Chapitre 3

Bouleversement

9 juillet

Après cette nuit mouvementée, Pat avait réussi à s'assoupir dans le seul fauteuil de la cantine. Elle fut tirée de sa somnolence par quelques rayons de soleil chatouillant sa joue gauche. En s'étirant, elle accrocha son café et en renversa la moitié par terre. Elle s'empressa d'éponger ce dégât à l'aide de serviettes de table. Son regard fut alors attiré vers une femme qu'elle reconnut immédiatement.

— Michou ? Que fais-tu ici ?

Les yeux dans le vide, l'interpellée haussa les épaules.

— Jean-Jacques a été admis hier soir à l'urgence, soupira Michou. Il a déjà passé plusieurs tests. Les radiographies démontrent la présence d'une masse obstruant son côlon. Il sera opéré dans quelques heures. J'ai peur et j'appréhende la suite. J'essaie d'entrer en contact avec Hugo et Justine, mais aucun d'eux ne répond. Et toi, es-tu malade ?

Pendant que Pat expliquait succinctement l'état de sa mère accidentée et l'intervention chirurgicale prévue la journée même, la sonnerie du téléphone de Michou interrompit leur conversation. C'est ainsi que Rosie apprit les raisons de l'absence involontaire de ses amies la veille, les

voyages en ambulance presque en simultané et le duo de mauvaises nouvelles. Ne pouvant les abandonner dans un moment pareil, elle les informa de sa venue immédiate.

Pouah ! Les odeurs du désinfectant d'hôpital m'ont toujours pris à la gorge. Et que dire de cette lumière blafarde qui ternit mon aura. Maintenant que mes trois copines se sont retrouvées, je peux me détendre un peu. Vite ! Mes nouveaux cours de danse en ligne débutent à l'instant.

Dès son arrivée, Rosie posa une série de questions à Michou.

— Pourquoi Jean-Jacques n'a-t-il pas consulté plus tôt ? Quels étaient ses symptômes ? Comment se fait-il qu'il n'ait pas demandé ton avis ?

— Tu sais comme mon *J-J* est dur à son corps. Il éprouvait des maux de ventre, de la constipation, de la diarrhée, mais comme il tend à minimiser ses problèmes physiques, il n'a pas voulu m'inquiéter. J'aurais joué à l'infirmière et il déteste cela.

Sur un ton désagréable, Pat se crut obligée d'en rajouter.

— Toi qui décèles toujours tout, je ne comprends pas que tu n'aies pas vu comme nous qu'il avait changé. C'était à toi de l'amener chez son médecin, il me semble. Pour ma part, j'ai bien d'autres choses à effectuer que de traîner dans cet hôpital. La construction de mon condo tout près d'ici s'achève et le décorateur doit me présenter son dernier devis de travail demain.

Rosie continua cette fois son interrogatoire auprès de Pat.

— Mais où est ta sœur ? Elle peut bien prendre le relais ! Et ta fille Laura ? Elle qui adore sa grand-mère ! Il me semble que son contrat de traduction à Vancouver est terminé.

— J'ai averti Simone et elle doit venir cet après-midi. Pensez donc, la préférée de ma mère auprès d'elle ! Elle demeure à cent kilomètres d'ici et c'est toujours moi qui règle tout. Quant à Laura, elle passera plus tard. De toute façon, elle se déguise en courant d'air lorsque j'en ai besoin.

Sans relever cette remarque acerbe concernant la seule enfant de Pat, Rosie voulut alléger l'atmosphère. Elle sortit de son sac un guide Michelin sur l'Italie.

— Quelle triste coïncidence que ces problèmes vous soient tombés dessus en même temps ! Dommage pour hier soir, j'aurais bien aimé vous parler de mon aventure. J'ai tellement hâte de partir. Imaginez quatre semaines en amoureux ! Ça fait des lustres qu'on n'a pas vécu cela !

— Pour ton souper de retraite, on se reprendra, dit Michou. Un beau projet que ce voyage que vous vous êtes préparé.

— Mon Philou montre un peu de nervosité comme un enfant qui a mal au ventre avant un examen. Les préludes aux changements le mettent toujours dans cet état, conclut Rosie en tournant quelques pages de son document de rêve.

De très mauvais poil, Pat s'était brusquement levée pour répondre à un appel. Après avoir raccroché, elle tira à boulets rouges sur tout ce qui l'irritait.

— Mon appartement est loué et l'aménagement du condo avance lentement. Je dois déménager dans quelques semaines. Et maintenant, il y a cette jeune travailleuse sociale qui veut un rendez-vous au plus tôt avec maman, ma sœur et moi. Au gouvernement où j'exerçais mon métier de gestionnaire, je n'avais pas mon pareil pour expédier les entretiens. Je déteste les réunions !

Surprise par tant de raideur, Michou lui fit signe de baisser le ton.

— Pat, calme-toi, tu ameutes tous les voisins de table !
Il faut toujours que tu fasses du boucan !

— Je sais que ce type de rencontre s'inscrit dans le processus d'évaluation de l'état de ta mère, compléta Rosie.

Instantanément, Pat se déchaîna.

— Ça va s'arranger, ça va s'arranger ! Tu peux bien parler toi, Madame Parfaite ! Ça fait des mois que tu nous rabâches les oreilles avec ta Toscane à la noix. Pas de problèmes, la *Dolce Vita* attend Roseline Belhumeur !

Puis se tournant vers son autre amie, elle ajouta tout à trac :

— Toi, Micheline Tremblay, tu joues à Madame Calme alors que ton mari semble gravement malade. Tu me casses les pieds avec ton flegme à tout crin !

Un lourd silence tomba autour de la table. Affligée, la douce Michou baissa les yeux tandis que Rosie imposa son autorité naturelle en mettant de côté ses gants blancs.

— Tu vas trop loin, Patricia O'Connor, répliqua Rosie. Arrête de penser que tu remportes dix sur dix dans l'échelle des malheurs !

Au même moment, une infirmière qui connaissait Michou arriva en courant pour lui signifier de l'accompagner. Malgré le calmant administré, Jean-Jacques présentait des signes de grande nervosité. Elle se leva d'un bond pour la suivre.

— Je n'accepte pas non plus ton comportement, Patricia O'Connor ! dit Michou en prenant soin d'articuler chaque mot. L'amitié ne permet pas tout.

— Des amies sincères, ça n'a pas de secrets ! s'emporta Pat. À quoi ça sert si on ne peut pas se communiquer les vraies affaires ?

Sans se retourner, Rosie et Michou quittèrent précipitamment la place, laissant tomber une chaise au passage.

Pat se retrouva seule devant un fond de café tiédi. Préoccupés par leurs problèmes personnels, les rares clients de ce début de journée détournèrent la tête l'un après l'autre.

Qu'est-ce que c'est que tout ce tapage ? Je m'amusais comme un fou à pratiquer le « continental » lorsque mon Panicomètre s'est mis à sonner. Je croyais avoir affaire à de p'tites dames bien tranquilles, mais dès que j'ai le dos tourné, le tintement de ma clochette d'imprévu se fait aller. Un chagrin d'amitié, c'est aussi triste qu'une peine d'amour. Mon habileté à éclairer les terriennes fait-elle défaut ? Mes plumes sont toutes retroussées !

Chapitre 4

Rêve

9 juillet

Seule dans sa chambre après le dîner, Rosie repensait à l'éclat de voix de Pat.

Il faudrait bien que je l'appelle pour essayer d'arranger la situation. Ce n'est pas une mauvaise fille, mais lorsque sa descendance irlandaise prend le dessus, elle ressemble à un volcan en éruption. Et puis, qu'elle aille au diable ! J'en ai assez de régler les problèmes de tout le monde et de jouer à la médiatrice.

Elle se concentra plutôt sur ses récents achats : un magnifique ensemble de nuit vapoureux et des sous-vêtements en dentelle de couleur noisette choisis avec soin dans une boutique spécialisée. La vendeuse l'avait assurée que ces dessous mettraient en valeur sa peau pâle pigmentée. Éclairée par le soleil qui plombait sur les hibiscus de Philippe, elle s'observait dans le grand miroir derrière sa porte. Il lui renvoyait l'image d'une femme à l'automne de sa vie. Malgré sa taille parfaite pour sa stature moyenne, elle grimaçait en examinant ses seins tombants et ses cuisses rondouillardes, cadeaux d'une ménopause précoce.

Espérons que cette fine lingerie réussira à émoustiller mon homme. Il est si souvent silencieux et distant que j'ai

de la difficulté à deviner ses sentiments. Après ces derniers mois tendus entre nous, l'Italie va nous réchauffer le dedans.

Toute à ses réflexions, elle n'entendit pas entrer son mari. Grand et élancé dans ses vêtements de sport, il la surprit en train de parader autour du lit.

— Rosie, Rosie, tu n'aurais pas vu mes gants de vélo ? Je ne les trouve pas.

Elle déambula lascivement autour de lui. Il la regarda à peine, occupé à ses recherches.

— Dis donc, c'est tout l'effet que je te cause ?

Sans un mot sur son déshabillé, il zyeuta les diverses brochures de voyage éparpillées sur la commode.

— Pourquoi veux-tu partir si longtemps ? Ton projet me semble extravagant.

— Voyons ! Quatre semaines, ce n'est pas si terrible que cela ! Je ne reviens pas là-dessus !

— Je fais un tour en vélo pour quelques heures, répondit Philippe sans exprimer ce qui le contrariait profondément.

Excédée, elle enleva son vêtement affriolant et le lança dans le fond d'un tiroir.

Si elle pouvait m'entendre siffler, ma rousse Rosie verrait que je la trouve mignonne dans son déshabillé léger. Dommage que cela ne fasse pas d'effet sur le principal intéressé ! À la place de l'ange gardien de ce gars, je le pousserais à être plus hardi.

Leur début de retraite grince. Ensemble 24 heures sur 24, 7 jours sur 7, ils se cherchent un nouveau territoire dans leur maison. La fois où ils avaient voulu s'installer en même temps dans le fauteuil près de la baie vitrée, aucun n'avait cédé. « C'est ma place. Non, c'est la mienne ! » De vrais enfants !

— Je m'assois à cet endroit pour lire mon journal depuis un an, dicta Philippe. Maintenant que madame l'ex-directrice Roseline Belhumeur arrive, tasse-toi de là ! Tu étais « Germaine » à l'école, mais ici j'ai mon mot à dire !

Ce matin-là, il est sorti et l'a laissée en plan avec le fauteuil, le quotidien et le déjeuner. Impuissante, elle avait subi son retrait et ne l'avait pas revu de l'avant-midi. Crouch Crouch ! Il y a du sable dans l'engrenage.

Tandis qu'elle desservait la table du dîner, ses pensées virevoltaient en tous sens.

Je n'aurais pas dû perdre mon calme. Je devrais savoir que cela ne rime à rien de discuter avec lui lorsqu'il est fâché. Je n'imaginais pas ainsi mes premiers jours de retraite. Comment se fait-il que Philippe soit si différent d'avant ?

Puis en entrant dans la salle de bain, la vue des serviettes mouillées qui pendouillaient sur la porte de douche ajouta à sa frustration.

Comment peut-il avoir dirigé une équipe d'ingénieurs et démontrer si peu d'ordre ici ?

Un vacarme venant de l'extérieur attira soudainement son attention. De la galerie, elle aperçut Philippe dans un état d'énervement qu'elle ne lui connaissait pas. Lui si calme, le voici qui lançait violemment la selle et une pédale de son vélo sur l'établi du garage. Sa respiration était saccadée et il transpirait abondamment.

— Pour l'amour, mais qu'est-ce que tu as ?

— Rosie, je suis oppressé et étourdi. Je sens une boule dans ma poitrine. Je fais peut-être une attaque.

Il se leva avec peine et comme un pantin désarticulé, il se laissa choir sur une chaise rafistolée.

À la clinique médicale de leur quartier, un médecin écouta Philippe raconter ses malaises. Tous ses symptômes ressemblaient à ceux d'une crise d'angoisse. Cet épisode survenu brutalement l'avait complètement épuisé. De retour à la maison, Rosie prit le contrôle de la situation et lui proposa un bain chaud. Philippe s'abandonna à ses soins comme un enfant. Muet jusqu'à maintenant, il osa une question.

— Si on diminuait la durée de notre périple à deux semaines au lieu de quatre, je pense que cela suffirait, non ?

Contrariée, Rosie éclaboussa le plancher de la pièce.

— Jamais on ne pourra voir tout ce que j'ai prévu en quinze jours ! C'est ta nervosité qui te stresse. Prends cet anxiolytique qu'on t'a prescrit et tout rentrera vite dans l'ordre. Tu as le temps de te reposer ; nous partons seulement dans trois jours.

Oh la la ! À la pensée que le problème de santé de Philippe pourrait mettre son rêve en péril, Rosie se répète comme un mantra : « Tout va bien aller, tout va bien aller ». Je mériterais bien une sieste-cumulus moi aussi.

Chapitre 5

Désenchantement

12 juillet

Cinq heures du matin ! Quel mauvais génie trouble mon sommeil ? Les insomnies des humains ne me surprenent plus, mais ce cas-ci semble sérieux. Maintenant que je suis bien réveillé, allons observer cela de plus près.

— Rosie, Rosie, ça ne va pas du tout ! geignait Philippe. Je n'ai dormi que trois heures, et cela malgré les somnifères du médecin.

En l'apercevant assis en sueur sur le bord du lit, elle se tourna vers lui. Il se leva et se mit à marcher dans la chambre, s'accrochant au passage dans une des valises alignées près de la porte.

— Viens t'étendre un peu. Est-ce le voyage qui t'inquiète ? interrogea Rosie. Pourtant, tout est réglé pour notre départ ce soir. Je vais te masser. Tu sais à quel point cela te relaxe.

Empressé, il l'embrassa à pleine bouche et se roula sur elle pour lui faire l'amour à la va-vite. Perplexe, elle fit semblant de ressentir du plaisir. Puis sans autre échange, il se coucha de son côté de lit et se mit à ronfler légèrement. Le désarroi gagnait de plus en plus Rosie.

Quelques heures passèrent où elle avait l'impression de marcher sur des œufs. Elle sentait Philippe fuyant et laconique. Chacun réduisait les communications aux besoins essentiels. La visite prévue chez leur fille créa une diversion.

Y a de la tension dans l'air ! Mon aura vibre de partout !

Résidant depuis cinq ans à quelques pâtés de maison de là, Florence et Steve avaient tenu à les recevoir pour le brunch avant leur départ. Avec empressement, le grouillant petit-fils s'élança d'un mouvement vif vers son grand-père.

— Papi ! Papi ! Jouer camion.

Sans lui porter attention, Philippe annonça qu'il regarderait les actualités au salon. Florence était très attachée à ses parents et elle remarqua immédiatement la pâleur de son père. Presque aussi grande que lui, elle le voyait courbé et sans entrain. À sa façon, la fille trentenaire tenta d'atténuer la tension qu'elle percevait.

— Maman et moi allons terminer les préparatifs du dîner. Steve, en attendant, peux-tu amener Olivier au parc pour le faire patienter ?

Après trente minutes, Florence se rendit au salon. Elle figea. Roulé en boule au milieu de la causeuse, Philippe serrait un coussin contre son ventre. En position de fœtus, il tremblait de tous ses membres.

— Papa ! Papa ! Que se passe-t-il ? lui dit-elle.

Consternée, elle ressortit de la pièce et sa queue de cheval valsa de tous les côtés.

— Maman ! Maman ! Viens vite ! Je pense que papa fait une autre crise ! Si sa santé continue à se dégrader comme cela, j'ai bien peur que votre voyage en Italie ne puisse pas avoir lieu. Vous risquez de gros ennuis.

Rosie déposa une quiche sur la table et se précipita vers lui. Son mari haletait et des douleurs thoraciques le

secouaient. De la poche du pantalon de Philippe, elle tira un flacon contenant des comprimés et elle lui en fit avaler un sur le champ.

— Mon Philou, on fera ce voyage lorsque tu iras mieux. Ce n'est pas grave. Calme-toi maintenant.

Afin d'éviter tout heurt, Rosie avait prononcé ces phrases comme si elle avait parlé à un enfant. Lorsque le médicament commença à agir, elle sortit rapidement prendre l'air dans le parc voisin. Les yeux inondés de larmes, elle s'écrasa sur le premier banc où deux plumes noires étaient tombées. Insensible à ce détail, elle remarqua plutôt le petit Olivier qui lui envoyait des bisous de la main.

Ma Rosie, par ces plumes que je te laisse, je veux te faire savoir que je suis près de toi, conscient des difficultés que tu traverses. Je t'aide et je te soutiens. Prends le temps de pleurer un bon coup afin d'évacuer la peine qui t'habite.

Psitt psitt ! Mais que fais-tu ? Tu reviens déjà vers ta nichée pour t'occuper de ton mari ? Le devoir hein Rosie ! Le devoir ad vitam aeternam.

Chapitre 6

Colère

12 juillet

Au milieu de l'après-midi, une pluie forte s'était mise de la partie, ce qui rendait la situation encore plus triste. Après avoir regardé plusieurs fois le numéro de l'agente, Rosie se décida et fit l'appel fatidique en étouffant ses pleurs.

— Il faut annuler notre voyage en Italie pour cause de maladie de mon mari. Je sais, nous devons nous envoler ce soir, mais l'avis du médecin est sans équivoque. L'angoisse de Philippe l'empêche de fonctionner normalement. Il ne peut partir et moi non plus, cela va de soi. Je vous envoie immédiatement par télécopieur le formulaire demandé pour l'assurance-annulation.

Aucun bruit ne parvenait de la chambre où Philippe était allongé en caleçon dans leur lit *king*. À l'heure du souper, elle ne prépara pas de repas. Après s'être assuré qu'il n'avait besoin de rien, elle descendit au sous-sol dans son atelier de couture pour essayer de joindre Michou à l'hôpital. Depuis l'opération de Jean-Jacques, elle dormait là-bas, calée dans un fauteuil. Le personnel médical était aux petits soins avec elle. À la deuxième tentative, Michou répondit en chuchotant.

— Rosie, parle moins vite, je ne comprends rien de ce que tu me racontes. Es-tu à l'aéroport ?

— Michou, Michou, je suis désespérée, hoquetait Rosie. Philippe ne va pas bien. Il a eu une grosse crise d'anxiété et...

— Reprends ton souffle. On vient d'injecter le nouveau calmant à *J-J*. Je t'écoute.

— Notre voyage est annulé ! cria Rosie dans le combiné. J'peux pas croire que mon rêve s'est transformé en cauchemar. Nous avons vu notre médecin de famille et il a augmenté sa dose d'antidépresseurs et d'anxiolytiques. J'aurais dû être davantage à l'affût de ses symptômes.

— Ce revirement me semble bien difficile à comprendre. Il ne se plaignait de rien ? Mais sois rassurée, grâce à ses médicaments, vous pourrez partir dans quelques semaines.

— J'ai peur Michou, j'ai très peur. Les mâchoires me font mal à force d'être crispées.

— Oh ! je dois te laisser, car mon *J-J* se réveille.

— Au fait, qu'a dit le chirurgien ?

— Nous l'avons vu seulement ce matin. Il lui a enlevé une tumeur grosse comme un citron. Il a également retiré vingt centimètres d'intestins, quinze ganglions et l'épiploon qui est l'enveloppe de l'intestin.

Un moment de silence marqua la suite de la communication. Michou continua d'une voix presque éteinte.

— Les premières analyses confirment mes pires appréhensions. Mon Jean-Jacques est atteint d'un cancer du côlon. On lui administrera bientôt des traitements de chimiothérapie pour tuer les métastases non détectées. Excuse-moi et courage, ma douce amie !

Rosie resta en plan devant son appareil qu'elle n'osa fermer. Comment pouvait-elle se plaindre alors que Michou, qui vivait un malheur immense, avait su l'encourager ? Parler à Pat ? Non ! Certainement pas depuis l'esclandre au

Beaurepaire. Évoquant le nom de son resto préféré, une idée germa. Elle fit une dernière vérification auprès de son mari et lui dit :

— Philippe, je pars prendre l'air. Je reviendrai dans une heure.

Rosie est déjà sortie. Elle n'a pas envie de rester seule avec sa peine. Je la comprends. Mais où va-t-elle ? Ah non ! Pas là !

À quelques rues de chez elle, Rosie entra au Beaurepaire et s'installait à la table la plus éloignée. Sans faire ni une ni deux, Giorgio s'était précipité auprès de la ravissante rousse. Sans fard ni maquillage et les yeux bouffis, la coupe-rose sur ses joues apparaissait plus accentuée. Vêtue d'un simple jeans et d'un t-shirt blanc, Giorgio la sentait vulnérable.

— *Bella signora* ; mé qué se passe-t-il ? Voulez-vous oune café ? Peut-être oune alcool ? Qué diriez-vous d'oune verré de Fine de Bourgogne ? Jé garde toujours oune bouteille pour *i momenti speciali*.

Voilà donc le charmeur en mode séduction ! Ferme la bouche Giorgio, tu pourrais avaler une mouche !

Elle, qui jusque-là était parvenue à contrôler ses émois, se mit à larmoyer. Tel un prestidigitateur, Giorgio revint avec une boîte de papiers mouchoirs et une coupe qu'il déposa près d'elle.

— J'apprécie beaucoup votre délicatesse à mon égard, lui dit-elle après avoir goûté l'alcool floral.

— Jé vous croyais partie vers mon pays. Tout est tranquillé cé soir. Jé peux prendre dou temps pour vous Madame Rosié. Ditez moi cé qui vous arrive.

— Notre voyage est à l'eau ! Mon mari a reçu un diagnostic de trouble d'anxiété doublé de crises de panique. Le médecin a confirmé que son corps réagissait à un stress intense.

— Oh ! Jé souis tellement désolé pour vous *bella signora*.

Ses yeux noirs brillaient comme des billes. Il lui servit un autre verre, s'assit auprès d'elle et serra la main de Rosie dans la sienne. Elle ne la retira pas.

Il sait s'y prendre avec les femmes ce dandy à la peau basanée. C'est génétique, je crois. Il s'aventure maintenant sur la deuxième main. Oh la la ! Elle le laisse faire. L'alcool embrouillerait-il la réserve habituelle de ma Rosie ?

— Comment auriez-vous pu diviner cé qué pense votre mari s'il ne vous a rien dit avant ? Pourquoi ne pas partir avec des amies qui ont lé mêmes goûts qué vous ? Dames Micheline et Patricia par exemple ?

— Michou se consacre jour et nuit à son Jean-Jacques malade du cancer. Dieu seul sait ce qui va lui arriver ? Et Pat, n'en parlons pas. Nous nous sommes brouillées récemment. De toute façon, elle est très prise depuis l'accident de sa mère.

La bouche empâtée par l'eau-de-vie, la tête de Rosie lui tournait un peu. Elle s'aperçut qu'elle avait tutoyé le serveur.

— Jé souis votre ami, vous lé savéz ? J'enlève mon tablier, car jé terminé ma journée. Jé vais cherché ma voiture et jé vous euh... jé te raccompagne.

Dès qu'ils eurent franchi quelques pas, Rosie songea à l'audace de sa situation, mais elle balaya aussitôt cette pensée de son esprit. Elle se sentait si seule. Ce bel homme

qu'elle rencontrait toutes les semaines depuis un an l'écou-
tait vraiment. Il lui apportait un réel réconfort.

*Giorgio veut-il vraiment jouer le rôle d'un ami ?
Hum ! J'ai déjà vu neiger. Rosie n'a pas l'habitude de se
laisser approcher ainsi. Avec mes ailes fraîchement net-
toyées, je vole derrière son épaule droite. Je veille au grain
jusqu'à la porte de sa maison.*

Chapitre 7

Évasion

20 juillet

La cuisine ensoleillée de Rosie embaumait de l'odeur des confitures de fraises qu'elle confectionnait depuis son réveil. De son front légèrement bombé perlait de la sueur jusque sur son nez fin. Plusieurs mèches de ses cheveux roux frisaient dans l'humidité ambiante. Lorsqu'elle voulut en relever quelques-unes qui tombaient sur ses yeux, elle laissa échapper les deux bocaux de verre remplis de liquide fumant qu'elle tenait dans ses mains. Ils se fracassèrent sur la céramique de la cuisine, éclaboussant les armoires partout autour d'elle. Quelques jurons fusèrent.

Aïe ! Aïe ! mes célestes oreilles sont écorchées !

Sans un geste pour l'assister, Philippe plia le journal du matin pêle-mêle.

— Je ne sais pas ce qui se passe, mais depuis quelques jours tu me sembles distraite.

Il déposa sa tasse de café vide sur la table et se rendit au garage quérir ses patins à roues alignées. Il quitta le domicile d'une humeur massacrant.

Pas très coopératif le sportif ! Je goûterais bien une cuillerée de ces délicieuses confitures sur mon célèbre gâteau des anges. Quoique les terriens en pensent, on attrape aussi un Archibald par l'estomac !

Il était encore tôt lorsqu'elle termina l'empotage de son mélange de petits fruits. Elle s'empressa de téléphoner à Michou pour lui demander les dernières nouvelles de Jean-Jacques. Sortie de l'hôpital hier, sa convalescence se poursuivait à son domicile.

— Ce matin, il s'est levé tout courbaturé, répondit l'amie infirmière. Il doit se reposer plusieurs heures par jour, mais son retour à la maison facilitera son rétablissement. Il faut aussi que je pense à renouveler ses seringues d'Épipen. Ses allergies sont nombreuses et ce stylo injecteur d'adrénaline lui est essentiel. Avec l'aide d'Hugo, j'ai modifié l'arrangement de notre chambre pour simplifier ses déplacements. Lorsqu'il voudra s'installer sur la terrasse, il trouvera des chaises longues, une table et une armoire. Il ne manquera que le pot de fleurs du jardin pour créer un bel environnement. Je lui cuisinerai des plats qu'il aime et il reprendra des forces avant ses traitements de chimio. C'est un costaud, mon J-J. Il va remonter en deux temps, trois mouvements. Et chez toi, comment se porte Philippe ?

Rosie ragea.

— Pourquoi tout le monde s'inquiète-t-il juste de lui ? L'atmosphère à la maison me déprime totalement ! On s'évite, on se parle pour l'essentiel et on couche chacun de son côté. Il ne m'a pas touchée depuis... et puis au diable la sexualité ! Je peux très bien vivre sans cela. À l'heure qu'il est, nous sillonnerions les routes italiennes en direction de Florence et des villages de Toscane. J'aurais vu la Cité des Doges et...

— Arrête de te morfondre, intervint Michou avec sa douceur habituelle. Que veux-tu, on ne peut reculer les aiguilles de notre vie ! Tu ne peux rien contre le destin.

— Hier, je me suis lancée dans le ménage des vitres et des planchers. Ah si je pouvais me laver le cerveau !

Depuis une semaine, Rosie s'active sans interruption. Elle pourrait ralentir son tempo et profiter de ses premières vraies vacances pour traîner au lit et paresser. Elle déborde d'énergie ma protégée. Jeune mère, elle conjugait continuellement son travail d'enseignante avec son nouveau rôle. Les soins à Florence, elle en faisait son affaire : devoirs, bain, lecture d'histoire avant le dodo. Pendant ce temps, Philippe se consacrait à sa carrière d'ingénieur et à ses nombreuses activités sportives. Le mot « Arrêt » ne fait pas partie de son dictionnaire personnel.

— Ton calme m'inspire chère Michou. Moi j'ai toujours besoin de comprendre ce qui arrive. Je me spécialise dans les comment et les pourquoi. D'ailleurs, Patricia me ressemble un peu de ce côté.

— Rosie, maintenant que tu abordes le sujet, je pense que tu n'aurais pas dû t'emporter envers Pat comme tu l'as fait. Ses éclats de voix surprennent, mais ils sont habituellement sans conséquence. On ne peut nier sa sincérité et sa générosité.

— Tu la défends après ce qu'elle a dit ? fulmina Rosie. Elle devrait pourtant s'excuser !

— Te souviens-tu du moment où nous avons pendu la crémaillère dans notre premier appartement ? Pat avait lancé des invitations à tous ceux qu'elle rencontrait. On s'était retrouvé à vingt-cinq et toi, furieuse, tu avais téléphoné aux policiers. On s'était bien amusées quand même !

L'enchaînement des réminiscences coupa tout net lorsque Michou entendit Jean-Jacques la réclamer.

Ah ! Je comprends mieux maintenant l'origine des liens qui unissent ces Girls. Leur amitié semble avoir traversé bien des cahots.

L'avant-midi n'était pas terminé que Rosie se dépêchait encore. Cette fois, elle disposait sur la grande table du sous-sol les restes de différents tissus. Dans un vieux meuble rempli de bobines de fil, ses créations de couture étaient bien classées. Au cours des derniers jours, elle avait élaboré l'ébauche d'une nouvelle murale en courtepointe. Par une porte entrebâillée, elle jeta un coup d'œil rapide dans le bureau de Philippe où des papiers et des boîtes de son ancien travail étaient entremêlés. Elle ferma la pièce pour ne pas voir son désordre. À la vue du modèle « *L'Étoile de Bethléem* », ses pensées dérivèrent vers la mère de Pat. C'est Yvonne qui l'avait initiée aux techniques du patchwork ainsi qu'à ses multiples possibilités.

Je m'ennuie de cette vieille entêtée, mais je n'ose pas la visiter, se dit-elle. Sa situation ressemble beaucoup à celle de maman avant qu'elle décède. Pourvu que ses filles... Et puis, qu'elles s'arrangent ! À ma retraite, je cesse de m'occuper des problèmes des autres.

L'inspiration du moment l'avait quittée et la soif la tenaillait. Elle arrêta son ouvrage et se rendit sous la pergola avec un jus de fruits. Tristement, Rosie fixa les plates-bandes qui l'entouraient. Son ventre émit de bruyants gargouillis et l'invita à fouiller les réserves de son garde-manger. Juste deux tranches de pain rassis. Elle chaussa alors ses sandales rouges, posa de guingois son chapeau blanc à large bord sur ses bouclettes, puis se dirigea d'un

bon pas vers son restaurant préféré. Sa jupe fleurie valsait sur ses hanches rebondies et sa blouse assortie lui donnait un air de bohémienne. Elle arriva à la terrasse du Beure-paire au moment où Giorgio montait dans sa voiture européenne. Il en ressortit aussi vite et l'aborda directement.

— Oh ! Jé souis déçu dé seulement vous croiser. Vous véniez dîner ? Jé dois aller acheter des légumes frais au Vieux Marché dé la ville voisine. Si vous véniez avec moi ? Jé pourrais vous montrer lé bistrot dé mon ami Luigi. Il y a toujours dé l'animation, des lattés et de divines pâtisseries.

— Giorgio, depuis le temps qu'on se connaît, je crois qu'on pourrait se tutoyer.

Sans attendre sa réponse, elle retira son chapeau et prit place auprès de lui. Il démarra rapidement en faisant crisser les pneus.

Oh oh ! que fait Rosie ? Mes clochettes d'avertissement clignotent sans arrêt à son sujet. Ah le matamore ! Pourquoi se permet-il d'aborder ma protégée ainsi ? Parolé Parolé Parolé, comme dit la célèbre chanson.

Les légumes achetés chez les producteurs locaux étaient remplis de la promesse de délicieux repas. La pétulance des vendeurs saisonniers semblait contagieuse. Grisée par cette atmosphère d'école buissonnière, Rosie passait un très agréable moment en compagnie de cet homme qui lui inspirait confiance. Ses vêtements simples, mais bien coupés mettaient en valeur son gabarit solide. Ses yeux noirs et profonds la fixaient intensément. Épicurien et d'un naturel taquin, Giorgio lui souriait tout le temps. Son caractère espiègle s'opposait tout à fait à celui de son mari. À l'évocation de Philippe, elle frissonna malgré la chaleur étouffante de la terrasse où ils se trouvaient. Seul le rosé

servi un peu plus tôt la rafraichissait. En passant du coq à l'âne, elle échangea avec lui sans retenue au sujet de sa déception de ne pas avoir visité les lieux idylliques dont elle avait tant rêvé.

— J'aurais tellement voulu marcher dans Florence, Venise et Rome. Toute à ma joie de ce voyage, je n'ai pas vu l'état de santé de Philippe se dégrader. Je ne supportais aucun compromis. Pas pour ma retraite. Je ne m'explique toujours pas comment cela est arrivé.

— Jé te comprends. Tou es oune femme active et dynamique, relança Giorgio en lui resservant du vin.

— Je parle depuis tantôt. Non, non, pas un autre verre ! Je bois trop. Et toi ? Pourquoi travailles-tu en restauration ?

— Jé pas mal bourlingué *bella* Rosié. J'aime les endroits où il y a dé la nourritoure et dou plaisir. Jé été serveur à Pisa, ma ville natale en Italie, puis à Paris et ici depuis un an. Jé rêve de New York, San Francisco et pourquoi pas dé Buenos Aires.

Dans ce café, un vieux juke-box distillait des chansons sirupeuses créant une ambiance conviviale. Lorsque son téléphone sonna, Rosie riait à gorge déployée d'une blague du bellâtre.

Il la mange sans arrêt des yeux. Je vais lui valentir les ardeurs à cet enjôleur.

— Philippe ? Y a-t-il un problème ? articula-t-elle la bouche pâteuse.

— Où es-tu ? Je te cherche partout.

— J'accompagne mon amie Audrey au Vieux Marché. Nous sommes venues acheter des légumes frais et je préparerai une ratatouille pour le souper.

Prise en défaut comme une élève fautive, elle demanda à Giorgio de la ramener sur le champ. Elle demeura fermée

comme une huître tout le long du trajet qui s'effectua beaucoup plus lentement qu'à l'aller.

Bon chauffeur, bon chauffeur, pesez donc su l'gaz ; ça n'avance pas...

Chapitre 8

Accompagnement

23 juillet

Malgré la climatisation qui poussait de l'air frais dans sa chambre, Rosie ne payait pas de mine à son réveil. Elle s'était retournée plusieurs fois dans le grand lit de chêne. La transpiration provoquée par sa ménopause maintenait sa peau moite. Vite, elle enleva son pyjama rose et se précipita sous la douche. L'eau tiède apaisait son corps, mais la folle du logis s'était emparée de son esprit.

Pourquoi me priverais-je du plaisir que j'éprouve en compagnie de Giorgio ? Je n'aurais pas dû inventer cette histoire avec Audrey. Bah, partager quelques heures avec un ami n'est pas une tromperie !

Perché sur mon nuage, j'ai retiré mon auréole pour le dodo. En la rajustant, je vois apparaître les dernières réflexions de Rosie. Elle repasse en boucle son récent après-midi avec l'Italien. Mamma Mia ! D'où je viens, il n'y a pas de cours sur le mensonge. Ici, ma Rosie s'en sert pour alléger sa conscience.

Tout en préparant rapidement son espresso, Rosie s'efforçait ne de ne rien laisser paraître de l'émoi qui la

préoccupait. Bien installé dans le fauteuil vert près de la fenêtre, Philippe sirotait son café dans un pantalon de jogging usé.

— Ton sommeil était tellement agité que tu m’as réveillé, lui dit-il d’un ton accusateur. M’écoutes-tu ? Es-tu pressée ?

— Michou m’a demandé de l’accompagner à l’hôpital. On posera un cathéter à Jean-Jacques ce matin. Mon téléphone cellulaire sera ouvert. Appelle-moi vite si tu te sens mal.

Philippe devint irascible et lança sur la crédence un cahier de son journal.

— C’est plus fort que toi n’est-ce pas ! Il te faut tout le temps gérer quelque chose. Ses grands enfants ne peuvent-ils pas se relayer ?

— Tu sais très bien qu’Hugo et Justine travaillent tous les deux. Ma vie actuelle me permet maintenant cette disponibilité et je ne m’en priverai pas.

— Justement, quel genre de retraite passerons-nous si tu cours partout pour aider tout un chacun ?

— Je te rappelle que je ne pensais pas commencer cette étape ainsi, répondit-elle du tac au tac.

— Tu es donc bien agressive ! Suis-je fautif d’éprouver un problème de santé ?

De la cuisine, il vit Rosie se diriger vers le placard de leur chambre. Elle enfila une robe courte très colorée qui mettait en valeur sa taille et ses jambes bien proportionnées.

— Ton habillement me semble un peu tape-à-l’œil pour une femme de ton âge, dit-il en retirant les lunettes qu’il portait depuis une décennie.

— Depuis quand t’intéresses-tu à mon apparence ? riposta-t-elle en chaussant des ballerines rouges. Y a-t-il une loi qui interdit les vêtements seyants à cinquante-neuf ans ? Et puis, je n’ai pas le temps de discuter, car Michou

m'attend. La journée s'annonce belle. Tu devrais sortir ton kayak comme tu l'avais prévu. L'eau et la lumière te redonneront de l'énergie.

— Ne joue pas à la mère supérieure avec moi ! conclut-il en lui lançant un regard ombrageux de ses yeux bruns. Je n'ai pas besoin de tes conseils pour savoir ce qui me convient !

— Ce n'est pas mon intention ! répliqua Rosie en cherchant les clés de son auto.

— Va donc aider ta grande amie si elle t'importe autant !

La silhouette athlétique de Philippe se tendit. Martelant bruyamment chaque marche, il descendit dans son bureau, le dos un peu plus vouté que de coutume.

Pif Paf ! De vrais belligérants ces deux-là ! Entre cela et « va donc au diable », la frontière reste mince. Le ressentiment peut facilement entraîner colère et agressivité. Aussi bien qu'ils prennent un peu de distance pour quelques heures.

Buzz Buzz ! Voici le clignotement de mon Panicomètre qui me transporte encore à l'hôpital. Quel endroit détestable ! À voir l'allure déconfite des gens qui s'y rendent, je ressens la même chose qu'eux.

Pendant que Rosie feuilletait des revues désuètes sur une table de la cafétéria, la garde-pivot et l'oncologue accueillaient Micheline et Jean-Jacques dans l'aile opposée de l'établissement hospitalier. Le spécialiste expliqua grosso modo le déroulement du protocole élaboré.

— J'ai lu le rapport du pathologiste et vous pourrez commencer la chimiothérapie dans une semaine. On vous posera aujourd'hui un cathéter qui facilitera les intra -

veineuses. Puis, vous viendrez ici tous les quinze jours pour recevoir vos médicaments et vous pourrez retourner chez vous par la suite. Des questions ?

L'infirmière, occupée à inspecter la clavicule gauche du patient, lui tapota l'épaule.

— Vous êtes chanceux d'entreprendre le traitement si vite !

Las, Jean-Jacques baissa la tête.

À un mois de sa retraite, ce monteur de lignes avait déjà connu mieux en matière de veine. Même si Michou voit habituellement le bon côté des choses, force est de constater qu'elle panique intérieurement. Elle se sent comme une actrice de film muet attachée sur des rails essayant de se débattre avant que la locomotive ne l'écrase. Je m'occupe d'elle et je veille sur eux.

Après avoir embrassé ses tempes grises, Michou laissa son J-J aux mains du personnel hospitalier pour se diriger vers la cafétéria. Lentement, elle rejoignit sa fidèle confidente qui sirotait une limonade insipide en l'attendant. Rosie remarqua immédiatement que, malgré son physique imposant, Michou ressemblait aujourd'hui à une poupée de porcelaine avec ses yeux creux et son teint pâle.

— J'ai les nerfs à fleur de peau, avoua la femme accablée. Le cancer colorectal qui affecte mon J-J est très sournois. Son corps est complètement changé et pour la sexualité, et bien oublions cela. J'ai très peur !

Je souhaiterais bien qu'elle dépose son fardeau sur mes ailes blanches, mais les humains doivent plutôt s'entraider entre eux. Juste se confier librement à une compagne attentive, cela suffit à Michou pour cette heure.

— En parlant de « la chose », je me demandais si...

La phrase de Rosie resta en suspens. Jean-Jacques apparut au bout du corridor avec un petit tube souple qui dépassait dans son cou.

— Michou, je suis très fatigué. Rentrons vite.

Rosie leur envoya tristement la main sans que l'homme malade ne se retourne.

Chapitre 9

Décisions

25 juillet

Ce jour-là, Pat s'était réveillée en sueur. Plusieurs minutes après s'être levée, elle ressentait encore intensément le cauchemar de sa fin de nuit. Un ouragan avait tout balayé sur son passage et Michou cherchait frénétiquement son *J-J* adoré sans le retrouver. Quant à Rosie, elle était emportée comme Mary Poppins par des vents violents.

Vers laquelle des Girls faut-il maintenant que je porte mon attention ? Ma clochette d'imprévu m'indique que l'urgence vient de Pat ! Ma fougueuse créature terrestre éprouve des remords. Appelle donc tes amies et excuse-toi ! Tout ce gâchis serait vite arrangé et je pourrais à nouveau me bercer dans mon cumulo-hamac.

En terminant sa toilette, Pat égratigna un de ses ongles fraîchement vernis et s'empressa de le réparer.

Il me faudra aussi augmenter ma dose de cache-cernes avant de rencontrer ma sœur, se dit-elle.

Dans le hall de l'hôpital, ses talons claquaient sur le revêtement de sol bétonné. Pat se renfroga en voyant la silhouette filiforme de Simone.

Déjà arrivée celle-là ! Quel est son secret pour rester si mince à cinquante-huit ans ? Comment se fait-il que je sois petite et potelée et elle, presque parfaite ?

C'est vrai qu'avec ses courtes jambes, ma bouillante femme exécute des pas plus rapides que les autres pour suivre leur tempo. Pas besoin d'être devin pour comprendre que l'antipathie entre les deux sœurs semble dater de loin.

Au bureau des services spécialisés, elles virent apparaître leur maman en fauteuil roulant poussée par une préposée. Une jeune travailleuse sociale toute menue leur serra la main et toucha le bras de la blessée.

— Prend-on bien soin de vous ici ? dit-elle d'une voix forte à Yvonne. Êtes-vous tombée dans votre maison ?

— Vous n'avez pas besoin de crier, l'interrompit Pat fâchée. Ma mère n'est pas sourde.

— Vous savez, la moitié des personnes de plus de soixante-dix ans subissent une perte d'audition, répliqua-t-elle vivement.

Sans attendre, elle présenta le bilan passé et surtout expliqua ce qui se profilait à l'horizon.

— Votre état de santé est stable et votre cassure du col du fémur gauche se soude lentement. Votre médecin nous a dit que vous aviez dépassé la phase critique et que vous possédez un très bon potentiel de récupération. Vous serez transférée demain dans une autre unité afin d'amorcer une réadaptation fonctionnelle qui durera environ deux mois.

N'en pouvant plus d'entendre ce charabia, Yvonne coupa sans ménagement la parole à l'intervenante.

— Ce n'est pas possible ! Je veux retourner chez moi au plus tôt. Il y a mon jardin, mes fleurs et l'entretien de la maison qui ne peuvent attendre.

Très lentement et articulant pour être bien comprise, la professionnelle répondit aux trois femmes présentes.

— La majorité des personnes âgées sont affaiblies après une hospitalisation. L'inactivité de Mme Gagnon perdure depuis plusieurs jours. Dans votre dossier, j'ai lu que vous étiez fracturé le bras droit il y a deux ans. Mais pour votre hanche, c'est différent. Les traitements de physiothérapie vous enseigneront à marcher avec une canne et un déambulateur. Il se peut que vous soyez moins autonome malgré les exercices. Certaines personnes ne peuvent plus retourner chez elles et doivent penser à une résidence.

À l'évocation de cette éventualité, Yvonne éclata littéralement en pleurs. La jeune femme s'arrêta quelques instants, laissant à la bénéficiaire le temps de se ressaisir.

— Madame Gagnon, qui préparait vos repas avant votre chute?

— Depuis quelques mois, c'est ma fille Patricia qui m'apportait des petits plats ou qui les cuisinait chez moi.

— Qui faisait votre ménage ?

— Patricia passait l'aspirateur lorsqu'elle venait me visiter les jeudis après-midis, renifla Yvonne.

— Qui lavait votre linge ?

— C'est moi aussi, ajouta Patricia, élevant la voix.

— À ce que je vois, vous êtes déjà pas mal prise en charge, conclut la travailleuse sociale. Comment ferez-vous si vous avez besoin d'une marchette pour aller au jardin ? Votre chambre est-elle à l'étage ?

Tout d'une traite, elle leur débita la liste des résidences actuellement disponibles.

— *Le Manoir des gens heureux* représenterait un endroit très confortable pour vous. Il est dirigé par une ancienne infirmière, une amie à moi. Chacun des douze pensionnaires bénéficie d'une salle de bain privée.

Évidemment, il y a les *Résidences Beau Séjour*, mais cet emplacement exige un bon compte en banque. Sans compter qu'il loge environ trois cents locataires.

Yvonne demeurait prostrée et fermée à ces derniers propos.

Vers le milieu de l'après-midi, la petite et la grande sœur arrivèrent au Beaurepaire pour refaire leurs forces après cet entretien pour le moins houleux.

— Et si maman venait vivre avec moi ? lança Simone en s'assoyant.

— Voyons, tu n'y penses pas ! Mon amie Rosie qui a connu des circonstances semblables avec sa mère avait choisi un endroit sécuritaire et confortable. De toute façon, tu habites un quatre et demi dans un deuxième étage. Qui s'occupera d'elle pendant que tu travailleras ? Tu restes loin d'ici, ce qui la dépaysera. Étant donné que mon nouveau condo est situé tout près, je pourrais lui donner un coup de main.

Seule la jeune fille qui apportait des pâtisseries et les cafés remarqua la moue sceptique de Simone. Pat continuait sur sa lancée.

— Je crois que nous devrions sérieusement envisager une résidence pour maman. Si elle tombait à nouveau dans sa maison de campagne et qu'elle reste sans secours pendant des heures, que se passerait-il ? J'en frissonne juste à y penser. Je peux demander à Rosie de nous conseiller à ce sujet.

Le cappuccino apporté par la nouvelle employée s'avéra exécrable au goût de Pat.

— Giorgio n'est pas là ? s'emporta-t-elle. Comme *barista*, personne ne peut le battre.

Insolente, la serveuse inexpérimentée expliqua sans retenue qu'il détenait un statut exclusif. Lui seul composait

son horaire à sa guise. Il y a quelques jours, elle l'avait vu partir en début d'après-midi avec une dame au chapeau original posé sur des cheveux non moins particuliers. La gérante la gronda tout net.

— Agathe, arrête de parler de la vie privée des clients ! Je te le répète pour la dernière fois, sinon tu perdras ta place.

Profitant de l'attention détournée de Pat, sa cadette lui asséna un coup de massue en se levant brusquement de table.

— Comment cette Rosie peut-elle savoir ce qui convient le mieux à notre mère ? Tu es sans-cœur, Patricia O'Connor. Tu n'as même pas été capable de t'occuper correctement de ta fille et là, à ta retraite, tu penses te reprendre. Je vois ton manège et je ne consentirai jamais à « placer » maman !

Bingo ! J'ai gagné le Gros Lot avec cette dénommée O'Connor ! Mes oreilles bourdonnent encore des discussions animées entre les deux sœurs. Tous mes dons sont requis pour suivre leurs récriminations.

Chapitre 10

Envol

27 juillet

La canicule semblait maintenant s'installer. La chaleur étouffante indisposait continuellement Jean-Jacques. Heureusement, la terrasse où il s'étendait se situait à l'ombre. Pour agrémenter l'endroit, Michou avait disposé une magnifique gerbe de fleurs de son jardin. Des couleurs variées égayaient ainsi l'entourage du malade. Ce matin-là, Michou avait accepté l'invitation de Rosie pour dîner dans un nouveau bistrot. C'était sa première sortie depuis le retour de son mari à la maison. Arrivées près du lieu proposé, elles durent emprunter la rue Principale. De la terrasse du Beaurepaire, Giorgio les aperçut et vint immédiatement vers elles en souriant à pleines dents.

— *Ciao, ciao, bella signora !* Commé jé souis content dé vous révoir !

L'air embarrassé, Rosie gardait ses lunettes fumées. En présence de Giorgio, son cœur battait plus fort. À la limite de l'impolitesse, elle tira Michou par le bras sans ménagement en précisant à Giorgio qu'elles ne pouvaient converser avec lui faute de temps. Médusé, il les observa traverser la rue et s'engouffrer dans la brasserie au coin du boulevard voisin.

Surpris hein le Giorgio ! Habituellement, les femmes sont à tes pieds, mais tu n'as pas affaire à une soubrette. Pour ma part, je retourne à ma ligne d'écoute.

Les échanges entre les amies d'enfance portaient inmanquablement sur l'état du cancéreux.

— Je vais m'occuper de lui nuit et jour, répéta Michou. Je veillerai à ce qu'il mange correctement. Je l'aiderai à refaire ses forces par de courtes promenades. Nous deux, tu sais, c'est à la vie, à la mort.

Vers treize heures, leur repas presque terminé, le téléphone de Michou sonna.

— Hugo ? Ton père a-t-il un problème ? Il dormait paisiblement tantôt.

— Maman, je suis atterré ! Je viens d'envoyer papa à l'hôpital en ambulance. C'est trop affreux ! Lorsque je suis arrivé pour manger mon lunch avec lui comme je te l'avais promis, il gisait sur le sol de la terrasse.

— Pour l'amour Hugo, qu'est-ce qui se passe ? ajouta Michou catastrophée.

— Papa a pu me dire qu'il était étendu sur la chaise longue lorsqu'il s'est fait piquer par une guêpe qui tournait dans les fleurs déposées tout près de lui. Il a cherché sa seringue *Épipen* et ne l'a pas trouvée dans le tiroir de la cuisine où il la rangeait habituellement. Son visage enflait à vue d'œil et quelques minutes après mon arrivée, il a perdu connaissance. Il éprouvait de grandes difficultés à respirer.

Michou laissa échapper son téléphone.

— Non ! Pas ça ! parvint-elle à articuler.

— Nous venons tout de suite, lui répondit Rosie en ramassant le combiné.

Ses vieux réflexes de directrice reprirent immédiatement le dessus. Sans plus attendre, elle saisit le bras de sa compagne atterrée pour se rendre à l'hôpital sur-le-champ.

Une heure passa dans un va-et-vient d'examens de toutes sortes. L'infirmière qui connaissait Michou lui résuma la situation.

— Ton mari a subi un choc anaphylactique grave. Son organisme présente tous les symptômes d'une réaction allergique au venin de la guêpe qui l'a piqué. Il est en détresse respiratoire majeure et sa tension artérielle joue au yo-yo. Nous devons le transférer immédiatement aux soins intensifs.

Les minutes s'égrenaient hors du temps. Le médecin responsable de ce département avait prolongé sa journée de travail pour gérer l'évolution de son patient dont l'état s'était rapidement détérioré. Michou veillait son homme sans relâche ; Rosie et Hugo la remplaçant seulement quand elle allait à la toilette. Le jour déclinait au moment où l'allergologue mandaté pour son expertise posa son diagnostic.

— Madame Tremblay, malgré le réanimateur que nous lui avons installé, votre mari respire de plus en plus difficilement. Il a un œdème de l'épiglotte, du larynx et des bronchospasmes. De plus, le gonflement de sa langue l'empêche d'avaler correctement. L'obstruction des voies respiratoires et le choc cardiovasculaire peuvent entraîner sa mort. J'ai bien peur que la suite s'annonce pénible.

— NON ! Docteur ! NON !

Rosie et Hugo soutinrent Michou qui s'écroula dans leurs bras. Incapable de bouger, elle resta prostrée de longues minutes. Puis, galvanisée par un sursaut d'énergie, elle retourna vers l'homme de sa vie. Tétanisée par son air comateux, elle lui humectait les lèvres sans relâche avec une grande douceur.

— Je serai toujours auprès de toi, répétait-elle en inondant son front de ses propres larmes.

Abandonnant Hugo auprès de ses parents, Rosie tremblait de tout son corps tandis qu'elle appelait la cadette Justine.

Le cours des événements s'était bousculé. Dans le salon des familles où elle se trouvait, Michou se demandait si elle ne faisait pas un cauchemar. Rosie lui tenait la main pendant qu'Hugo et Justine étaient serrés l'un contre l'autre dans un grand fauteuil. Même avec l'aide de l'appareil de respiration artificielle, celle de Jean-Jacques ne revint jamais.

— Je t'aime plus que tout mon J-J d'Amour, furent les dernières paroles qu'elle lui murmura.

Sous les habits d'un aumônier, je suis entré en scène vers minuit. J'avais revêtu une aube blanche et je me suis glissé auprès du moribond pour l'escorter dans sa traversée du tunnel de lumière. Le Ciel n'a pas de préférés et l'Heure finale sonne pour toi Jean-Jacques Lambert. En même temps, j'en profitai pour effleurer la main de la fille.

— Qui êtes-vous ? Que venez-vous faire ici ? avait demandé Justine hébétée.

Avec un regard d'une infinie tendresse pour tous ceux présents dans la chambre, le vieil homme avait calmement prononcé :

— L'âme de Jean-Jacques s'envole maintenant dans une nouvelle dimension. Que cette prière l'accompagne : « *La mort n'est rien. Je suis seulement passé dans la pièce à côté. La vie signifie tout ce qu'elle a toujours signifié. Je ne suis pas loin, juste de l'autre côté du chemin* ».

Tout l'étage de l'hôpital avait alors entendu le cri perçant de Michou hurlant de douleur dans les bras de Rosie et de ses enfants.

Chapitre 11

Choc

29 juillet

Michou se présenta avec Hugo et Justine au bureau du funérarium. Comme pour narguer la famille éprouvée, une rocaïlle magnifique les accueillait autour d'un sentier de pierre bien entretenu. La nouvelle veuve s'efforçait de réagir avec dignité et retenue, mais depuis l'annonce du décès de Jean-Jacques, ses paupières gonflées témoignaient de larmes incessantes. Lugubre, la salle d'exposition alignait des urnes et des cercueils. Dans le passé, Jean-Jacques avait déjà exprimé ses souhaits pour ce moment final. Tous entendaient bien les respecter.

— De quelle forme et de quelle couleur désirez-vous l'urne de votre mari ? demanda la responsable à Michou.

— Il aimait particulièrement la mer. Nous allons choisir le bleu azur moulé dans le sable durci. Par contre, pour les obsèques, tout ce fla-fla l'irritait terriblement. Et surtout, précisez que je ne veux aucune fleur, mais des dons pour une œuvre caritative.

— Notre maison acquiescera à toutes vos décisions, Madame Tremblay. Soyez assurée de notre appui dans ce moment difficile.

D'un commun accord, la famille opta pour des funérailles d'une journée. En aîné protecteur, Hugo enlaçait

Justine qui pleurait sans arrêt. Grand et fort, il était tout le sosie de son père. Vêtu de noir, il lui ressemblait autant par son physique imposant que par sa gestuelle attendrissante. Quant à Justine, son look artiste la faisait paraître plus élancée et chétive. De ses cheveux courts ébouriffés pendait une longue mèche rose.

— Je me trouve tellement moche à côté de notre mère ! C'est elle qui a le plus besoin et je suis incapable de lui accorder mon soutien.

— Arrête de te déprécier p'tite sœur ! Tu te causes du mal avec ces pensées négatives. Maman vient de signer les derniers papiers et elle souhaite se reposer à la maison. Rosie va nous y retrouver. Te souviens-tu de nos vacances familiales à Old Orchard et de la cabane qu'il nous avait construite dans le grand chêne derrière le garage ? On a passé des moments mémorables avec lui n'est-ce pas ? Nous nous installerons au sous-sol pour rédiger son hommage.

Justine regarda son frère d'un air paniqué.

— Je me sens extrêmement maladroite dans ce genre de situation. Je vais bafouiller et larmoyer à coup sûr. J'aimerais mieux que tu t'en charges. Tu es toujours à la hauteur et c'est toi que papa préférerait.

J'ai troqué mon costume d'aumônier pour revenir à ma confortable robe céleste de taille universelle. Malgré toutes les avancées angéliques, il n'y a pas de moyen d'empêcher la perte d'un parent. Je vais jeter un coup d'œil à ces jeunes-là, car cette expérience peut leur provoquer un traumatisme. Dis donc, suis-je en train de devenir une Rosie en m'occupant de tout le monde ? Tiens, la voilà à nouveau auprès de son amie éplorée. Entre les nuages, j'ai appris qu'elles habitent dans des quartiers avoisinants depuis plus de trente ans. Chacune possède également une

clé de la maison de l'autre. Après avoir sonné deux fois, Rosie utilisa la sienne pour entrer.

— Michou, Michou ? Es-tu là ?

Rosie ouvrit la porte principale et vit sur le piano droit adossé au mur du salon plusieurs photos de famille montrant des jours heureux. Aussitôt, elle reconnut l'air émouvant du *Requiem* de Mozart. Recroquevillée sur le divan, Michou avait enfilé le grand chandail bleu de Jean-Jacques. Ses cheveux blonds étaient négligés et des mouchoirs de papier traînaient un peu partout. Des vêtements encombraient la rampe d'escalier qui montait au deuxième. Même le poisson rouge tournait plus vite que d'habitude dans son bocal.

— Michou, Michou ? Dors-tu ?

Lentement, elle baissa le son de la pièce musicale. Sans parler, elle s'agenouilla près de son amie. L'épouse esseulée souleva la tête puis la laissa retomber lourdement.

— Sais-tu ce que je souhaite le plus en ce moment ? Fermer les yeux et me réveiller dans l'au-delà auprès de mon amoureux. Il manque des pages dans le livre de notre histoire. Quelle injustice ! Je ne m'en remettrai jamais. Dis-moi que je rêve !

Michou hoquetait de douleur.

— Si je n'avais pas oublié de lui acheter son *Épipen*, je ne reverrais pas J-J en poussière dans une boîte. Cette pensée me tue littéralement. Suis-je en train de payer pour mes trente-cinq ans de bonheur à ses côtés ?

— Voyons Michou, tu n'es pas responsable de la guêpe qui l'a piqué. Moi aussi je suis dévastée et j'ai beaucoup de peine pour toi. J'ai ressenti un vide semblable quand maman est décédée l'an dernier. Ne retiens surtout pas tes pleurs. Il est quinze heures. Veux-tu un thé ? Un sandwich ?

— Manger ? Pourquoi ? Je n'ai pas faim. Jean-Jacques appréciait beaucoup les repas que je lui préparais. On ouvrait une bouteille de vin et il me disait toujours : « Ta cuisine est la meilleure au monde ». Il me complimentait très souvent.

— Reste étendue un peu. Je vais ranger quelques trucs.

— Tu dois me trouver mal en point. Moi qui ne tolérais aucune traînerie dans la maison, je ne me reconnais plus. Tout m'indiffère. J'ai tenu bon jusqu'à ce matin, mais là mes forces m'abandonnent. Tu te souviens lorsque Pat m'avait comparée à Madame Calme. Elle obtiendrait sa réponse aujourd'hui. Au fait, pourrais-tu la rejoindre pour lui annoncer la nouvelle ?

— Oui. Veux-tu que je te fasse couler un bain ? Que je passe la nuit avec toi ?

— Tu es bien gentille, mais Hugo et Justine dormiront ici. Je suis incapable de bouger.

Tu en as assez fait Rosie. Je prends le relais et je déploie mes blanches ailes pour veiller sur elle. Il te faut les laisser avec leur peine. Le deuil commence pour eux. Un pas à la fois. Personne ne peut le repousser ou se défilier. On naît seul et on meurt seul.

Sur l'heure, Pat fut dérangée par une sonnerie téléphonique insistante. Le contremaître du chantier l'informait que la livraison de son condo prévu pour la première semaine de septembre serait retardée. Un important tuyau venait d'éclater dans le secteur et les dégâts occasionnés nécessiteraient au moins quinze jours de réparation.

En plus, ce type a le culot de me dire qu'il est désolé ! Comment vais-je m'organiser ? Et mon logement qui est déjà loué ! rageait-elle en terminant le classement des boîtes de son bureau.

Quelques secondes s'écoulèrent avant que n'entre un second appel. Encore en colère, elle répondit sans ménagement pensant que le même homme revenait à la charge.

— Pat ? C'est Rosie.

Un long silence se fit entre les deux interlocutrices.

— Que se passe-t-il ? Rien de grave ?

Il y eut une autre pause avant que la vérité n'éclate.

— Jean-Jacques est décédé il y a quatre jours d'une manière foudroyante.

— Mais pourquoi ne m'as-tu pas appelée avant ? ajouta Pat, soufflée par la nouvelle. Son cancer l'a-t-il emporté ?

— Non. Nous sommes tous atterrés, car il a succombé à la pique d'une guêpe. Sans *Épipen*, son organisme fortement allergique n'a pas supporté le choc anaphylactique. Nul besoin de te dire que Michou est anéantie.

— Sois rassurée ; je serai là. Dès que tu connaîtras les détails, fais-les-moi savoir et je viendrai.

Chapitre 12

Finalité

5 août

Une pluie forte et ininterrompue tambourinait sur les carreaux des fenêtres du funérarium, faisant plier les branches d'un grand saule qui gémissait par à-coup. Rosie avait chaussé des sandales et revêtu un tailleur beige très classique. Suite au récent décès de sa mère, elle savait que cette journée s'annonçait épuisante et chargée d'émotions. Elle arriva dès l'ouverture du salon mortuaire à dix heures. Quelques membres de la famille devisaient déjà des circonstances de cette mortalité hors de l'ordinaire.

— À soixante-cinq ans, mon beau-frère incarnait la forme, répétait le frère cadet de Michou. Il parcourait des centaines de kilomètres en vélo l'été et l'hiver, il dévalait régulièrement les pentes de ski. La rudesse de son métier ne lui faisait pas peur. Quand je pense qu'il devait prendre sa retraite à l'automne !

Tel que demandé, aucun effluve floral ne chatouille l'odorat. En lieu et place, la créative Justine a dessiné des fleurs de papier multicolores. Chaque visiteur peut ainsi y inscrire un mot, puis le coller sur un immense cœur suspendu au mur de l'entrée. D'en haut, son père est fier d'elle.

Vêtue d'un élégant tailleur noir, un simple rang de perles au cou, Michou a rassemblé ses longs cheveux blonds en un chignon bas. Près de l'urne, elle semble très remuée. Apporter du réconfort à tous ces gens éplorés s'avère pénible et au-delà de ses forces. Hugo et Justine serrent des mains et Rosie, bien connue dans leur entourage, leur sert d'intermédiaire.

Une heure plus tard, ce fut au tour de Philippe, Florence et Steve de partager l'avis général de la famille sur cette mort brutale et inattendue. Dans la file, l'incrédulité se lisait sur le visage des personnes qui entraient sans arrêt. Parmi eux, une tête dépassait tout le monde. Michou reconnut Gérald avec son blouson de cuir et son casque de moto sous le bras. Partout où il se déplaçait, ce grand chauve ne passait pas inaperçu.

— Je suis consterné par le décès de mon cousin Jean-Jacques, avoua Gérald ému. Il n'avait pas son pareil pour rendre service. Un vrai *chum*. Je suis désolé pour toi. Si tu veux parler, appelle-moi n'importe quand. On peut aller au restaurant ou ailleurs. Voici, je te laisse mon numéro de téléphone et mon courriel.

Surprise, la veuve balbutia quelques mots à cet ancien rocker avec qui elle avait autrefois flirté.

— Oh merci d'être venu ! Ma famille et moi t'apprécions beaucoup. Ta présence nous réconforte.

— N'oublie pas, je reste disponible en tout temps, insista Gérald en enlaçant ses épaules. Envoie-moi un texto, c'est plus rapide.

Les vivants expriment parfois leur peine de façon étrange. Le mort est à peine refroidi et Michou reçoit déjà une invitation.

Deux heures plus tard, Rosie remarqua immédiatement l'air sinistre de Justine isolée dans un coin. Elle se leva d'un bond.

— Florence, pourrais-tu accompagner Justine au sous-sol et essayer de lui faire avaler un bouillon de poulet ? Quant à toi Hugo, peux-tu aller chercher un café pour ta mère avant qu'elle ne tourne de l'œil ? Et un pour moi s'il te plaît.

Sans attendre de réponse, Rosie revint très vite au premier rang pour continuer à s'acquitter de sa tâche d'hôtesse. À treize heures, le directeur des funérailles annonça qu'une cérémonie débiterait dans une autre salle. La foule sortit silencieusement à pas lents. Deux petites femmes surgirent alors d'une porte latérale. Hugo reconnut immédiatement Laura, son amie d'enfance. Il s'empressa de la serrer très fort. Le couple formait une image insolite, car la tête de la trentenaire atteignait à peine l'épaule du robuste jeune homme. Puis une voix chevrotante s'éleva de la salle déserte.

— Je t'offre toutes mes condoléances Michou.

Rosie identifia à l'instant Pat qui s'avavançait d'un pas hésitant. Elle débita sa tirade d'un trait.

— Je suis sincèrement désolée. Je regrette infiniment ce qui est arrivé entre nous. Je vous ai accablées de paroles dures et injustifiées. Je m'en excuse du plus profond de mon cœur. Je connais mon caractère de chien ; mon ex-mari me l'a souvent reproché. Michou, accepte que je revienne auprès de toi. Je tiens aussi à ton amitié Rosie et je vais mettre mon maudit orgueil au rancart.

Clic clic, j'immortalise immédiatement cette longue accolade sur ma iTablette. Aucun mot ne me vient en voyant cette courtaude repentie étreignant la grande blonde éplorée et tout cela sous les yeux rougis d'une belle rousse. Enfin, mon trio est réuni. Alléluia !

Chapitre 13

Visites

8 août

Sur le coup de neuf heures, Pat se présenta chez Rosie. Portant des bermudas élimés, Philippe gorgeait d'eau les annuelles des plates-bandes. Il siffla en voyant la voiture rouge toute neuve.

— Wow ! Toute une acquisition que tu t'es offerte ! C'est payant d'avoir travaillé au gouvernement.

De sa petite taille, Pat dévisagea l'arroseur qui la dépassait d'une bonne tête.

— Tu sauras Philippe Grenier que j'ai honnêtement gagné mon argent ! répondit-elle en crânant. Dans les bureaux fédéraux où j'ai eu à gérer des employés difficiles, j'ai vécu l'expérience des réunions reportées sans compter celle des avions *on delay*. Depuis le début de ma retraite en mai dernier, j'ai décidé de me gâter. Je me fais surtout plaisir en revenant auprès de mes amies dans mon patelin. Mais j'y pense, es-tu encore consultant pour ton ancien cabinet d'ingénieurs ? Peut-être qu'avec ta santé chance-lante, tu ne peux répondre aux dossiers urgents...

Psitt psitt, mon Panicomètre cible Pat pour l'instant. Je me suis déjà aperçu que ce petit bout de femme énergique

dit tout haut ce que d'autres préfèrent taire. Son esprit vif en intimide plus d'un. D'après moi, ce Philippe ne recueille pas sa note maximale d'appréciation.

La conversation s'arrêta net lorsque Rosie apparut sur le perron. Mignonne dans sa robe fleurie et son chapeau à grands bords déposé sur sa tignasse bouclée, elle affichait pourtant une figure attristée.

— Est-ce que tu reviens pour le repas ? interrogea Philippe.

Rosie n'eut pas le temps de répondre. Pat déclara qu'elle avait demandé l'aide de son amie dans la recherche d'une résidence adéquate pour Yvonne. De plus, elles dîneraient au Beaurepaire avec Michou afin de sortir cette dernière de sa torpeur.

— C'est correct. Je vais réchauffer un reste de spaghetti.

Pat remarqua immédiatement la moue contrariée de l'ingénieur retraité, mais elle décida de l'ignorer comme le fit d'ailleurs Rosie.

À l'entrée du *Manoir des gens heureux*, un amas de circulaires traînait sur une table basse. La réceptionniste semblait préoccupée par des colonnes de chiffres à calculer et leva à peine le regard vers Pat et Rosie.

— Je suis à vous dans deux minutes, mesdames, marmonna-t-elle distraitement.

Curieuses, les amies examinaient les lieux. Une odeur nauséabonde émanait des toilettes dont la porte était restée ouverte. La préposée au ménage passa et s'exclama sans égard aux visiteuses :

— C'est sûrement Mme Blanchard qui est venue faire ses besoins ici. Quelle vieille malcommode ! Elle oublie tout le temps de tirer la chaîne.

Ces propos inquiétèrent Rosie. Quelques instants plus tard, un branle-bas se déroulant dans le corridor attira l'attention. Une femme en fauteuil roulant hurlait en pourchassant un homme.

— Au voleur ! Au voleur ! M. Lanoie, rendez-moi mon dentier ! Vous êtes entré dans ma chambre sans permission ! Je vais me plaindre. Arrêtez-le quelque'un !

La réceptionniste laissa alors son travail et attrapa l'accusé par la manche. Mais elle ne put empêcher le délinquant de jeter les prothèses dentaires dans la chute aux déchets.

— Partons d'ici au plus vite, dit Rosie avec un regard complice à Pat. Le *Manoir des gens heureux* n'a de jovial que le nom.

Les retraitées remontèrent dans la décapotable et filèrent vers les *Résidences Beau Séjour*. La chaleur du soleil plombait au-dessus de leurs têtes. La conversation se déroulait à bâtons rompus comme si elles voulaient rattraper le temps perdu des dernières semaines.

Woh ! Pas si vite mon Irlandaise ! Ce n'est pas une course de Formule 1 ! Tu devrais ralentir un peu dans les tournants. Mes ailes battent au vent comme des voiles.

— Dis donc, déclara Pat, je ne te reconnais pas. D'habitude, tu rayannes et tu débordes d'énergie ! Si ton premier mois de retraite a été aussi frigorifique avec Philippe, je n'ose pas imaginer les années à venir. As-tu pensé prendre un amant ? Crois-en mon expérience, notre hygiène personnelle s'en trouve améliorée. Et si tu y tenais tant à ton voyage, pourquoi n'es-tu pas partie quand même ? Il y a plusieurs femmes qui se déplacent seules à travers le monde.

À l'évocation d'une relation extra-conjugale, Rosie rougit sans que son amie s'en aperçoive.

— Voyons Pat ! Je suis une épouse fidèle. Je ne comprends toujours pas pourquoi Philippe a eu des crises d'angoisse à ce sujet. En vieillissant, on s'inquiète plus facilement. Les questions se bousculent et j'ai peu de réponses.

— Il craignait peut-être de te déplaire avec l'aveu de son désintéret pour ton aventure. Les hommes communiquent difficilement leurs sentiments profonds. Après mon divorce il y a quinze ans, j'ai trouvé plus simple de gérer un chien. Si c'est toléré dans mon nouveau condo, je vais m'en acheter un.

Rosie esquissa un demi-sourire. Elle s'empressa d'orienter leur dialogue vers la santé d'Yvonne.

— Depuis son opération, dit Pat, je sens maman devenir de plus en plus dépendante et exigeante. Ses forces ont beaucoup diminué. Je ne sais pas trop sur quel pied danser avec elle. J'avais davantage d'affinités avec tante Adèle, ma marraine. Dommage qu'elle soit décédée l'an dernier dans un accident de la route.

— S'il y avait une vitamine antiviellissement, ajouta Rosie en jetant son bibi sur le siège arrière, l'inventeur serait milliardaire. Pour mieux saisir ce qui arrive à ta mère, tu peux t'inscrire à des ateliers offerts aux aidants naturels. J'y suis allée l'an passé et j'ai compris les raisons de la baisse des fonctions physiques et intellectuelles chez les vieillards. Ouf ! J'ai une recrudescence de bouffées de chaleur. Il me faudrait maintenant assister à ceux sur la ménopause. J'étais pourtant parvenue à les diminuer en ajoutant du soja, du tofu et des graines de lin à mon alimentation.

— Moi, lâcha Pat, lorsque je travaillais j'avais réglé ce problème bien vite. Animer des réunions la figure remplie

de plaques rouges m'indisposait au plus haut point. Je n'avais aucune confiance à la bouffe végétarienne. *Thank you to hormone replacement therapy* ! Maintenant, je n'en ai plus besoin.

Sous les conseils de Rosie, le rendez-vous aux *Résidences Beau Séjour* débuta sous de meilleurs auspices. La directrice des locations les fit circuler dans des corridors propres et larges.

— Nous serons enchantés d'accueillir Mme Gagnon. Nos appartements jouissent d'une nouvelle fenestration et ils offrent tous une vue sur la rivière. Ici, votre mère habiterait dans un environnement sécurisé. Nous affichons habituellement complet, car la demande augmente de plus en plus. Un ange veille peut être sur vous puisqu'il nous reste un studio et un deux et demi à louer. Suivez-moi, je vais vous faire visiter.

Un ange par-ci, un ange par-là. Voyons ! On me confond avec le simple déroulement de la vie.

Pat notait toutes les informations se rapportant à chacun des services. En passant devant le dépanneur et le salon de coiffure, la dame continuait sa nomenclature.

— Nous avons également deux infirmières pour les cas demandant des soins plus constants et tous nos résidents accèdent quotidiennement à des menus variés. D'après ce que vous me dites, je crois que le petit appartement serait parfait. Votre mère habiterait à deux pas de l'ascenseur qui mène directement à la salle à manger. Nous arrivons, entrons.

Pat fut immédiatement emballée par la dimension et la luminosité du deux pièces.

— J'imagine tout à fait maman s'installer confortablement dans ce lieu. J'ai apporté ma procuration notariée.

Je peux donc signer le bail dès aujourd'hui. Qu'en penses-tu Rosie ?

— Si tu choisis le forfait avec les trois repas par jour, un ménage et un lavage par semaine, tu bénéficieras d'un crédit gouvernemental. Ma mère a toujours apprécié ce type d'hébergement. Prenons l'heure du lunch pour en reparler.

— Qu'est-ce que j'aurais fait sans toi ? Tes conseils m'aident vraiment à m'y retrouver dans ce dédale administratif. Filons, car Michou doit déjà nous attendre au restaurant. Souris Rosie, je te paye le dîner.

C'est reparti !

Chapitre 14

Micmac

8 août

Dès son arrivée au Beaurepaire, Rosie se montra plus agitée qu'à l'habitude. Incapable de se détendre, elle appréhendait de revoir Giorgio. La climatisation poussée au maximum la rafraîchissait à peine. Tout de suite, Pat et elle se dirigèrent vers leur table préférée où Michou était déjà installée.

La température parfaite de mon nuage me convient mieux que celle de ce restaurant branché. Cependant, si j'avais besoin de manger, je le choisirais comme les dizaines de clients qui s'engouffrent ici. Les murs tapissés de photos éveillent des rêves de voyages lointains, mais pour l'instant pas de Giorgio quinquagénaire en vue. Rosie a ôté son chapeau coquet et ses boucles d'oreille en forme de créoles émettent un amusant clic clic. Assez bavardé Archibald, à ton poste d'observation mon vieux !

La récente veuve enleva ses larges lunettes noires et laissa tomber sa veste grise. Les cheveux de Michou étaient retenus en queue de cheval par un vulgaire élastique. Son allure tristounette tranchait nettement avec celle des deux *Girls* parées de couleurs estivales.

— Je suis venue en taxi pour vous faire plaisir, mais je n'ai pas faim. Je ne suis vraiment pas d'agréable compagnie. J'aurais voulu en vivre des escapades moi aussi. Maintenant, tout est fini.

Rosie détectait dans cet énoncé le vague à l'âme inhérent au deuil.

— Tu peux bien bouillir de colère quant à cette injustice du destin, dit-elle, tout en parcourant la liste des plats.

— Parlons-en du destin ! brailla Michou. Il était là à m'épier et bang bang, il est venu chercher l'amour de ma vie alors que tant de couples se crêpent le chignon !

— Oui tu as raison, répondit distraitement Rosie. Moi, je suis perplexe et fâchée contre Philippe. J'étais tellement persuadée de partir ! Que vais-je faire maintenant ? Aucun plan B à l'horizon.

Voyons Rosie, si le plan A ne marche pas, il te reste encore vingt-cinq autres lettres dans l'alphabet ! Que dirais-tu de choisir ce passage pour te recentrer sur toi-même ?

— Ce n'était qu'un voyage, rétorqua Pat. Revenons à notre matinée où j'ai beaucoup apprécié ton aide. Les *Résidences Beau Séjour* conviendront tout à fait à ma mère qui aime être entourée. Une chance qu'elle ne porte pas de dentiers, car dans tel cas, le *Manoir des gens heureux* serait à déconseiller. Choisis-toi un apéro à ton goût !

À l'évocation de cette anecdote, leurs rires s'élevèrent et attirèrent la serveuse que Pat reconnut immédiatement. Tant bien que mal, la jeune fille dans la vingtaine les informait du menu du jour. Visiblement, elle ne l'avait pas mémorisé.

— Où est Giorgio ? lui demanda Pat péremptoire.

Pouvez-vous diminuer le volume de la musique ? On ne s'entend pas parler ici.

— Avec son ancienneté, Giorgio Moretti peut modifier les règles et prendre les endroits les moins occupés ! Monsieur mène la baraque selon ses humeurs.

Se tournant un peu, elle détailla la jolie robe fleurie de Rosie et poursuivit son monologue en la scrutant.

— À moins que vous, Madame, désiriez le voir ?

Embarrassée, Rosie se trémoussait sur son siège.

— Moi ? Mais non ! Pourquoi ?

— Ah je pensais, étant donné que l'autre jour...

— De quoi parle cette fille ? intervint Pat suspicieuse.

La gérante qui gardait cette employée à l'œil la semonça pour une deuxième fois. Rosie reprit vite la conversation en interrogeant Michou sur les suites du décès de Jean-Jacques.

— As-tu vérifié ses comptes bancaires ? Tu sais que tout son argent sera gelé pendant des mois. Avait-il une assurance vie ? Un testament ?

— Oui, olographe, répondit sans réfléchir l'amie affligée.

— Ce n'est pas l'idéal, mais c'est mieux que rien.

— Arrête cette inquisition ! la rabroua Pat. Où est passée ta compassion ?

— Étant fille unique, j'étais exécutrice testamentaire au décès de ma mère. Je suis revenue sur terre assez vite lorsque j'ai dû remplir la paperasse requise par tous les services gouvernementaux.

Je sens l'abattement et le désespoir de Michou à des kilomètres. Aujourd'hui, elle peut au moins ventiler ses émotions et cela s'avère primordial. Rosie, donne-lui une pause avec ces foutues obligations matérielles !

Elles sont étranges ces humaines à ne pas vouloir souffrir. Pourtant, cela ne peut être exclu de la vie autant que la joie et l'allégresse. N'ont-elles pas encore réalisé qu'on ne vit pas sans perdre quelque chose ou quelqu'un ? L'injustice n'a aucun lien avec cet état de fait.

— Sirote ton Kir et grignote ce qui te convient, dit Rosie d'un ton plus accommodant.

— Lorsque j'ai divorcé de Larry, continua Pat, je me suis sentie balayée par un tsunami moi aussi. Je croyais devenir folle avec tous les documents légaux à remplir. Au moins tu ne le verras pas comme moi au bras d'une autre. Cela m'avait fait l'effet d'un coup de poignard dans une blessure fraîche. Mais tu n'es pas seule ; nous sommes là nous, tes vieilles copines !

— Ah non ! Ne recommence pas ton échelle des malheurs ! grogna Rosie.

Sous l'œil médusé de Michou, Pat s'interrompit d'un coup et cracha sa gorgée de vin dans sa serviette de table.

— Pouah ! Cette boisson est dégueulasse ! tonitrua Pat. J'exige une autre serveuse ! Libérez-nous de cette totale incapable !

— Calme-toi ! relança Rosie. Elle a juste ajouté trop de sirop de cassis au muscadet. Tu es pire que mes élèves impatientes.

Fidèle à sa bonne réputation, la propriétaire présenta ses excuses et intima l'ordre à Agathe de retourner aux cuisines sur-le-champ. Fâchée d'être ainsi traitée publiquement, la jeune fille se transforma en garce, n'hésitant pas à faire fi de la simple bienséance.

— J'en ai assez de me soumettre à vos quatre volontés ! Le beau serveur italien peut flirter avec les clientes et vous ne dites rien. Moi, j'essaie d'apprendre le métier et personne

ne m'aide. J'accroche mon tablier. Vous m'enverrez ma paye par la poste.

— Dehors tout de suite ! lui intima la patronne exaspérée.

Sous le regard ahuri des habitués de la place, la chipie sortit par la porte principale. Rosie rougissait de plus en plus. Pour faire diversion, elle lança à la tablée :

— Quelle impertinente ! Quel manque d'éducation !

Au même moment, Giorgio apparut, apportant de nouvelles boissons.

— Voici vos Kirs, *belle signore*. Jé continue lé servicé. Il va sans dire qué cé aux frais dé la maison.

— Ah enfin quelqu'un de compétent ! s'exclama Pat. Vous seul en ville détenez le secret de ce cocktail à notre goût.

Voyant les mines déconfites du trio, il écarquilla les yeux. Rosie se sentit obligée de résumer la situation.

— Tu heu... merci Giorgio pour votre empressement. Nous sommes toutes à cran. Michou a perdu son mari il y a quelques jours d'une allergie foudroyante suite à une piqure de guêpe. Quant à Pat, sa mère séjourne toujours à l'unité de réadaptation après sa fracture de la hanche.

— Oh ! mé sincères condoléances Madame Tremblay. Jé compatis avec vous aussi Madame O'Connor.

Il s'éclipsa non sans reluquer celle qu'il aimait bien. Aucun intérêt ne se manifestait du côté de Rosie. Comme si rien ne s'était passé, Pat cherchait ses loupes de lecture dans son immense sac à main.

— Je déteste porter ces lunettes-là ! Les menus sont écrits trop petits.

Dès qu'elle eut choisi son plat principal, elle les remit dans leur étui en se raclant la gorge.

— Les filles, me voilà aux prises avec un gros tracas.

Tout va de travers ! Mon entrepreneur m'a informée d'un retard dans la livraison de mon condo. Je ne pourrai pas déménager avant quinze ou vingt jours. En attendant, j'ai pris un arrangement avec l'hôtel voisin où j'ai réservé une chambre. Il me faut aussi faire entreposer mes meubles et mes boîtes.

Elle fouilla à nouveau dans son cabas pour en sortir un pilulier dont le contenu se répandit sur le sol. Des capsules de couleurs variées roulèrent sous la table.

— Viens chez moi ! lança Michou avec un sursaut d'énergie. Ma maison est bien grande. Après mon adolescence, j'ai habité avec vous deux pour mes études d'infirmière puis Jean-Jacques et moi nous sommes mariés. Je ne suis jamais restée seule de toute ma vie. Voilà.

— Ça alors ! Bien trop vrai ! répondit Pat. Ton cœur est gros comme un autobus. Je ne le mérite pas surtout après mes propos déplacés d'il y a quelques semaines. Merci quand même pour ton offre !

— J'insiste. Dis oui ! À deux, on va s'entraider.

Émue, Pat se leva en défroissant sa jupe de coton et l'enlaça. Rosie ramassait par terre quelques granules en souriant.

— J'y pense, ajouta cette dernière, tu ne posséderais pas dans ta pharmacie ambulante une pilule anticolère pour moi et une antichagrin pour Michou ?

Un éclat de rire général maintenant ! Décidément, je comprends de moins en moins les réactions de ces femmes. Il me faut consulter à nouveau mes renseignements sur la complicité de leur amitié. Pat, ton impulsivité te joue des tours ! Modère sur les cachets ! Prends donc un verre d'eau à la place.

Apportés à la fin du repas, les cappuccinos de Giorgio ne lui valurent pas les vivats habituels. Sorti du fond de la salle, un grand brun dans la quarantaine l'éclipsa en allant directement vers Rosie.

— Hé ! Hé ! Voici notre charmante retraitée voyageuse ! Quel hasard de te rencontrer ici ! Hum ! Chanel No 5 ? Quel parfum de classe ! Tout à fait comme toi d'ailleurs !

Outch l'Italien ! Qui est ce séducteur qui tourne autour de Rosie ? De la concurrence en vue ?

Surprise, Rosie reconnut aussitôt l'ambitieux directeur de l'école voisine. Subtilement, elle tentait d'essuyer la moustache de crème qui s'était déposée sur sa lèvre supérieure. Une jeune femme accompagnait l'homme tiré à quatre épingles avec son habit noir rayé, une chemise lilas et une cravate assortie.

— Salut Gaston. Déjà au boulot ? dit Rosie tout à trac. Mes plans pour le début de ma retraite ont changé. Mon voyage n'a pas eu lieu, car mon mari est tombé malade quelques jours avant notre départ.

— Attends-moi quelques instants *Sweetie*, je dois parler à madame.

Obéissante, la trentenaire esquissa quelques pas de côté en tournant sur un doigt une mèche de ses cheveux décolorés.

— Aimerais-tu reprendre du service Roseline ? lui demanda-t-il soudainement très enthousiaste. Ma directrice adjointe vient de subir une intervention chirurgicale. Son congé forcé laisse le poste vacant pour la rentrée scolaire et je me cherche une remplaçante pour un mois à raison de quatre jours par semaine. Tu sais comme c'est compliqué d'engager quelqu'un d'expérience.

— À l'école des Prairies ? questionna Rosie subitement intriguée.

— Si cette tâche t'intéresse, elle te sera accordée sans plus de formalités, enchaîna le directeur, se penchant près d'elle. Nous nous connaissons depuis peu, mais je suis assuré que nous saurons créer un environnement de travail agréable et satisfaisant. Allez, au revoir mesdames et à très bientôt Roseline. *Sweetie*, viens ma *Sweetie*.

— Ça alors ! dit Pat ahurie. Un emploi qui t'est proposé juste au moment où tu te désolais de la suite de ta vie ! Et avez-vous vu le beau mâle ? Des mots doux, des attentions, des clins d'œil : il doit consommer les femmes ce Gaston. Surveille-toi Rosie !

Pour s'excuser de l'esclandre causé plus tôt par la serveuse impolie, Giorgio revint et leur distribua un coupon cadeau. Son sourire forcé témoignait de ses craintes par rapport au nouveau venu. Pat le remercia pendant que Rosie faisait semblant de chercher son portefeuille. En remettant ses larges lunettes noires, Michou signalait la fin de leur rencontre.

— Pat, peut-on s'installer à trois dans ton bolide ? Tu pourrais arrêter à la maison et voir ta chambre, soit celle d'Hugo au sous-sol.

Michou surenchérit auprès de Rosie.

— Et toi, d'où te vient le goût de retourner travailler ? As-tu oublié combien de fois tu nous as rabâché que le repos s'inscrirait en priorité à ta retraite ?

— Ouais, je sais que je vous ai déjà mentionné cela, mais je vais réfléchir à cette offre. Pour le bercethon, j'aurai l'éternité pour en profiter.

Rosie se contorsionna pour prendre place à l'arrière de la voiture sport de Pat. Puis à l'abri des regards, elle déplia le coupon remis par Giorgio. Au verso, il avait inscrit à

l'encre bleue un numéro de téléphone suivi des mots :
« *En tout temps. Giorgio.* »

Oups ! Cette situation déplace mon auréole. Rosie est-elle vraiment attirée par ce miroir aux alouettes ? Et que penser de l'autre mec ? J'ai du pain sur la planche.

Oh oh ! Voici un iCélestial marqué Prioritaire. On me réclame un compte-rendu complet sur mon soutien des dernières semaines auprès des trois femmes qu'on m'a confiées. Jusqu'à présent, mes coups d'aile ne semblent pas aider ces Girls à voir clair dans leurs sentiments. Je ne peux pas rapporter cette situation à Dieu le père sans risquer de perdre des plumes. Séjour loin des étoiles si je ne remplis pas mon mandat !

*« Bonjour cher Grand Patron,
Tout va très bien ici-bas. Aucun problème en vue.
Votre tout dévoué Archibald. »*

Chapitre 15

Emportement

13 août

Durant cette journée particulièrement chaude, Rosie s'affairait dans son atelier de couture climatisé. Animée par de nouvelles inspirations, elle coupait toutes sortes de retailles pour les réunir en une murale basée sur la technique d'une courtepointe apprise d'Yvonne.

Ma protégée possède un talent artistique indéniable. Moi je le sais, mais elle n'a jamais pris le temps de le mettre en valeur. Je lui ai insufflé l'idée de cette œuvre en patchwork (moi aussi, j'en connais des mots bilingues). Cependant, autre chose tarabuste son esprit.

Bougonneux, Philippe sortit de son bureau, se plaignant sur le détail d'un contrat qu'il devait régler avec la ville. Sans arrêter de coudre, Rosie le questionna distraitement.

— Si tu n'aimes pas préparer ce genre de dossier, pourquoi les acceptes-tu ?

— J'avais promis de dépanner mon ancien associé. Selon lui, mon expertise sur la construction de l'usine d'épuration lui était indispensable. Mais après cela, FINI ! Je veux profiter de ma retraite.

Rosie déposa son ouvrage et toussota avant de lui faire part de sa primeur.

— Je retourne travailler la semaine prochaine. J'ai accepté le remplacement d'une direction adjointe pour le début de l'année.

— Quoi ? dit-il, sursautant et laissant tomber le dossier qu'il venait de terminer. Quand as-tu pris cette décision ? Et sans m'en parler ?

— On m'a fait cette offre il y a quelques jours seulement. Après réflexion, j'ai confirmé mon engagement à l'administrateur général.

— Je ne te comprends pas ! Tu commençais à peine à goûter aux grasses matinées et déjà, la drogue du travail te rattrape. Ma foi, tu es une *workaholic* !

Rosie prit cette remarque comme une critique. Elle rangea ses morceaux de tissu par couleur et plaça le tout dans des boîtes bien étiquetées.

— J'ai toujours aimé rythmer ma vie au son des cloches des écoles. Pourquoi arrêteraient-je ? J'ai besoin de plus de défis que de passer l'aspirateur ou arroser les plates-bandes.

— À moins que tu ne te sauves de moi ?

Elle ferma l'interrupteur de sa machine à coudre et éteignit les lumières de son antre. En le fixant, elle radoucît le ton de son intervention.

— Et toi ? As-tu le goût d'être avec moi ? prononça-t-elle avec lenteur.

— Si tu disparaissais de ton bord pour la journée, je n'imaginerai pas quelles activités nous pourrions partager ensemble.

— Qu'as-tu à me proposer pour demain ?

— Gustave et moi partons en vélo dès huit heures. Je ne peux annuler cette sortie, car il remplace l'ami Jean-Jacques dans mes longues promenades.

— Tu vois, toi aussi tu t'organises de ton côté. Quant à moi, je dois passer quelques heures avec Michou pour relayer Pat.

— Roseline Belhumeur : la Mère Teresa du quartier ! lança-t-il sarcastique. Ta manie d'aider tout le monde me tape sur les nerfs ! Il me semble que les gens possèdent assez de ressources pour se débrouiller sans toi.

— Parce que pour le renfort, tu ne vas pas au front bien souvent.

Piquée au vif, Rosie monta rapidement l'escalier du sous-sol. Elle enleva quelques fils blancs fixés à ses pantalons marine, enfila des chaussures de toile et mit son chapeau. Elle sortit sans entendre la suite des doléances de son mari. Malgré la chaleur étouffante, elle marchait vite en ruminant.

Comment se fait-il qu'on ne puisse pas se rejoindre ? Si j'ai le goût de retourner à mon métier, ça ne regarde que moi. J'ai vraiment besoin de m'évader de cette maison où il ne se passe rien.

Quinze minutes plus tard, elle s'engageait dans la rue du Beaufort. Écarlate de colère et couverte de sueur dans sa camisole rose, elle se dirigea directement vers la terrasse où travaillait Giorgio. La charmante propriétaire l'accueillit.

— Bonjour madame Belhumeur. Désirez-vous une table pour le lunch ?

— Oui, euh, non, hésita Rosie, étirant le cou pour détailler l'ensemble de la salle à manger. Est-ce que Giorgio est attitré au service à l'intérieur ?

— Je suis désolée, mais il est parti en vacances. Il m'a dit qu'il devait régler des problèmes avec ses cousins de New York. Il sera de retour dans une semaine tout au plus. Suivez-moi, je peux vous installer ici.

La propriétaire remarqua l'attitude déçue de Rosie.

— Non merci, je vais seulement emporter un café noir.

Cachant son désappointement, elle repartit avec une boisson chaude dont elle n'avait aucunement besoin en cette journée caniculaire. Tout se bousculait dans sa tête.

Comme je suis ridicule, se dit-elle. Comment ai-je pu m'imaginer que Giorgio pourrait devenir mon ami ? Dieu du Ciel, qu'est-ce qui m'arrive ? Suis-je en train de revivre mon adolescence ! Moi qui houspille mes étudiants lorsqu'ils agissent sans discernement, me voilà pareille à eux.

Dès qu'elle aperçut une poubelle, elle s'empressa de jeter le gobelet de café et revint chez elle le ventre dans les talons.

Je vois bien que son cœur blessé cherche du réconfort. Même si sa carrière a revêtu beaucoup d'importance, j'essaie de guider Rosie pour qu'elle prenne du temps pour elle. Encore des choses à prouver ? Fuit-elle la maison où l'atmosphère s'alourdit de jour en jour ? Hum !

Chapitre 16

Fête

15 août

« *O sole mio, o sole mio, tou es une marchande dé bonheur, la la la la.* » Bercée par un chanteur envoûtant, Rosie écoutait nonchalamment une barcarole dans une gondole à Venise. Comme Giorgio s'approchait d'elle, l'embarquement se mit à valser dangereusement. Une voix et une haleine connues la réveillèrent complètement.

— Rosie, il y a un trou dans mes bas blancs ! Où sont les gris ? As-tu fait un autre cauchemar ? Te voilà tout agitée !

Pendant que Philippe fouillait dans son tiroir, la rêveuse revint vite à la réalité. Elle s'empressa de revêtir le déshabillé vaporeux qu'elle avait acheté pour son voyage.

— Tu n'as pas oublié de me déclarer quelque chose ? se reprit-elle en essayant de chasser de son esprit les yeux noirs de l'Italien.

— Justement, je viens de te le dire ; je cherche mes chaussettes grises.

— Hé ! Hé ! J'ai soixante ans aujourd'hui ! susurra-t-elle aguichante.

— Oui, oui. Bonne fête ! Je te réservais mes souhaits pour le déjeuner.

La fêtée en fut quitte pour un bec sec qui scellait ses vœux d'anniversaire.

« Ma chère Rosie, c'est à ton tour, de te laisser parler d'Amour, ma chère Rosie la la la la lère... » Pourquoi Philippe ne se montre-t-il pas plus empressé ? Elle peut bien avoir retiré son vêtement soyeux ! Le rêve de Rosie serait-il la manifestation d'un désir sexuel refoulé ? Il me faudrait réviser les propos d'un certain Freud sur la place de l'inconscient. Assez de psychologie ; je retourne au travail.

Le premier repas se prit dans la cuisine jaune au son des couteaux qui beurrèrent des tranches de pain grillé. Dès son deuxième espresso coulé, Rosie remit la partie *Arts* du journal sur la pile de revues. Elle enleva ses lunettes de lecture et décida de se lancer.

— Philippe, j'aimerais te parler. Il me semble que nos chemins se distancent depuis le début de notre retraite. Pourrions-nous trouver des moyens de nous rapprocher ? Que dirais-tu si on allait en thérapie conjugale ? Ou peut-être, consulter une sexologue ?

Mal à l'aise, Philippe resserra la ceinture de sa robe de chambre démodée et se leva pour se servir son café à lui. Appuyé au comptoir les bras croisés, sa réponse ne se fit pas attendre.

— Pourquoi gratter nos bobos devant des inconnus ? Je ne discuterai pas de notre vie sexuelle avec qui que ce soit. C'est privé. Point. Tout serait vite réglé si tu arrêtais tes sempiternelles interrogations.

— Une personne objective pourrait nous conseiller sur la manière de recoller nos morceaux : les vieux et les nouveaux. J'aimerais qu'on reparle de l'Italie et de cette fin de semaine de retrouvailles des diplômés de ta promotion à laquelle assistait ton ancienne collaboratrice.

— Je le savais que tu ressortirais cela ! Numéro un, j'ai juste omis de te dire qu'Ariane était venue à cette rencontre. Je te le répète : c'était une collègue de travail

sympathique et efficace, c'est tout. Numéro deux, je ne suis pas capable de voyager, mais je me soigne. Numéro trois, peut-on traverser cette période en acceptant simplement notre nouveau quotidien ?

Debout avec sa tasse vide, Rosie ajouta dans un soupir.

— Et si l'on pouvait faire mieux ? M'aimes-tu assez pour essayer au moins une rencontre ?

— Ma pauvre Roseline ! Comme tu t'en poses des questions ! Pour la thérapie, je vais y penser.

Au retour de sa balade matinale en vélo, Philippe descendit dans son bureau pendant que la jubilaire œuvrait à sa murale.

— N'oublie pas, Florence nous attend pour mon dîner de fête. J'ai hâte de voir notre petit Olivier. Il est attachant cet enfant. Ouache ! Tu sens la transpiration. Va donc prendre ta douche !

— Je me laverai lorsque je le voudrai, prononça-t-il avec une vigueur qui la surprit. Les ordres : réserve-les pour les élèves de ton école ! La retraite c'est ça aussi : faire ce qui me plaît quand ça me plaît.

Le ton monte et les trajectoires se distancent encore un peu plus. Quant aux émotions, elles se promènent comme dans des montagnes russes ! Va prendre l'air Rosie, ça allégera ta peine. Ne sais-tu pas que ta respiration relie ton corps et ton esprit ? Elle te sert d'ancrage au moment présent.

Marchant d'un pas cadencé dans ses sandales dernier cri, son chapeau couvrant la moitié de son visage, elle repassait en boucle la dispute de tantôt.

Pourvu qu'il accepte de rencontrer la psychologue ! Tu parles d'un mari : oublier ma fête ! Pourquoi ne peut-il

pas se montrer fin et attentionné comme Giorgio ? Ça paraît si simple pour lui de m'écouter. Sauf quand il n'est pas là et qu'il part sans avertir. Combien de temps s'absentera-t-il du restaurant ? Des jours ? Des semaines ? Que je suis bête de penser à cela !

Demeurant à quelques rues de sa fille, cette dernière fut surprise de voir arriver sa mère seule. Rosie tentait d'afficher un visage de femme heureuse.

— Maman, pourquoi fais-tu semblant avec moi que tout va bien ? Papa et toi vous êtes encore chicanés ?

Les hourras enthousiastes d'Olivier qui courait maladroitement sur ses courtes jambes stoppèrent ses questions.

— Mamie ! Mamie ! Bras ! Bras !

— Je l'adore ce petit bonhomme. À deux ans, c'est une vraie dynamo, sauf qu'aujourd'hui je manque d'énergie pour jouer avec lui.

Florence mit cette attitude inhabituelle de la grand-mère sur le compte de la nervosité.

— J'avais prévu inviter Michou et Pat, mais tes deux amies ont décliné mon offre. Chacune semblait prise avec différents problèmes. Comment papa occupe-t-il ses journées ?

— Papa par-ci, papa par-là ! fulmina Rosie. On s'inquiète juste de lui dans cette famille. Il termine un contrat avec son ancienne société d'ingénierie. Il reste dans sa bulle et moi dans la mienne.

On sonna. Steve ouvrit et Philippe s'avança vers sa femme, une gerbe de fleurs dans les mains. Rosie tiqua lorsqu'elle reconnut un bouquet vendu bon marché à la pharmacie du coin.

— Venez nous rejoindre à la cuisine, lança le conjoint de Florence. La cuisson de la lasagne achève et je déboucherais le vin italien que vous aimez tant.

— Au fait maman, j'ai acheté le gâteau des anges chez Giorgio. Savais-tu qu'il était parti en vacances à New York ?
À l'évocation de ce nom, Philippe fronça les sourcils.

Ah ! Mon dessert préféré ! Il aurait été délicieux avec les confitures que Rosie a cuisinées récemment. Est-ce que le mari réalise que sa femme fait encore tourner les têtes ? Son regard vif, son sourire contagieux et ses yeux qui scintillent attirent toujours autant l'attention.

— Portes-tu un ensemble neuf ? demanda Florence pour faire diversion. Cette blouse de couleur nougat te va à ravir. Difficile à croire que tu as soixante ans.

— Chut ! Je ne veux pas entendre ce chiffre, mais merci pour les compliments !

— J'espère que tu ne connaîtras pas trop de problèmes à l'école des Prairies où tu as obtenu ton poste de remplacement. On dit que la clientèle s'alourdit de plus en plus à cet endroit.

— Bah ! J'en ai vu d'autres, tu sais. Je me sens tout à fait capable d'accomplir le travail d'administration qu'on m'a offert. Je ne changerai pas mes méthodes pédagogiques, car elles m'ont toujours bien servie. J'ai surtout hâte de débiter.

Pendant ce temps, Olivier se laissait bercer par sa mamie près de la salle à manger. Il ressemblait à Florence avec ses yeux perçants et ses cheveux ébouriffés. Voyant sa fille s'affairer avec assurance autour de la longue table, Rosie réalisa avec acuité que trente ans s'étaient écoulés depuis sa naissance.

Dans le sablier de la vie, c'est beaucoup et peu en même temps. Les liens mère-fille ont déjà été tendus, mais

depuis l'arrivée du petit-fils, leurs échanges sont remplis de douceur et de respect. Un baume pour les deux femmes.

— Et toi ma Florence, comment ça se passe au boulot ?

— J'aime l'adrénaline que me procure mon emploi en marketing. Je trouve cependant compliqué de combiner mon métier avec les besoins de mon petit et les fréquents voyages de Steve à Toronto pour son bureau de comptabilité. Malgré cette difficile conciliation, je ne resterais pas à la maison. Comment papa prend-il ton retour à l'école ?

Philippe qui venait d'entendre la dernière question s'empessa de répondre.

— Imagine-toi donc que ta mère souhaite qu'on aille en thérapie ? Elle n'a pas assez de son nouveau travail qu'il lui faut sarcler le passé.

La conversation empruntait une tournure délicate et indisposa tout le monde.

— Stop ! Arrêt ! Je vous aime tous les deux. Vos différends vous appartiennent.

Au ton aigu de Florence, le petit se mit à pleurnicher. Rosie prit Olivier pas la menotte et traversa la salle à manger pour s'installer à un bout de la table. Entre-temps, Philippe se plaça à l'opposé. Mal à l'aise, Steve versa aux convives un vin rouge.

— Goûtons ce Chianti en l'honneur de votre anniversaire. À votre santé belle-maman !

Rosie se détourne pour que personne ne voie ses yeux embués. Un peu aussi pour dissimuler le reste de ses pensées. Au moment de souffler ses soixante bougies, le bébé Olivier s'élance et les éteint presque toutes. Quel vœu peut-elle former à l'automne de sa vie alors que ses projets et ses amours se déglignent autour d'elle ?

Foi d'Archi, si le gâteau pouvait parler, il se demanderait bien ce qu'il fabrique dans cette atmosphère de fête navrante et déplorable. Pas chanceuse avec ses festivités ma Rosie !

Chapitre 17

Entraide

17 août

Depuis quelques jours, Michou s'était laissé prendre en charge par Pat qui avait aménagé chez elle. Comme une itinérante, la nouvelle veuve errait en pyjama dans sa maison qui recélait de nombreux souvenirs. Devant la dernière aquarelle de Justine, elle partagea ses inquiétudes avec un trémolo dans la voix.

— J'apprécie ton soutien Pat, mais je me sens amputée de la moitié de moi-même. J'ai peur d'oublier le visage et le corps de mon *J-J*. Je m'ennuie de ses mains vagabondes et de ses grands bras qui m'enlaçaient toujours le soir avant de nous coucher. Mon mari était un chaud lapin, tu sais, et je lui rendais bien ses caresses.

— Es-tu certaine de ne pas trop idéaliser ton passé ? Sincèrement, je ne connais pas beaucoup de couples qui vivent une sexualité satisfaisante après trente-cinq ans de mariage. Avec mon Larry, je me souviens qu'on faisait l'amour une fois par mois et souvent moins que cela. C'est vrai qu'il allait tremper son pinceau ailleurs, le minable ! Quel homme narcissique ! *Me, myself and I* tout le temps ! De toute façon, quinze ans ont passé.

— Je ne joue pas à Madame Parfaite, mais nous nous entendions à merveille côté sexe. Il me surprenait et moi

aussi. Si tu savais comme je me sens coupable d'avoir oublié d'acheter sa fameuse seringue antiallergique. J'en veux également au système médical qui n'a pu le sauver. Et le Bon Dieu ! Peux-tu me dire ce qu'il fait celui-là ?

Chère Michou ! Je comprends ton désarroi. Aucun archange ou chérubin n'aurait pu interférer avec la fin de vie de Jean-Jacques. Personne n'est responsable du passage d'une guêpe dans ton jardin. « L'ordre » vient du Très-Haut. Mais sur terre, des personnes peuvent t'accompagner et te conseiller. Écoute-les.

— Que vais-je devenir avec ma maigre pension d'infirmière à temps partiel ? dit Michou. Les factures s'accumulent. Rosie avait raison avec ses mises en garde.

— Demande-lui de t'aider, intervint Pat. Elle a réglé avec diligence la succession de sa mère l'an passé. De mon côté, il me faut louer un véhicule pour chercher des meubles à la maison de campagne de maman. Je dois te laisser pendant quelques heures et Rosie prendra le relais auprès de toi.

— Quelle impotente je suis ! lâcha-t-elle, s'affalant sur la berçante. Je te prêterai le camion de *J-J*. De toute façon, il ne sert à rien puisqu'Hugo et Justine n'en veulent pas. Il y a Gérald qui doit venir l'inspecter tantôt. Ce serait parfait pour son entreprise de menuiserie.

Le *ding dong* de la sonnette d'entrée retentit et stoppa les plaintes. Pat martela le corridor de ses talons, sa jupe circulaire virevoltant sur un t-shirt moulant.

— *Thank God* Rosie ! Enfin te voilà ! Michou passe un sale moment, car Jean-Jacques aurait eu soixante-cinq ans aujourd'hui. Je la sens très fragile et je dois partir. Oh ! J'oubliais de te faire la bise pour ta fête ! On se reprendra plus tard pour ton gâteau des anges.

Les deux femmes virent Michou qui se berçait frénétiquement. Les yeux fermés, elle serrait contre elle le chandail bleu de son mari.

— Tiens, j'ai apporté quelques provisions, dont deux pots de mes confitures. Il me reste quelques emplettes à terminer. Dis à Michou que je suis passée et sois assurée que je serai auprès d'elle tantôt.

Depuis son observatoire sur le perron, l'attention de Pat fut attirée par des *wouf wouf* répétés. Une scène amusante se déroulait devant elle. Un homme courtaud et vêtu d'un ensemble sportif de qualité sortait de la maison voisine. Elle éclata de rire en le voyant essayer d'habituer un Poméranien noir à le suivre pour sa marche de santé. L'animal n'obéissait pas du tout et l'impatience du néophyte devenait de plus en plus palpable. Elle l'observait du coin de l'œil : lunettes noires à la mode, cheveux gris clairsemés, barbe poivre et sel bien taillée.

— Vous devriez plutôt lui donner un ordre bref en tirant sur sa laisse dans la direction que vous souhaitez. C'est vous le leader.

— Vous vous y connaissez en domptage de chien ? demanda l'homme étonné. Leslie, viens ici, viens !

Elle déposa les victuailles dans l'entrée, verrouilla la porte et alla directement à sa rencontre, créant de minuscules trous sur la pelouse avec ses talons.

— L'animal doit marcher à votre gauche, ajouta-t-elle, souriante.

— Ah oui ? Mais vous êtes un véritable puits de savoir !

— Mes parents élevaient des caniches et durant toute mon enfance, j'ai accompagné mon père dans les soins à leur prodiguer.

L'inconnu aux sourcils touffus semblait ravi de cette conjoncture inopinée.

— Désolé, je manque à la plus élémentaire bienséance. Je me présente : Gabriel Lallemand. Je garde la nouvelle chienne de mon frère. Il est parti en vacances avec sa famille et je m'occupe de l'intendance. Bizarre, je viens souvent et c'est la première fois que je vous vois.

Pat fut immédiatement séduite par les yeux bleus et la voix suave de ce Gabriel. Sa poignée de main ferme l'impressionna.

— Je m'appelle Patricia O'Connor et je suis l'amie de Micheline Tremblay qui habite ici. Vous avez peut-être appris qu'elle a perdu son mari très récemment. Je lui prodigue quelques soins dans ce moment difficile. Elle m'héberge le temps que la construction de mon nouveau condo dans le Domaine des Berges se termine. Je quitte mon appartement de la grande ville et je reviens dans ma région.

— Lorsque ma femme est décédée il y a cinq ans, je me suis retrouvé seul et désespéré. Cette dame connaît-elle sa chance de pouvoir compter sur vous ? Vous avez dit Patricia ? Quel joli prénom !

Leslie aboyait de plus en plus fort afin d'aller dans le sens opposé, ce qui mit fin à cet entretien.

— Au plaisir de vous rencontrer de nouveau, Madame O'Connor.

— Appelez-moi Pat, comme toutes mes amies.

Aucun danger en vue, car mon Panicomètre reste muet. Aurais-je enfin droit à une accalmie ?

Étonnée du *buzz* répété de la sonnette d'entrée, Michou se traîna les pieds jusqu'à la porte. Le cousin Gérald lui apparut vêtu de ses perpétuels jeans. Il remarqua les yeux rougis de Michou qui tentait de les essuyer rapidement.

— Je te dérange ? Je passais pour examiner le camion que tu veux vendre. Mais tu pleures ? Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Bonjour Gérard, articula-t-elle. Excuse mon désarroi. C'est l'anniversaire de Jean-Jacques et je me sens abandonnée. Nous avons imaginé vivre une retraite heureuse ensemble et au lieu de cela je récolte la solitude.

— Je manque d'instruction et de mots. Cependant, ce que tu vis me préoccupe beaucoup. Peut-être qu'il y a des moyens pour passer à travers ?

— Personne ne peut savoir ce que je ressens, lui répondit-elle du tac au tac. Un deuil ne se règle pas avec le livre de trucs et astuces de « *Madame Chasse-Taches* ».

Michou quitta le vestibule et s'installa au salon. Il la suivait sans mot dire et s'assit tout près d'elle sur le canapé. À l'instant où elle fixa ses yeux bruns, il lui ouvrit les bras.

— Un câlin va te faire du bien. Viens près de moi.

— Si tu savais comme j'ai besoin de tendresse, dit-elle en se blottissant contre lui comme une naufragée sur une île déserte.

Oh la la ! Mon Panicomètre s'agite. Que se passe-t-il ? Ce costaud effleure doucement les longs cheveux blonds de Michou et elle se laisse caresser comme une petite fille. Il prend subtilement son visage entre ses mains. Ses lèvres arrivent vis-à-vis des siennes. Wô le cousin ! ! Elle vient à peine de perdre son mari ! Soudain, elle fige en sentant une bosse dans le bas-ventre de Gérard. Je suis peut-être asexué, mais cette excroissance-là, hum ! ça ne trompe pas.

Paniquée, elle recula. Son premier réflexe fut de rattacher le bouton du haut de son pyjama.

— Merci pour ta sympathie, mais jamais je ne trahirai Jean-Jacques. Jamais !

— Il n'est plus là Michou. Tu te souviens comme on s'est aimés autrefois.

— Voyons Gérard, quarante ans se sont écoulés depuis !

— Laisse-moi t'espérer encore ! Je saurai prendre soin de toi.

Tous les deux restèrent interdits lorsque le regard de Rosie, qui venait d'entrer grâce à sa clé, se posa sur eux avec étonnement. Sans plus attendre, l'homme balbutia un timide bonjour et sortit séance tenante inspecter le véhicule qu'il voulait acquérir.

— Qu'est-ce qui se passe avec Gérard ? interrogea Rosie. Tu es toute rouge !

— C'était juste un geste tendre. Avant son divorce avec Lucille, nous avons voyagé tous les quatre ensemble. Son calme et son agréable compagnie nous réjouissaient Jean-Jacques et moi. Souvent, nous faisons appel à son habileté manuelle pour nous dépanner.

— Tu devrais l'informer franchement que tu n'es pas intéressée.

Michou ne répondit pas tout de suite. Elle baissa les yeux en marmonnant.

— C'est quand même bienfaisant de constater que quelqu'un me porte une attention particulière. Toi, ton Philippe t'aime et tu l'aimes. Ton mari nous a toujours charmées par son physique et ses bonnes manières. Profites-en pleinement !

Rosie ravale. Il serait inconvenant qu'elle se plaigne ouvertement de son couple alors que l'autre vient de perdre le sien. Quant à son attirance pour Giorgio, elle enfouit bien loin cette confession. Respirer et agir comme si de rien n'était.

— Oui, tu as raison. Bon, assez. Il est quinze heures, tu ne peux pas rester dans cet état. Je te fais couler un bain et pendant ce temps, je te préparerai une tasse de lait chaud avec du miel. Enlève ce vieux chandail, il a besoin d'être rafraîchi. Au fait, j'ai vu Hugo, mais Justine est-elle passée ?

— Elle ne me parle presque pas depuis le départ de son père. Je me tourmente pour elle.

— Ne t'inquiète pas. À trente ans, elle va se trouver de nouveaux repères elle aussi. Nos enfants sont parfois plus forts qu'on le croit.

Avec douceur, elle dirigea Michou vers la salle de bain. Docile, cette dernière lui envoya un baiser soufflé.

— J'y pense soudainement. J'ai oublié ta fête Rosie ! Bon soixantième !

Si je possédais un truc pour empêcher la souffrance des humains, je le publierais dans les annales célestes par mes iCélestiels. Les vannes des larmes doivent rester ouvertes pour exprimer toute la peine qui habite une personne en détresse. Ne crains rien Michou, tu n'es pas seule. Tes amies te soutiennent sans condition.

Après tout ce tohu-bohu, une séance de méditation sur mon gros cumulus va me détendre. À mon tour de relaxer. Ohm Ohm !

Chapitre 18

Consultation

23 août

Après de multiples discussions, Rosie avait réussi à arracher à Philippe l'acceptation d'une visite chez une nouvelle psychologue établie dans la ville. En cette fin d'après-midi, une femme dans la quarantaine les accueillit avec un large sourire et une poignée de main chaleureuse. Sylvia avait les yeux bleus perçants et les cheveux presque blancs. Elle portait des vêtements passés de mode comme si elle ne savait pas ce qui convenait. Sa bienveillance et son amabilité firent cependant bonne impression auprès de Rosie. Le décor du bureau de consultation dégageait la paix et la quiétude. De la musique douce jouait en sourdine et une odeur de lavande flottait dans l'air. Trois lourds fauteuils de cuir étaient déjà disposés en cercle. Rosie et Philippe s'assirent côte à côte avec fébrilité. Lorsque Sylvia s'installa, un caniche blanc se blottit immédiatement contre les jambes de Rosie. Elle l'adopta tout de suite. Après les salutations d'usage, la rencontre débuta.

J'essaie par divers moyens d'aider ma protégée. Aujourd'hui, j'ai fouillé dans ma mallette de personnages pour endosser le costume d'une professionnelle en thérapie

conjugale. Pourvu que mes réflexions fassent écho à leur cheminement. J'ai peut-être forcé la note en ajoutant le chien Angie. J'espère que Philippe n'y sera pas allergique.

— Je vous félicite d'abord de vous accorder du temps pour comprendre le nœud sous-jacent de votre situation actuelle. Un couple correspond à un système. Au fait, vous vivez ensemble depuis...

— Nous sommes mariés depuis trente-cinq ans, répondit sèchement Rosie.

— Si votre union a duré toutes ces années, c'est que vous avez établi une dynamique qui vous convient à tous deux. Essayons de cibler votre problème. Qui veut commencer ?

Sans plus attendre, Rosie lança le débat.

— Depuis le début de notre retraite, rien ne se déroule comme je l'avais imaginé avec Philippe. Je ne sais toujours pas pourquoi le voyage en Italie le rebutait.

Sage jusque-là, la chienne Angie se mit à japper bruyamment pour sortir. Sylvia laissa alors Rosie à son questionnement. Cinq minutes plus tard, l'animal reprit sa place de choix auprès de la cliente tourmentée. La clinicienne poursuivit subtilement le fil de la conversation.

— Lorsqu'on arrive à la retraite, les heures s'écoulent lentement. Parfois, ce qu'on avait évité de confronter durant des années, qu'il s'agisse de contrariétés conjugales ou autres, nous rebondit à la figure et peut sérieusement nous gâcher la vie. Mais pourquoi avez-vous accepté de venir ici Philippe ?

Il retira ses lunettes et énonça :

— Numéro un, je suis un homme qui réfléchit longtemps avant de prendre une décision. Numéro deux, je rationalise tous les événements. Sincèrement, le type de voyage que Rosie voulait réaliser ne m'a jamais intéressé,

car c'est à cela qu'elle fait allusion. Numéro trois, Rosie n'en fait toujours qu'à sa tête ; en conséquence, mon avis n'aurait pas compté de toute façon.

— Ça ne t'aurait pas tenté de me le dire avant ! hurla Rosie en bondissant de son fauteuil. Tu m'énerves avec tes numéros !

Excité par ce cri, le chien sursauta et renversa un pot de violettes africaines placées sur le guéridon.

— Vide ton sac ! tonitrua à son tour Philippe. Allez, qu'on en finisse !

Sous ma robe-chasuble, je frissonne à l'écoute de leurs propos virulents. Dans la réalité, je sais bien que les terriens peuvent s'engueuler aussi bien avec leurs conjoints qu'avec leurs amis. Toute cette agitation m'inquiète. Vite, j'essaie de minimiser les dommages ! Angie, ne bouge pas !

Une bagarre de mots et d'incompréhensions monopolisa une bonne partie de la rencontre. Si l'un disait noir, l'autre répliquait blanc. Exaspéré, Philippe zyeuta sa montre et dévisagea la psychologue.

— Regardez comme elle est ! On n'y arrivera pas. Elle décide tout pour me mettre ensuite devant le fait accompli. En plus, elle n'arrête pas deux minutes : toujours quelque chose à faire ou quelqu'un à aider. Elle qui avait hâte de ne plus posséder d'agenda, là voilà à nouveau en train d'en remplir un. Il n'y a pourtant pas de mal à se reposer, Roseline Belhumeur.

Lorsqu'elle entendit son nom énoncé au long, Rosie sentit venir l'altercation.

— Parfois, tes commentaires m'horripilent Philippe Grenier, répondit-elle exaspérée. Pourquoi ce qui m'avait séduite chez toi me tape maintenant sur les nerfs ?

Il releva la tête et éluda sa dernière question.

— À trop vouloir cavalier, tu uses tes souliers. Pour ce qui est des rêves, moi aussi j'en ai. Je ne veux pas voyager, mais plutôt acheter une résidence secondaire sur le bord d'un cours d'eau. J'y pense de plus en plus depuis notre retraite.

— Qui a tort, qui a raison ? reprit doucement Sylvia. Vous savez que la passion et la lune de miel ne durent que deux ou trois ans dans la vie des conjoints. Le reste est affaire d'adaptation, de compromis et d'attentions.

Fixant tour à tour l'un et l'autre, la thérapeute parlait comme si elle avait vu ce qui se passait dans leur demeure.

— Pourquoi se fâcher tous les matins si Philippe laisse traîner une serviette humide ? Et pourquoi ne pas inviter Rosie au restaurant sans motif préalable ? Dans le cas où vous seriez engagés dans une relation extraconjugale, je...

— Non ! Non ! répondirent en chœur les époux.

— Êtes-vous heureux ensemble ? Je me souviens que ma mère appelait mon père « son vieux cheval ». Il était accroché à elle et vice-versa. Ils ont traversé plusieurs moments de turbulences sans jamais se laisser. Vous avez évolué, mais votre conception du couple me semble figée. Pour cette semaine, je vous propose un exercice. Vous pourriez élaborer chacun une liste de vos rêves et désirs. Notez aussi ce que vous ne voulez plus tolérer. Il vous faut trouver de nouveaux repères et je vous accompagnerai si vous le souhaitez.

La sonnerie d'un cadran interrompit les échanges chargés d'émotion. Rosie prit le temps de cajoler Angie et tarda à se lever alors que Philippe était déjà sorti.

On dirait que les liens qui unissent ces deux-là se sont relâchés comme un nœud fait de cordes usées. Je devrais

leur donner une paire d'aiguilles à tricoter afin qu'ils rattrapent les mailles perdues et qu'ils se confectionnent un modèle de complicité différent. Je commençais à avoir chaud dans mon vêtement terrestre. J'enlève cela au plus vite pour reprendre ma légèreté d'ange gardien.

Dès que Rosie fut assise dans la voiture américaine de Philippe, il ne put retenir plus longtemps son avis concernant cet entretien.

— Tu voulais une thérapie et bien j'y suis allé. Maintenant, je reste sur ma position. Tu réagis comme une enfant gâtée ! Tu devrais réfléchir à ton comportement actuel et accepter la situation de ce passage de notre vie comme une étape normale et non comme une crise. Je n'ai aucune envie d'exécuter des exercices comme à l'école. Tu es toujours trop extrême. Et quelle idée inconvenante cette psychologue a eue de garder son chien dans le bureau !

Rosie détourna la tête et s'enferma alors dans un mutisme qui en disait long sur son état d'esprit. Philippe ne vit pas les larmes de sa femme couler de chaque côté de son nez pour finir aux coins de sa bouche.

Ouais ! Un sentiment de désillusion habite ma Rosie. J'avoue que le caniche était de trop. Je voulais simplement créer un peu d'ambiance...

Chapitre 19

Rentrée

28 août

À cette heure matinale, Rosie tapait du pied sous le porche de sa maison. Revêtue d'un élégant tailleur vert pour le jour de la rentrée, elle avait égayé sa chevelure rousse d'un bandeau émeraude. Ses chaussures confortables l'assuraient d'un bien-être nécessaire pour les va-et-vient prévus à son horaire. Elle s'efforçait de rester en contrôle, mais les désaccords avec Philippe ajoutaient au climat tendu des derniers jours. Pat avait proposé de la conduire à l'école avec sa voiture sport. Lorsque Rosie la vit tourner le coin de la rue sur les chapeaux de roue, sa mine renfrognée fut soulagée.

— Démarre tout de suite, dit la nouvelle adjointe en posant son porte-documents sur le siège arrière. Tu sais comme je déteste les retards ! Et encore plus aujourd'hui !

— Il est à peine huit heures, commenta Pat pour essayer de la dérider. Malgré son moteur performant, mon auto doit suivre le trafic. Ce matin, le chemin que j'avais emprunté était bloqué par des travaux. Même au gouvernement où je gagnais ma vie cela allait plus vite !

Hi ! Ha ! C'est reparti ! Cette conductrice représente un vrai danger public lorsqu'elle fait vrombir sa nouvelle machine !

Sur la route vers l'école des Prairies, Pat pianotait sur le volant de cuir avec ses ongles vernis. Une écharpe fleurie s'agençait à sa veste griffée et des talons hauts l'aidaient à atteindre les pédales. Tout en passant sa main dans ses cheveux courts poivre et sel, elle s'épancha à son amie sur ce qui la préoccupait.

— Même si je visite ma mère trois fois par semaine, elle n'a pas son pareil pour me faire sentir coupable. Elle me répète invariablement qu'elle s'ennuie. Je gage qu'elle me serinera cette ritournelle tantôt quand j'entrerai dans sa chambre. En passant, j'ai suivi ton conseil et je me suis inscrite aux ateliers pour les aidants naturels.

— Crois-moi, avec ces cours, tu comprendras mieux le passage que tu vis, répondit Rosie. Alors que plusieurs personnes hospitalisées restent seules, Yvonne devrait plutôt apprécier ta présence auprès d'elle.

— J'ai négligé l'aménagement de mon condo pour elle sans compter que je dois finaliser mon déménagement pour le 1^{er} septembre. Puis il faudra la transférer dans son appartement aux *Résidences Beau Séjour*. J'espère que Simone m'aidera.

— N'oublie pas que tu peux compter sur moi pour l'installation de ton nouveau nid, car je bénéficie d'une journée de congé hebdomadaire. Ça me changera de l'atmosphère de la maison, soupira Rosie.

— Ouais, ça ne va pas fort vous deux ! Je sens de la tristesse et de la déception dans tes propos.

L'itinéraire qu'elles avaient à parcourir était presque terminé lorsque Rosie se confia librement.

— La psychologue que nous avons consultée il y a quelques jours m'a inspirée par sa sincérité, mais les échanges m'ont déçue. J'imaginais que par le biais de cette thérapie, Philippe chercherait comme moi un terrain d'entente

pour un début de retraite serein. Il refuse tout net de continuer. Je ne sais plus trop où j'en suis avec lui.

— Michou t'a-t-elle donné son avis ?

— Je ne lui ai rien demandé. Je trouve inopportun de me plaindre de mon couple devant elle. Attention Pat ! Attention à gauche ! cria Rosie.

Un camion de livraison venait de barrer la rue avoisinante de l'école. Le conducteur du poids lourd ne remarqua pas la voiture sport dans son angle mort et *scratch*, il érafla le côté de la décapotable. Un attroupement se forma autour de l'incident. Pat klaxonna sans retenue en direction du fautif.

— Hey ! Tu as bousillé mon auto neuve ! l'invectiva-t-elle. Sors de ton mastodonte et viens constater les dégâts !

Sûr de lui, le type ne lui accorda que peu d'attention.

— Calme-toi Pat ! Calme-toi, répéta Rosie. Ce n'est qu'un accrochage et tout se répare.

Pat ne l'entendait pas de la même manière. Trépignant d'impatience, elle marchait en direction du gars un formulaire d'assurance à la main. Irritée par tous ces désagréments matinaux, Rosie ouvrit brusquement la portière et descendit.

— Merci quand même pour le *lift*, clama-t-elle. Je continuerai à pied.

— *Ciao* ! lança Pat d'un signe de la main.

Rosie partit à grandes enjambées vers son travail, troublée d'avoir entendu son amie la saluer en italien.

Pas mécontent d'être sorti du bolide de Pat. Mon auréole se déplace à chaque fois ! Je vais la laisser régler son différend. Je suis assuré qu'elle saura gérer cela toute seule. La journée de Rosie m'importe davantage. Je l'accompagne pas à pas. Voici la cloche !

Une sonnerie musicale annonçait la fin de la première période de cours. La récréation de vingt minutes débutait et les classes se vidaient à un rythme digne d'une chorégraphie. Une joyeuse cacophonie régnait près des casiers de métal qui s'ouvraient et se fermaient bruyamment. Des élèves s'installaient par terre pour partager leurs souvenirs de vacances pendant que d'autres grignotaient une collation ou le petit déjeuner qu'ils avaient sauté. Devant le bureau de Rosie, deux enseignants venaient de s'inscrire sur le babillard des formations. Les bras chargés de dossiers la conseillère en orientation s'arrêta à son tour.

— Bonjour, dit une Juliette bougonneuse. Je vous trouve bien courageuse de reprendre du service. Moi, il me reste cent quarante-deux jours avant ma retraite et j'ai bien l'intention de me tenir loin des écoles après.

— L'atmosphère de la rentrée me stimule et me permet de demeurer au cœur de l'action, répondit Rosie avec le sourire qui la démarquait.

— Bon, je ne suis pas passée pour entendre vos états d'âme. J'ai besoin d'un local plus grand avec des ordinateurs pour rencontrer les élèves. J'espère que vous me trouverez un endroit au plus vite. Ma commande traîne depuis plusieurs mois et je souhaite que vous régliez ce problème au plus tôt, sinon je vais déposer un grief contre vous.

Rosie nota rapidement sa demande dans un cahier à anneaux, mais l'attitude hostile de Juliette l'indisposait. La cloche se fit de nouveau entendre et le tapage s'estompa. Sans crier gare, un jeune stagiaire arriva en coup de vent.

— Madame Belhumeur, dit-il tout essoufflé. Il y a une bagarre entre deux garçons dans le corridor du fond. À la fin de mon cours, ils se sont chamaillés et cela a dégénéré. L'un d'eux est tombé et il s'est frappé la tête sur un

calorifère. Il saigne. Je ne trouve pas le préposé à la sécurité. J'ai peur, conclut-il haletant.

Rosie se rendit immédiatement sur les lieux de l'esclandre. Un petit groupe s'apprêtait à faire un mauvais parti au jeune homme blessé.

— Ça suffit ! claironna la nouvelle adjointe en posant les mains sur ses hanches rebondies.

Le regard sévère, elle commanda aux badauds de retourner dans leurs classes. Puis elle interpella les récalcitrants.

— Vous deux, suivez-moi dans mon bureau pour me donner un rapport complet de ce qui s'est passé. Je ne tolérerai aucune bataille dans cette école et c'est applicable immédiatement.

Terrorisé, le jeune blessé avait l'arcade sourcilière droite écorchée. Ne voulant pas courir le risque d'une commotion cérébrale, Rosie pointa le stagiaire et l'intima de rester sur place afin d'attendre l'arrivée des secours. En dix minutes, la fermeté de la nouvelle adjointe fit le tour de l'établissement scolaire comme une traînée de poudre. La conseillère en orientation n'avait rien manqué de l'altercation.

— Bienvenue à l'école des Prairies Madame Belhumeur, lui dit Juliette avec un sourire forcé.

Rien n'échappe à l'attention de ma Rosie. « Pfff ! Been there, done that ! », comme aurait mentionné Pat. Mais pour sa vie personnelle, à quelle intersection est-elle rendue ? Ne devrait-elle pas entreprendre des virages pour se choisir et s'épanouir ?

Près de la machine à café, Rosie partagea l'événement avec son directeur. Impressionné, Gaston s'empessa de la féliciter.

— Bravo pour ta rapide intervention ! Les ambulanciers ont pris soin de l'élève tabassé ; tu as déjà rencontré ses opposants et communiqué avec leurs parents.

— Je crois que le jeune garçon de douze ans est victime d'intimidation. Je vais suivre ce dossier de près. J'ai besoin de voir la politique précise de l'école à ce sujet et convoquer les enseignants de son niveau. Avec son titulaire, on devra resserrer la vigilance et tuer ce chantage dans l'œuf.

— Des situations comme celle-là sont monnaie courante. Ton expérience et ton jugement seront très appréciés ici. Si le congé de mon adjointe se prolonge, j'aimerais beaucoup que tu restes.

D'une voix douce, il continua les échanges en remplaçant sa cravate bleue.

— Rosic, tu as une véritable main de fer dans un gant de velours !

Elle semble mal à l'aise devant la déclaration inattendue de ce Don Juan. Va-t-elle se laisser embobiner par celui-là aussi ?

— Merci pour le compliment Gaston, mais je ne mélange jamais ma vie personnelle avec les aspects professionnels, lui répondit-elle en jetant le reste de son café dans l'évier de la cuisinette. Je t'ai donné ma parole pour un contrat de quatre semaines, après on verra, continua-t-elle avec détermination.

Gaston la relança en lui demandant si elle voulait dîner avec lui ce midi.

— Non merci, j'ai mon lunch. Si nous revenions plutôt à notre journée. J'aimerais discuter avec toi d'un sujet délicat. J'ai rencontré Juliette ce matin et elle m'a semblé de très mauvais poil. Y a-t-il un problème avec elle ?

Le directeur hésita avant de répondre puis il donna son opinion.

— Je pense que notre collègue aurait souhaité devenir chef d'un établissement scolaire. À mon avis, malgré ses connaissances, elle ne possède pas les compétences requises pour cette tâche.

— Je me demandais bien qui agirait ici comme *Dame de Pique*, ajouta Rosie avec un brin d'appréhension. Je crois l'avoir trouvée.

— De quoi parles-tu ? répliqua Gaston. Qu'est-ce que les cartes à jouer viennent faire en gestion ?

— Dans mes précédents postes d'administratrice, j'ai souvent rencontré des femmes envieuses au caractère rébarbatif. C'est ce que j'appelle des « *Dames de pique* ».

— Est-ce que ce type de situation peut remettre en question ton engagement ?

— Pas du tout ! répondit Rosie avec assurance.

— Si tu as besoin de conseils, je connais une coach de vie qui m'a assisté l'an passé. Mais toi, tu sembles trouver rapidement les solutions. Tu m'épates vraiment !

Rosie ne put commenter ses propos, car la secrétaire la cherchait pour rencontrer une mère qui faisait la pluie et le beau temps à la réception. Elle quitta son directeur en coup de vent et s'accrocha à nouveau un sourire aux lèvres.

Je n'ai jamais joué aux cartes, mais cette histoire de pique me fait bien rire. Tout un début d'année ! Quel est son secret pour rester calme en gérant des adolescents en quête d'identité ? Je serais porté à les mettre K.O. Même dans les classes d'anges gardiens, le Très-Haut me demandait sans relâche de me concentrer sur les nombreux apprentissages à mémoriser. Ohm Archibald ! Ohm !

Chapitre 20

Romance

28 août

Cette première journée d'école s'était écoulée à la vitesse de l'éclair. Rosie avait rencontré des parents inquiets, réglé l'escarmouche et vaqué à de multiples occupations sans se départir de son sourire. Mais avec l'heure du retour qui approchait, son front se barrait de deux profondes rides.

Pourquoi regagner une maison déserte ? Pourquoi m'empresserais-je de préparer le souper ? Philippe est parti en vélo. Grand bien lui fasse ! Pourquoi suis-je si sûre de moi à mon travail alors que le courage me manque devant lui ?

La température fraîche de cette fin d'été l'incita à marcher pour revenir chez elle. Elle fit un détour par la rue Principale. À la vue du Beaurepaire, elle stoppa. Perdue dans ses pensées, elle ne vit pas l'inconnu qui l'abordait.

— Êtes-vous égarée, madame ? Puis-je vous diriger ? demanda un homme âgé vêtu d'un veston blanc trop grand pour lui.

— Non merci. Vous êtes gentil de vous préoccuper de moi, mais je sais parfaitement où je vais.

— Pourtant, insista-t-il, je vous sens indécise sur la route à prendre.

— Ah oui ! dit-elle surprise. Je connais très bien le quartier.

Lorsqu'elle se tourna pour mieux l'observer, il avait déjà disparu.

Pas moyen de la faire changer d'idée. Je viens encore d'essayer et elle m'a tout juste qualifié d'aimable.

Voilà que je fabule et entends des voix ! se dit Rosie. Pourquoi me suis-je rendue ici ? Je peux passer le *Happy Hour* chez moi. Et si Giorgio était revenu de son séjour à New York, je pourrais peut-être lui parler ?

Comme elle se débattait dans un scénario intérieur digne d'une télé-réalité, elle l'aperçut à la fenêtre du resto. Elle se faufila lentement entre les tables pendant que tout son corps cherchait à s'approcher au plus vite de lui. Occupé à finaliser la dernière transaction de son quart de travail, il sursauta lorsqu'elle avança vers lui.

— *Buongiorno bella signora !* lui dit-il de sa voix chaude et caressante. Quel bonheur de te revoir ! Tu es toujours aussi magnifique et séduisante !

Le retour de l'Adonis maintenant ! Cette fois le cœur de Rosie bat la chamade ! Ses yeux pétillent sous les char-mants compliments.

— Bonjour Giorgio, répondit-elle d'un ton faussement calme. J'espère que tu as profité de ton séjour à New York.

— Ah ! Tu sais, les affaires de la familia italienne sont compliquées. Mais je manque à la politesse. Veux-tu manger quelque chose ?

— Je m'arrêtais seulement pour prendre un apéro et quelques bouchées. J'ai bouclé la rentrée à l'école des Prairies et crois-moi, c'en fut toute une.

— Vos amies viennent-elle vous rejoindre ? demanda Giorgio l'œil inquisiteur.

— Non, elles vaquent chacune à leurs occupations.

— *Basta !* Suivez-moi, nous allons déguster le meilleurs tapas en ville ! Jé souis courieux d'entendre té réactionns sour ta journée.

— Heu... tu m'invites dans un autre restaurant, dit-elle les sourcils en point d'interrogation.

— Mé, chez-moi *bella !*

Sans lui laisser le temps de réfléchir, il enleva prestement son grand tablier blanc qu'il accrocha derrière la porte du bureau. Il se couvrit d'un chapeau comme les italiens savent le porter et sans attendre, il lui indiqua du menton la direction à prendre. Abandonnant sa réserve habituelle, Rosie embarqua dans son auto garée tout près. Témoin de la situation, la propriétaire du resto reconnut immédiatement le manège. Elle ne pouvait blâmer Roseline Belhumeur. Elle-même n'avait pas pu résister aux belles paroles de son employé avec ses mots doux et ses délicates attentions.

Vas-tu croquer la pomme Rosie ? Est-ce le sourire et la chevelure noire de Giorgio qui t'attirent ? À moins que tu ne cherches du réconfort ? Mais à quoi joue ce bougre ? Un baisemain ! C'est vraiment dépassé comme approche.

La garçonnière de Giorgio se situait dans un quartier tranquille aux limites de la ville. Dès son entrée dans la pièce climatisée, Rosie retira son bandeau vert et quelques mèches indisciplinées s'échappèrent en tous sens. Décoré simplement, le lieu mettait en évidence le bon goût du locataire. Deux photos illustrant la campagne italienne trônaient bien en vue dans le salon.

— Installé toi dans le divan. Ma mamma était une enseignante et j'ai toujours admiré son travail. Tu peux tout me dire. Pour commencer, une verre de vino rosé s'impose. Et j'apporte quelques bouchées aussi.

Rosie eut la chair de poule lorsqu'il frôla son épaule droite avec sa main. Allongée sur un récamier, elle se laissa aller à lui déballer tout ce qui s'était passé récemment. Elle vidait simultanément sa coupe de vin et son sac de déceptions. La chaleur lui montait aux joues où des plaques apparurent.

— *Bella*, mé toi es toute rouge comme une homard ! Enlève ta veste et tes souliers.

Elle s'exécuta sans se faire prier. Son chemisier de soie beige s'ouvrit, dévoilant par l'échancrure son soutien-gorge en dentelle. Il lui servit un deuxième verre qu'elle accepta volontiers. Se sentant en paix auprès de cet homme, Rosie se laissa aller à la confidence.

— Il y a deux mois, après un party d'adieu expéditif, articula-t-elle lentement, je suis passée d'une carrière trépidante à un statut de femme ordinaire. J'ai vite constaté que l'école buissonnière de façon permanente ne me convenait pas du tout. Sans compter la peine de l'annulation de mon voyage en Italie.

Giorgio se mit alors à fredonner une sérénade qui vantait le bonheur, le vin et le pain.

— *Felicità felicità, è un bicchiere di vino con un panino !*

— Tu as une voix magnifique ! souffla-t-elle en se laissant masser les pieds.

Lorsqu'il atteignit les mollets, la *bella* sentit sa culotte en dentelle s'humidifier. Elle se leva d'un coup pour se rendre à la baie vitrée d'où elle voyait toute la ville. Il la rejoignit en lissant sa moustache fine. Elle se pencha vers lui et chuchota comme pour partager un secret.

— Je crois qu'il y a une loi du silence sur l'entrée à la retraite. Une sorte d'*omerta* comme on dit dans ton pays. Personne ne l'avouera, mais ce passage comporte bien des écarts entre le discours et la réalité.

— Tou n'exagères pas oune peu ? Il me semblé au contraire que lé nouveaux rentiers vivent plutôt oune loune de miel devant ce changement.

— À mon avis, la « liberté 60 » est un mirage, rien d'autre, ajouta-t-elle un verre à la main.

Je respire l'after-shave de ce baratineur jusqu'ici. Il prend son temps et ne bouscule rien. Sors Rosie avant qu'il ne soit trop tard, à moins que tu ne souhaites aller plus loin ?

Comme un psy chevronné, Giorgio la fit discourir pendant deux heures sur tout ce qui l'intéressait. Le vin aidant, elle s'épancha sur sa vie matrimoniale.

— Aussi bien l'admettre : mon couple bat de l'aile. Philippe et moi avons consacré beaucoup d'énergie à nos carrières respectives et nous nous sommes perdus de vue. À l'origine, nos aspirations concordaient, mais actuellement, nous vivons en parallèle comme deux solitudes. Avant, son esprit cartésien me fascinait, maintenant, sa réserve à livrer ses émotions m'agace.

— Tou es oune femme mystérieuse et charmante tou sais. Jé vais nous préparer d'autres tapas et tou pourras continuer à me raconter ta vie.

Légèrement enivrée, Rosie se laissait encore louer. Apaisée d'être réellement écoutée par un homme aussi beau et prévenant, un voile de délicieuses sensations vibra dans tout son corps ; une excitation qu'elle n'avait pas éprouvée depuis belle lurette. Lorsqu'il s'approcha d'elle en passant son bras autour de son cou, elle changea d'attitude. Ses

pensées dérivèrent immédiatement vers Philippe. Même si elle revenait souvent de l'école vers dix-neuf heures, allait-il s'inquiéter de son arrivée tardive ? Pressentant qu'elle s'était épanchée avec trop de familiarités, Rosie avala une dernière gorgée de vin cul sec et remit sa veste.

— Merci Giorgio pour ta gentillesse à mon égard. Je me sens mieux maintenant. Je rentre chez moi. *Ciao Ciao* !

— Comme tu veux mia *bella*. Attends, jé vais té reconduire en passant près de la rue Principale. Tu as mon numéro de téléphone. Tu peux m'appeler en tout temps.

*Halte-là, les paroles sirupeuses ! Je défends ma protégée !
Mes ailes frissonnent d'appréhension. Il était moins une...
Volare ! Volare !*

Chapitre 21

Cache-cache

28 août

Philippe avait profité du beau temps pour parcourir plusieurs kilomètres de vélo en compagnie de son ami Gustave. Rentré à la maison les batteries rechargées par son exploit, il se tartinait deux tranches de pain avec la confiture de Rosie. Lorsque celle-ci entra, les dernières lueurs du crépuscule disparaissaient lentement. Elle s'empressa d'accrocher sa veste sur la patère puis se retira rapidement dans la salle de bain.

— Ton remplacement va t'épuiser si tu reviens de l'école à vingt heures. Penses-tu garder ce tempo tous les jours ? lui demanda Philippe d'un ton accusateur.

— Tu sais comme la rentrée comporte son lot de problèmes imprévus, lui répondit-elle les joues encore en feu.

Sans plus d'explications, elle laissa l'eau tiède de la douche couler sur son dos afin de tenter d'oublier les douces sensations et l'ivresse qui l'habitaient.

Je n'ai pas besoin d'aller au cinéma pour voir le film inédit qui se déroule dans sa tête. Quel sera le fin mot de cette histoire ?

Lorsque Rosie rejoignit Philippe à la cuisine, son cœur s'était un peu apaisé. Elle avait revêtu un pyjama et frictionnait ses cheveux mouillés avec une serviette.

— Et toi, ta longue balade à vélo s'est-elle bien passée ? lui demanda-t-elle.

— Nous avons profité de l'air frais pour parcourir cinquante kilomètres. Finalement, nous nous sommes arrêtés pour l'apéro à la nouvelle brasserie près du Beaurepaire.

À l'évocation du nom du restaurant, Rosie prit peur. Frissonnante, elle retourna dans sa chambre pour se donner une contenance.

J'espère que Philou ne verra pas mon malaise, se dit-elle en secouant ses boucles et en appliquant une crème pour apaiser ses rougeurs. Mais non, il ne se préoccupe que de son sport. Qu'est-ce qui m'a pris de suivre Giorgio ? Il faut que j'arrête de penser à ses yeux et à son corps. Pourtant ces quelques heures en sa compagnie furent bien agréables !

Ma foi, elle est ensorcelée ! Elle se comporte comme un papillon attiré par une lumière éblouissante.

Elle couvrit ses épaules d'un chandail léger et se dirigea vers la cuisine avec l'intention d'infuser de la camomille. À la place, elle enclencha la machine à espresso.

— Tu te prépares un café à cette heure-ci ? lui lança Philippe éberlué.

— Je voulais seulement voir si ma mouture convenait pour demain matin, balbutia-t-elle en s'empressant de faire bouillir de l'eau pour camoufler son erreur.

Reviens sur terre Rosie ! Je demeure sur les nuages, pas toi !

— J'ai quelque chose à t'annoncer, dit Philippe. Dans quelques jours, j'accompagnerai Gustave en tandem au « *Vélo-Tour de la Fondation Fleur d'Espoir* ». Nous amassons des fonds pour le cancer par le biais d'un circuit dans les villes et villages de la région. Regarde le site officiel sur ton téléphone intelligent.

— Depuis quand t'intéresses-tu aux sollicitations bénévoles ? interrogea Rosie avec stupeur. De plus, tu m'as toujours dit que tu ne souhaitais pas pédaler en groupe.

— Il n'y a rien de contradictoire là-dedans, s'énerva Philippe. La proposition de Gus m'a donné des ailes. J'entreprendrai ce tour en mémoire de Jean-Jacques.

— J'aimerais bien que tu consultes ton médecin avant de te lancer dans cette aventure. On ne sait jamais avec tes pilules.

— Au lieu d'être fière, tu me renvoies chez mon docteur, dit-il irrité. Je connais très bien mes limites.

La conversation se termina abruptement. Philippe descendit dans son bureau, fermant la porte sans ménagement. Il était presque vingt-deux heures lorsqu'il revint dans leur chambre. Couchée en chien de fusil, Rosie faisait semblant de dormir en épongeant encore ses yeux.

Je ne peux rien pour elle en ce moment. Dodo, il lui faut du repos.

Chapitre 22

Déménagement

1^{er} septembre

Un crachin d'automne régnait sur la journée du déménagement de Pat. Dans son nouveau condominium, des hommes expérimentés étaient occupés à déposer les boîtes bien étiquetées aux endroits prévus. Les électroménagers chromés brillaient déjà de leur éclat. Michou rangeait des coupes de cristal dans une armoire vitrée.

— Avec cette grande porte-fenêtre, j'envie ton point de vue sur la rivière, reluqua cette dernière. En plus, tu disposes d'une immense terrasse où tu pourras installer des jardinières et quelques mangeoires d'oiseaux.

— Oh tu sais, les plantes et moi ne faisons pas bon ménage, répondit Pat, une pile d'assiettes dans les mains. Plus petit que mon précédent, ce logement m'impressionne par sa luminosité. C'est parfait pour mes besoins actuels, continua la châtelaine. Demain, j'irai à la maison de maman chercher les meubles que je pourrais intégrer à mon décor. Au fait, dit-elle, se retournant vivement vers ses amies, ma Laura est enceinte.

— Mais de qui ? articula Michou en laissant tomber deux soucoupes sur la céramique de la cuisine.

Pour un instant, Michou pense que son fils Hugo, le très grand copain de Laura depuis l'enfance, aurait un peu trop poussé son empathie envers elle.

Sans tenir compte de cette soudaine maladresse, Pat exposa froidement les détails de la situation de sa fille unique.

— Laura est enceinte de deux mois d'un certain John-Francis, un Britanno-Colombien qu'elle a rencontré lors de son contrat de traduction. À mon avis, il ne semble pas très amoureux d'elle. Cela vaut bien la peine de l'avoir mise en garde contre les coups de tête. Je ne peux pas croire qu'elle veuille garder l'enfant de ce *nobody*. Le monde a évolué depuis 1950. Il y a l'avortement !

— Tu ne t'entends pas, répliqua Rosie énergiquement. On dirait Yvonne qui parle !

— Et toi, au fait, comment s'est déroulé ta thérapie conjugale ? rétorqua Pat piquée au vif par cette comparaison.

Au son d'un second patatras, les yeux se tournèrent cette fois vers Rosie qui venait d'échapper les deux tasses assorties aux soucoupes déjà brisées.

— De quelle thérapie est-il question ? s'informa Michou. Pourquoi ne m'a-t-on rien dit ?

À quatre pattes, Rosie ramassait de son mieux les morceaux cassés. En même temps, de grosses larmes s'écoulaient sur le plancher.

— Depuis le début de nos retraites, je cherche des moyens de nous rapprocher Philippe et moi. Je lui avais proposé de nous faire conseiller par une personne objective, sauf qu'il ne veut rien savoir de continuer les rencontres avec la psychologue.

— Il pense peut-être que vous pouvez trouver des solutions tout seuls, rajouta Michou.

Découragée, Rosie jeta tous les débris dans un sac vert.

— Pour cela, nous aurions avantage à nous asseoir ensemble.

— Arrêtez-vous un instant avant de mettre en pièces toute ma vaisselle ! Nous avons besoin d'une pause, déclara Pat. Justement, un bon vin serait approprié pour célébrer cette journée.

Elle improvisa une table d'appoint avec un bac de rangement tourné à l'envers. Puis, elle sortit du réfrigérateur un mousseux dispendieux et une boîte attachée avec un ruban rouge. Maladroite, une quantité de liquide rosé se répandit par terre lorsqu'elle ouvrit la bouteille. Elle s'empressa de verser la boisson dans trois coupes de cristal.

Habillées de t-shirts, de vieux jeans et les cheveux en bataille, l'instantané de ce moment entre amies m'amuse. Dommage, je ne goûte rien.

— À partir de maintenant, on se promet de tout se dire, déclama Pat. Je lève mon verre à Michou pour mon hébergement et joyeux anniversaire pour tes soixante ans dans six jours. Bonne fête en retard Rosie pour ton soixantième aussi ! Et une nouvelle vie commence pour moi ici. *Cheers !*

Elle vida sa boisson alcoolisée d'un trait et continua son babillage.

— Je pourrai bientôt vous décrire les nectars, car mes cours d'initiation au vin débiteront dans quelques jours. Voici ma surprise pour vous deux ! Giorgio m'a demandé expressément de vous transmettre ses meilleurs vœux avec ce dessert qu'il nous offre.

Je suis encore privé de mon gâteau des anges favori. Pendant que tout est réglé ici, je pars pour ma partie de

golf intergalactique annuelle. J'adore ce jeu surtout lorsque nous déplaçons entre Orion et Cassiopée. Je quitte à la vitesse de l'éclair. Pschitt !

Rosie s'empressa d'aller chercher trois assiettes sauvées du désastre. Pendant qu'elle les lavait sommairement, elle revoyait en instantané les fleurs champêtres que Giorgio lui avait fait livrer à l'école avec les mots : « *Gratia bella* pour les bons moments ». À l'instant où elle soupirait en posant la vaisselle sur la table bancale, les agréables libations des *Girls* furent soudainement interrompues par la sonnerie du téléphone de Pat.

— Bonjour Madame O'Connor, lui dit la directrice des *Résidences Beau Séjour*. J'aimerais vous parler d'une situation très délicate.

— La préparation du logement de ma mère vous cause-t-elle un problème ? Soyez rassurée, je vais l'installer dans quelques jours, juste le temps que je termine mon déménagement.

Son interlocutrice se racla la gorge et poursuivit.

— Votre sœur vient tout juste d'annuler la location de l'appartement.

— Simone ? dit Pat vivement étonnée.

— Madame Simone O'Connor s'est présentée ici ce matin avec un mandat légal l'autorisant à gérer les affaires de Madame Yvonne O'Connor.

— Quoi ! Après son accident, maman m'a pourtant nommée comme procureur, ajouta la fille aînée affolée.

— Visiblement, il y a eu un changement. Elle s'est aussi proposée d'héberger votre mère à sa sortie de l'unité de réadaptation. Vous auriez avantage à éclaircir cette situation et me rappeler au plus tôt.

Sous les yeux ahuris de ses amies, Pat s'effondra dans le seul fauteuil disponible.

— *I can't believe it! Everything goes very badly! I can't believe it !*

Dieu du ciel ! Juste au moment où je m'apprête à prendre mon élan pour jouer le premier trou, mon Panicomètre me ramène sur Terre ! Avoir su que cette femme m'aurait ajouté une telle surcharge de travail, j'aurais négocié plus serré avec le Très-Haut.

Chapitre 23

Révélation

2 septembre

Pat avait très mal dormi. Les somnifères qui l'assommaient habituellement n'avaient été d'aucun secours pour contrer son insomnie. Dans son dernier cauchemar, un ouragan avait tout balayé sur son passage. Yvonne criait désespérément à l'aide alors que Simone était emportée par une tornade. En sueur et apeurée par ce rêve, Pat avait bondi du lit sans attendre.

Quelques heures plus tard, Rosie profitait de son jour de congé pour accompagner son amie à la maison de campagne des O'Connor. L'air préoccupé, Pat parlait vite tout en conduisant à vive allure le camion de Jean-Jacques. Rosie peinait à suivre le dédale de ses propos.

— Pourquoi Simone s'est-elle servie de sa procuration ? Pourquoi ? marmonnait Pat sans arrêt. Il faut que j'en aie le cœur net.

— Je t'avais prévenue qu'une seule mandataire suffisait, rappela Rosie. Et crois-moi, je m'y connais en formalités de tout genre. Mais tu fais toujours à ta tête !

— Si tu n'étais pas mon amie de longue date, je te retournerais cette remarque. Après le ménage à la maison de maman, nous filerons vers l'hôpital. Je veux savoir ce qui se passe.

Elles s'étaient munies de bottes et d'imperméables pour se protéger du temps menaçant. Depuis l'accident de sa mère, Pat revenait pour la première fois au domicile de sa prime jeunesse. Comme des enfants rentrant après la récréation, elles pénétrèrent dans le vestibule à la queue leu leu. Un délicat parfum de lavande s'échappait des tiges qui avaient été attachées sur des crochets. Pat fut submergée par un lot de souvenirs.

Sans maman, la maison m'attriste. Tant que nous ne serons pas fixées sur son avenir, il faudra prendre des ententes avec la compagnie d'électricité pour l'hiver et probablement avec le voisin pour déneiger les entrées. Qu'est-ce que j'ai à penser à cela ? Simone souhaite porter la responsabilité de tout. *The hell with you, sister !* Allons chercher au plus vite les meubles de ma chambre !

Le Diable, qu'il reste où il est ! Même si Pat est profondément déstabilisée par l'attitude de sa sœur, je suis tout à fait en mesure de l'aider. Je lui souffle vite un regain d'énergie pour accélérer tout ce chargement.

Très rapidement, les tables de chevet, la petite commode et quelques autres bricoles furent attachées dans la boîte du camion généreusement prêté par Michou. Terminant l'emballage des deux dernières caisses de vaisselle, Rosie et Pat entendirent le bruit d'une auto qui entrait dans la cour.

— Simone ? Que viens-tu faire ici ? questionna l'aînée suspicieuse.

— Ce n'est pas nécessaire d'être bête et de jouer à la police avec moi, répondit la cadette en enlevant ses espadrilles mouillées. Je prends les vêtements d'automne de maman et je repars tout de suite. J'espère que tu rapportes

seulement ce que tu possèdes. Par exemple, cet ensemble de vaisselle que vous emballez...

— Arrête tes accusations ! lui lança Pat irritée. Tu sais très bien que cette porcelaine m'appartient.

Grande et mince, Simone dépassait sa sœur de plusieurs centimètres. Par son attitude, la benjamine reproduisait le caractère d'Yvonne. Restée en retrait sur le paillason de la porte, Rosie surveillait la scène. De son observatoire, elle s'éclaircit la voix pour se donner une contenance.

— Bonjour ! dit-elle avec un sourire à Simone. J'espère que la santé d'Yvonne s'améliore.

L'ignorant presque, Simone fit un commentaire :

— Si tu avais vraiment voulu savoir comment elle se portait, tu serais venue la visiter. Pour ton information, elle a obtenu son congé de l'unité de réadaptation. Je l'installerai demain à la maison.

— Sois polie avec Rosie ! ajouta Pat de plus en plus irritable.

— Ça va, déclara l'amie habituée à l'humeur de Simone. Je vous laisse discuter toutes les deux. J'attendrai dans le salon.

Pat continua sur sa lancée.

— Pourquoi as-tu annulé la réservation à la résidence avec ta procuration ? Tu aurais pu m'en parler. Veux-tu prendre ma place auprès de notre mère ?

— Je ne débattrai pas de cela avec toi, répondit Simone sans sourciller. Je souhaite seulement le bonheur de maman. D'ailleurs, je dois te dire qu'elle me trouve plus conciliante que toi. Il y a pas mal de paperasse à remplir, mais je vais me débrouiller. J'ai besoin du formulaire de réclamation d'assurance pour le remboursement des frais d'hospitalisation. Où l'as-tu rangé ?

— Tu as voulu t'occuper d'elle, cherche-le toi-même ! répondit Pat sans lui prêter plus d'attention.

Quelques minutes plus tard, Simone la rejoignit au deuxième étage et revint aussitôt à la charge.

— Pat, dis-moi où tu as mis ce foutu document !

À contrecœur, l'interpelée se dirigea vers la chambre de leur mère. À droite du lit, elle ouvrit le tiroir de la table de chevet et retira une grande boîte en fer-blanc.

— Tiens, voici ce que tu cherches. Tout est en ordre. Tu es complètement déconnectée avec ton idée de ramener maman chez toi !

En sortant le renseignement requis, le regard de Pat fut attiré par un paquet d'enveloppes attachées avec un ruban rouge. Curieuse, elle les glissa subrepticement dans la poche de sa veste et retourna à sa chambre de jeune fille.

Je flotte sur mon cumulus pendant qu'elle détache doucement la bande de tissu écarlate. Dès la première lettre, ma vue ultra nette n'a pas besoin de loupe pour comprendre de quoi il s'agit.

Prête à quitter la maison familiale, Simone salua poliment Rosie. Les deux femmes se toisèrent un court instant, mais soudainement elles entendirent un cri à l'étage. Rosie monta quatre à quatre le grand escalier de chêne. Elle trouva Pat haletante dans sa chambre. Elle marchait de long en large et psalmodiait la même phrase sans arrêt.

— *It's not true ! It's not true !*

— Qu'est-ce qui se passe ? questionna Simone troublée.

Rosie remarqua alors une pile de lettres éparpillées partout sur le plancher. D'un geste brusque, Pat lui en tendit une et l'intima de la lire à haute voix. Intriguée, Simone s'approcha de sa sœur. Rosie obtempéra à la demande de son amie et ouvrit le premier feuillet.

« *Ma chère Yvonne,*

Je t'envoie ces bavoirs que j'ai brodés pour ma petite Patricia. Elle a maintenant six mois et je peux te jurer que je pense à elle tous les jours. Comment pourrais-je remercier Ron, ton brave mari, et toi pour avoir accepté de prendre soin d'elle et de l'élever comme si c'était la vôtre ? Jamais je n'oublierai l'aide et le soutien que vous m'avez apportés dans le désarroi qui a suivi ma grossesse non désirée. J'étais amoureuse d'Alfred et son enrôlement pour la guerre de Corée en octobre 1950 nous a poussés dans les bras l'un de l'autre. Me savoir enceinte quelque temps après son départ a été un drame sans nom pour moi. Lorsque je me suis confiée à toi complètement désespérée et que tu m'as invitée à venir rester chez vous, bien loin de notre village, tu m'as sauvée la vie. Mon péché d'amour était ainsi dissimulé au jugement de notre petite communauté. Mais apprendre la mort d'Alfred m'a dévastée et cela a déclenché le travail de l'accouchement quelques semaines plus tôt que prévu. Heureusement que ma Patricia est une battante. Un vrai signe de feu ! Quelques jours après sa naissance, je savais déjà que c'était avec vous deux qu'elle devait rester. Je serai toujours sa marraine et sa bonne fée. Je te jure que s'il vous arrivait quelque chose, je prendrais le relais à mon tour. Mais je t'en conjure, ne lui dis jamais rien à mon sujet.

*Ta sœur qui t'aime plus que tout,
Adèle »*

— Tu es ma cousine et non pas ma sœur ! dit Simone en accusant le coup de cette nouvelle complètement inattendue.

— Je n'en reviens pas. Que vas-tu faire ? interrogea Rosie interdite.

— *My God!* Confronter maman ! hurla Pat. Et tante Adèle qui est morte l'an passé dans un accident de voiture. *What an incredible story !*

Abasourdie par cette révélation, elle se dépêcha de ramasser les lettres incriminantes. Lorsqu'elle se retourna pour reparler à Simone, celle-ci avait déjà déguerpi.

Pas évident pour l'ex-Irlandaise de se découvrir une nouvelle identité ! Nous ne serions pas trop de deux anges pour apporter à Pat le réconfort dont elle aurait besoin !

Chapitre 24

Confession

2 septembre

Simone arriva la première à l'établissement de soins et se dirigea directement vers la chambre d'Yvonne. Assise dans son fauteuil, la malade visionnait une ancienne télé-réalité américaine.

— As-tu rapporté mes vêtements ? demanda la vieille femme sans quitter le téléviseur des yeux. Il me semble que tu as pris plus de temps que prévu.

La pluie tambourinait sur la fenêtre et la faisait vibrer. L'humidité et la grisaille qui sévissaient au-dehors alourdisaient l'atmosphère. N'ayant pas reçu de réponse, Yvonne tourna la tête vers Simone.

— Quelle figure d'enterrement tu fais, ma fille ! Rien de déplacé à la maison ? Je te connais, tu me caches quelque chose.

La porte de la chambre s'ouvrit avec fracas sur Pat qui entra sans enlever sa veste mouillée. Elle lança rageusement sur le lit la liasse de lettres qu'elle avait trouvée.

— Tu as besoin de me donner de bonnes explications pour cela, dit-elle en pointant sa mère.

Dans un geste ralenti, Yvonne toucha du bout des doigts quelques enveloppes. Elle opina du bonnet, puis chuchota comme pour elle-même.

— J'aurais souhaité fermer les yeux sans avoir à vivre cet instant.

— Tu serais partie sans me révéler ton secret ? rugit Pat. Si tu m'aimais, pourquoi ne pas m'avoir dévoilé mes vraies origines ? Réalises-tu ce que je vis en ce moment ? Je fêterai mes soixante ans dans quelques mois et j'apprends maintenant que tu es ma tante.

Afin d'alléger la conversation, Rosie intervint avec son sourire habituel.

— Bonjour madame Gagnon. Vous allez bien ? Vous me reconnaissez ?

— Je ne souffre pas d'Alzheimer, Roseline. C'est juste le col de mon fémur qui a craqué.

Gênée par cet accueil sans ménagement, l'interpellée recula de quelques pas.

— Je vous laisse ensemble. Du café pour tout le monde ? questionna Rosie qui frissonnait sous son imperméable. Elle partit sans attendre les commandes.

— *Which family* ! se désola Pat en croisant les bras directement devant sa mère. Le whisky serait plus approprié pour digérer cette nouvelle !

Dis donc, moi qui pensais avoir gagné le Gros Lot avec Patricia ! Tout un numéro cette Yvonne !

Le regard dans le vide, l'accidentée se leva de son fauteuil. Elle s'appuya sur le lit et débita lentement un long monologue devant ses deux filles.

— Étant donné ses origines irlandaises, Ron avait le sens de la famille. Lorsqu'Adèle s'est retrouvée enceinte à vingt ans, elle nous a demandé de prendre soin de toi, Patricia. Malgré notre accablement à garder ce secret, nous t'avons recueillie avec tout notre cœur. Que c'est compliqué tout cela !

Sans crier gare, Yvonne blanchit et ses jambes la lâchèrent. N'eût été la proximité de Simone, elle se serait encore blessée en chutant. Une fois étendue dans son lit, la cadette se dirigea au pas de course vers le poste des infirmières. Pendant ce temps, Yvonne reprit ses esprits et montra du doigt la commode. Pat ouvrit le tiroir du haut et trouva sur le côté un vieux papier tout jauni plié en huit.

— *My God !* Mon acte de naissance ! figea l'aînée. Adèle Gagnon est bel et bien celle qui m'a enfantée et sur la ligne indiquant le nom du père il est inscrit... *inconnu*. Puisque tante Adèle est décédée l'an dernier dans un accident de voiture, je ne pourrai jamais savoir comment elle a vécu tout cela.

— En effet, soupira la mère adoptive. Ma sœur a emporté son silence dans l'au-delà.

— Maman, pourquoi as-tu désigné Simone pour s'occuper de tes papiers ? enchaina Pat. Tu n'es pas satisfaite de tout ce que j'ai mis en place pour toi ?

— Je ne veux pas finir dans un mouroir, s'anima Yvonne. Je ne l'ai jamais souhaité et Simone m'invite à demeurer chez elle.

La vieille dame tentait de se soulever du lit sans y parvenir. Rosie qui était revenue en douce avec des boissons chaudes ajouta son grain de sel.

— Maman a habité cinq ans aux *Résidences Beau Séjour* où elle a connu beaucoup de bonheur. Vous y seriez en sécurité.

— Ma petite Rosie, ta mère et moi différions souvent d'opinion. Si j'ai pu tenir tête à Ron O'Connor, ce n'est pas toi qui me dicteras ma conduite.

Et vlan ! Yvonne lui assène une autre phrase assassine dont elle a la spécialité. Piteuse de s'être ainsi fait rabrouer, Rosie sortit de la chambre.

— Maman, il faut t'enlever cette idée irréaliste de demeurer chez Simone, continua Pat. Compte-toi chanceuse que je vienne te visiter régulièrement.

— Dans ce cas, je vais te soulager d'un gros problème, répondit Yvonne en toisant Patricia. Simone prendra dorénavant les choses en main. Elle s'est informée au Centre des services sociaux et ils lui ont mentionné qu'il y a des soins offerts pour le maintien à domicile.

— Au temps des tracas avec ton hospitalisation, c'est moi qui étais requise, hurla Pat. Mais là, Simone hérite du beau rôle ! Tu l'as toujours préférée à moi, TA FILLE !

— Ne me parle pas sur ce ton-là ! dit la mère en colère à son tour. Respecte mes cheveux blancs !

— Ma toison pâlit autant que la tienne maintenant, alors pour la tolérance, on repassera !

Bouleversée, Pat quitta prestement la pièce. Rosie la suivit sans un regard pour Simone qui entraît accompagnée d'une garde-malade.

J'ai annulé ma partie de golf, car quand ça déraile, je reste fidèle à mon poste. Yvonne choisit sa destinée et Pat la sienne. Aucune des deux ne semble vouloir lâcher prise.

Chapitre 25

Fracas

2 septembre

L'accumulation d'émotions vécues depuis les dernières heures avait creusé l'appétit de la nouvelle fille adoptive.

— J'ai besoin d'un gros chou à la crème pour digérer tout cela, commanda Pat à Rosie dans le camion. Appelle Michou et dis-lui de nous rejoindre au Beaufort.

Étonnée par ce revirement, Rosie hésita.

— Parfois, je ne te comprends pas. Tu passes bien rapidement d'une situation à une autre. Pourquoi ne pas changer et aller à la Brasserie ?

— Non ! Partons tout de suite ! affirma Pat en faisant crisser les pneus.

Dans le véhicule de Jean-Jacques, elle roulait à toute allure. Apeurée, Rosie agrippait la poignée de la portière et l'intima de ralentir.

— J'espère que des anges veillent sur nous, car tu as le pied pesant !

I am here but...!

Pat tourna sur la rue Principale à une vitesse bien supérieure à la limite permise.

— Je suis tout à fait en contrôle, dit la pilote sans remarquer un petit vieux qui s'apprêtait à traverser avec une canne.

Lorsqu'elle amorça un mouvement brusque pour l'éviter, le camion accrocha le trottoir et fit une embardée. Oubliant sa lourde charge, elle freina sans ménagement. Sous le choc, deux boîtes de porcelaine passèrent par-dessus bord et leur contenu se fracassa sur la chaussée.

— Tu es un véritable danger public, Patricia O'Connor ! fulmina Rosie. Allons voir si ce pauvre homme se trouve hors de danger !

Penaude, la conductrice débarqua en se massant le cou. Des badauds s'attroupèrent cherchant la cause de cet incident. Rosie fut estomaquée de ne retrouver aucune trace du vieillard.

Fiou ! Je me suis évaporé à temps, mais j'aurais dû traverser à l'intersection suivante. Je n'ai jamais été très calé en géographie. Les voilà devant le Beaurepaire que je voulais faire éviter à Rosie.

Alertée par les cris et le bruit, Michou sortit du restaurant où elle venait d'arriver. Elle figea en reconnaissant son camion. Voyant les débris de vaisselle partout, elle s'empressa de se diriger vers ses deux amies.

— Pour l'amour, que se passe-t-il ?

Déjà avisées, deux policières barraient la rue pour permettre son nettoyage et déviaient la circulation qui se faisait de plus en plus dense en cette fin d'après-midi.

— Je n'ai plus de mère ! hurla Pat hébétée.

— Yvonne est-elle décédée ? demanda Michou incrédule.

Rosie réagit avec sang-froid et reprit les choses en main.

— Tu ne pourras jamais t’imaginer ! Pat a reçu tantôt une incroyable confession d’Yvonne. Allons nous asseoir quelque part et elle te racontera tout cela.

— Giorgio nous a réservé une table près de la fenêtre où j’y ai déposé mon sac, continua Michou.

Rosie hésita quelques instants. Sans l’attendre, Pat marchait déjà à pas rythmés vers leur lieu habituel en se frottant la nuque avec vigueur. À leur entrée, les rescapées faisaient peine à voir. Le mascara de Pat dégoulinait sur ses joues laissant de longues coulées noires tandis que Rosie affichait des plaques rouges partout sur sa figure.

— *Mamma mia belle signore* ! salua Giorgio en constatant leurs mines déconfites. Qué vous arrive-t-il ? Jé vous sers oune café ou oune kir ? dit-il en appuyant son regard vers Rosie.

— Je prendrais tout de suite une grosse pâtisserie ! réclama Pat. Et un verre de vin ! Le meilleur !

Connaissant le caractère bouillant de sa cliente, l’employé en restauration ne se formalisa pas.

— Jé vous apporte cela tout dé suite.

Gardant les yeux fixés sur Rosie, Giorgio s’avança :

— Et pour vous *signora* ?

— La même chose qu’elle, parvint à articuler Rosie, hypnotisée par la voix du bel homme.

Survoltée, Pat amorça le récit des événements à l’attention de Michou.

— *My God* ! J’ai été adoptée à ma naissance par Yvonne et Ron !

— De quoi parles-tu ? demanda Michou interloquée.

— Je viens d’apprendre qu’Adèle, la sœur cadette de maman, est ma mère biologique. Toute sa vie, elle m’a gâtée et couverte de cadeaux souvent dispendieux, se remémora Pat. Cela faisait toujours enrager Simone.

Sentant la situation corsée, Giorgio revint tout de suite avec les gâteaux. Pat fit immédiatement honneur au plateau bien garni. Elle continuait son histoire la bouche pleine d'un délice sucré.

— Je saisis mieux pourquoi j'étais si attirée par cette tante, ma marraine, à qui je ressemblais physiquement comme deux gouttes d'eau. Adèle s'intéressait sans relâche à mes idées et à mes études. Que vais-je devenir maintenant ? Quel sentiment déchirant !

— Toute une nouvelle ! répéta Michou. J'ai de la peine pour toi.

Attendris ton cœur Pat ! Tu te crois malheureuse, mais si tu savais le nombre de cas semblables que j'ai vus dans mon éternelle carrière. Ta mère adoptive a réagi pour le mieux aux yeux de sa famille et de la société du temps.

Rosie profita de leur entretien pour aller aux toilettes. Perdue dans ses réflexions, elle n'entendit pas les pas de Giorgio. Il se tenait derrière elle, capable de la serrer contre lui et de toucher sa peau. Elle humait l'odeur de son parfum, ce qui ajoutait à son émoi.

— Quand nous reverrons-nous *bella* ? J'é pensé à toi souvent et j'ai hâte qu'on continue notre dernière conversationé.

Pour toute réponse, il reçut un piètre sourire. Soudainement accablée par tout ce charivari, Rosie entra aux cabinets sans demander son reste. La respiration saccadée, elle s'aspergea le visage à grande eau sans remarquer qu'elle mouillait sa camisole.

Qu'est-ce qui m'arrive ? Giorgio m'attire de plus en plus. C'est la faute de Philippe. Je suis devenue invisible pour lui. Quelle journée de fou ! Il serait grand temps que j'aie de l'aide pour trouver le chemin à suivre.

Youppi ! Une demande de secours direct ! En vertu des pouvoirs qui me sont impartis, je vais la guider pour faciliter son réalignement. Parfois, se perdre est le meilleur moyen de se retrouver. Tout en finalisant le tressage de fleurs automnales pour ma nouvelle couronne, je surveille ma protégée grâce à ma vue perçante.

Chapitre 26

Crescendo

8 septembre

Philippe était parti à l'aube pédaler avec son groupe pour la cause du cancer. Rosie l'avait embrassé du bout des lèvres et s'inquiétait malgré elle pour la vieille douleur au dos de son mari. La solitude du week-end lui apparaissait comme une soupape de liberté.

Enfin, j'ai la maison à moi toute seule pour faire ce que je veux ! Je commencerai par prendre un bain moussant, puis je terminerai ma murale en patchwork. Cet après-midi, je marcherai près de la rivière et ce soir, je saluerai Michou pour ses soixante ans. Voilà un programme qui me plait !

Good Girl ! Je la laisse se détendre et je pars de mon côté. J'ai quelques iCélestiels à retourner. Même si je suis l'ange le plus fin et le plus charmant, Dieu le Père n'attendra pas mes rapports.

Minutieusement, Rosie couvrit son corps d'une lotion à la rose et choisit de porter ses sous-vêtements de dentelle. Heureuse de décompresser après les récents événements, elle se remit avec joie à son passe-temps préféré. En coupant les derniers morceaux de sa création textile, elle laissa

tomber maladroitement ses ciseaux sur le plancher de son atelier. La vis se dégagea et l'outil devint inutilisable.

Oh non ! Juste au moment où je m'apprêtais à terminer ma composition ! Je vais tout de suite acheter une autre paire, sinon je ne pourrai rien exécuter.

Elle partit avec ses vêtements sport, ses bottes noires et son chapeau posé sur ses bouclettes. Sur la rue Principale, seulement quelques autos roulaient en ce samedi matin. Lorsqu'elle se gara aux abords du magasin de couture, la faim la tenailla. Ses yeux se tournèrent immédiatement vers le Beurepaire situé tout près.

Qu'est-ce que j'ai à avoir chaud comme cela ? De toute façon, il est midi et je dois bien manger.

Très peu de clients étaient attablés pour le brunch. On aurait dit que tout le monde voulait profiter de l'automne qui s'était déguisé en été juste pour faire plaisir. Giorgio se tournait les pouces tandis que la serveuse satisfaisait seule à toutes les commandes. À la vue de Rosie, il abandonna le journal. Lorsqu'il arriva près d'elle, il lui prit les mains sans gêne.

— *Bella Rosie* ! Tou es revenou !

— Je venais me chercher un sandwich et...

Cette fois-ci, Rosie ne fit aucun mouvement pour le repousser.

— *Non domanda* ! Je ne te laissé pas échapper. Tou as faim ? Allons manger chez Luigi dans son resto à la campagne voisiné. *Presto*, car il n'y a pas assez dé travail aujourd'hui.

— Je ne suis pas habillée pour une pareille sortie. Je me rendais seulement au magasin de couture tout près, balbutia Rosie sur un ton peu convaincant.

— *Rosié*, tou es belle tout le temps tou sais !

Je me désâme pour que tout se passe bien, mais à peine le dos tourné, ce papillon volage me gâche ma guidance ! J'ai la bizarre impression de devenir un acteur en coulisse.

Au cours de cette balade champêtre improvisée, Rosie fut frappée par les reflets du soleil dansant sur la route nouvellement asphaltée. Les rouges, les verts et les ors des feuilles semblaient s'être donné rendez-vous devant eux. Une heure plus tard, ils étaient attablés à la terrasse du Gîte des Marguerites, restaurant proposé par Giorgio. Elle respirait l'air tiède pendant que l'Italien ouvrait une bouteille de vin. Sans arrêt, elle rigolait de ses réparties divertissantes où il mélangeait allègrement des anecdotes pittoresques. Et cet accent qui la faisait craquer !

Je ne me souviens pas du dernier moment où je me suis autant amusée, se dit Rosie.

Giorgio alla derrière elle et déposa un premier baiser sur sa nuque où des gouttes de sueur perlaient. Il caressait doucement ses joues et ses cheveux.

— C'est joli tes fossettes quand tou ris *bella* ! ajouta le Don Juan.

Je devrais déguerpir, se reprochait Rosie en frissonnant de bien-être. Mais elle ferma les yeux pour s'abreuver du moment présent.

— *Bella*, tou mets dou soleil dans ma tête, continua le charmeur. Tou m'excite !

Il sortit alors de la poche de son pantalon la clé d'une chambre attenante au resto.

— J'ai envie dé toi !

On dirait que le cœur de Rosie a doublé de volume dans sa poitrine. Séduite par l'empressement de Giorgio, elle se sent femme comme jamais. Puisque je ne peux

changer le sens du vent, je vais ajuster la direction de mon aube pour la protéger de mon mieux.

Tandis que Giorgio lui prenait la main pour l'inviter à le suivre, Rosie ressentit une décharge électrique dans toutes les parties de son corps. Son estomac se noua. Pour toute réponse, telle une ingénue, elle battit des paupières.

De la fenêtre de la chambre bleue, la lumière éclaboussait les murs en mansarde. Lentement, Giorgio releva la couette et se rapprocha de Rosie. Il embrassa goulûment ses lèvres, ses pommettes et le bout de son nez. Il délia ses cheveux roux qui tombèrent comme une mer de feu sur l'oreiller blanc. Il se déshabilla complètement et lui interdit par un signe de la bouche de faire de même. La longueur de son pénis qui se tenait déjà au garde-à-vous impressionna Rosie. Il la dévêtit avec langueur en lui laissant seulement ses bottes noires et les dessous affriolants qu'elle s'était procurés pour son fameux voyage. Il l'étendit sur le lit comme une poupée précieuse. Ses mains vagabondes caressaient sans retenue sa peau rosée en lui révélant des zones érogènes que son mari n'avait jamais explorées.

— *Bella*, tou es si ravissante ! répétait Giorgio pendant que Rosie gémissait sincèrement sous ses attouchements de plus en plus pressés.

Lorsqu'il lui enleva sa culotte déjà mouillée et la pénétra, son état d'excitation était tel, qu'elle connut tout de suite un orgasme.

Oh ! Oh ! Ce moment est si intense que tout asexué que je suis, je vibre de partout ! Elle peut bien se sentir au paradis ; cet Italien lui fait l'amour comme un Dieu !

Quelques minutes plus tard, étendue sur le côté, Rosie flattait le torse de son nouvel amant par un délicat mouve-

ment de va-et-vient. Repu comme un chat qui a eu sa platée, Giorgio ne bougeait pas.

— Tu sais, ce n'est pas possible nous deux, lui dit-elle en se couvrant d'un drap.

Dans un geste lent, il réprima un bâillement et lui tourna le dos.

— Chut *bella* ! Je ne te demandé rien, répondit-il. Pourquoi ne pas apprécier cé bon moment ensemble ?

Soudainement alertée par des cris et des hourras venant de l'extérieur, Rosie se leva pour aller à la fenêtre. Sur la route qui s'engageait devant le gîte, une voiture de police précédait un groupe de cyclistes enthousiastes. Le premier portait un fanion sur lequel elle put lire « *Vélo-Tour de la Fondation Fleur d'Espoir* ». Au passage de la caravane, des feuilles virevoltaient dans l'air. Curieuse, Rosie se tapit derrière un coin du rideau pour cacher sa nudité. Après quelques minutes, le sol se déroba sous ses pieds. Elle aperçut Philippe qui pédalait en tandem avec son ancienne collègue de travail Ariane. Il riait aux éclats pendant qu'elle lui bécotait le cou. Estomaquée, elle laissa échapper un juron qu'elle n'avait jamais prononcé.

*Coup de poignard ! Coup de colère ! Coup de désespoir !
Douce Rosie, ton cœur meurtri doit accuser le coup, quel
qu'il soit. Te voilà dans de beaux draps ! Ton purgatoire
commence !*

Chapitre 27

Virus

8 septembre

Tant bien que mal, Rosie rajusta ses vêtements et les nouveaux amants quittèrent prestement la chambre. La lumière du jour déclinait déjà et le retour s'avéra pénible. Giorgio roulait lentement et ne s'expliquait pas le silence de celle qu'il avait pourtant amenée au septième ciel. À mi-chemin, Rosie brisa son mutisme.

— Tu m'as fait l'amour avec beaucoup d'ardeur et je t'en remercie. Mais je suis désolée, car tout va de travers pour moi. Je me débats avec ma conscience, c'est tout.

— *Bella*, tou te pose trop dé questions ! En Italie, on dégoute le moment présent.

— Ici, nous habitons un tout autre continent, ajouta-t-elle évasive en détournant le regard pour fixer le paysage campagnard.

Arrivée chez elle au crépuscule, Rosie prit une douche chaude malgré la tiédeur de l'air. Elle passa ensuite un pyjama de flanelle. Sans appétit, elle se réchauffa un bol de soupe aux légumes. Lorsqu'elle gouta la deuxième cuillerée, la nausée lui monta aux lèvres. Elle se rendit à la salle de bain au pas de course et agenouillée devant la cuvette des toilettes, elle vomit tout ce qu'elle avait ingurgité depuis

la matinée. Chaque fois qu'elle revoyait l'image de Giorgio ou de son mari, une régurgitation la reprenait.

Pourquoi Philippe ne m'a-t-il pas dit que sa fameuse Ariane participerait activement au *Vélo-Tour* ? Qu'est-ce qu'il y a entre eux ? Et moi, pourquoi le flirt avec cet Italien a-t-il dérapé si vite ? En plus, il s'est endormi après l'amour et il ronfle comme un avion. Dans quel guêpier me suis-je aventurée ? Tout cela pour de belles paroles ! Michou avait raison : ça fait du bien d'être portée par quelqu'un qui a des attentions envers moi. Oh non ! J'ai oublié d'aller la saluer pour ses soixante ans. Oh la la ! Que faire ?

Trop occupée à tirer à répétition la chaîne de la toilette, Rosie ne vit pas apparaître son petit-fils qui trottait dans le corridor.

— Mamie ! Mamie ! baragouinait Olivier, réclamant un câlin à sa grand-mère.

Paniquée en apercevant la tête de sa fille, Rosie saisit une serviette et s'essuya la bouche du revers de la main.

— Maman, tu es toute pâle ! déclara Florence étonnée. Je passais te dire bonsoir avec le petit, car je te savais seule. As-tu attrapé un virus ? Si c'est cela, ne touche pas à Olivier !

L'idée d'une quelconque infection accommode Rosie qui se débat avec la peur, la culpabilité et la colère. En fait, comme chaque être humain, elle a le libre arbitre de ses actions. Le Très-Haut m'a demandé de la révéler à elle-même. Il y a tellement de détours, vais-je y arriver ?

Les yeux bouffis, la bouche pâteuse et les cheveux en bataille, Rosie respirait difficilement. Elle quitta sa posture inconfortable et se passa de l'eau froide sur la figure. Cela l'aida momentanément à reprendre ses esprits.

— C'est vraiment gentil à toi d'être venue, parvint-

elle à dire à Florence. Veux-tu rester quelques minutes ? Installez-vous dans la berçante et nous allons jaser. Ce virus s'estompera de lui-même lorsque je m'étendrai dans mon lit.

Lentement, la jeune femme serra son bambin contre elle dans le fauteuil d'appoint. Florence entama la conversation avec un sursaut d'enthousiasme.

— Maman, je suis arrêtée pour te communiquer deux informations. Premièrement, comme je t'en avais glissé un mot, je t'ai inscrit au concours du *Carrefour européen du Patchwork* parrainé par ton Club *La Pointe d'Or* !

Surprise, Rosie esquissa un léger sourire.

— Merci, car avec le retour des classes, j'ai négligé cette action. Mais pour moi la couture n'est qu'un passe-temps. Je n'ai jamais pensé me comparer à de vrais artistes.

— Je suis assurée que tu peux gagner un prix. Tu possèdes un grand talent et ta dernière murale m'apparaît exceptionnelle.

Puis, elle se racla la gorge avant de continuer.

— Ma deuxième nouvelle m'excite totalement ! Steve vient d'obtenir le poste de comptable en chef à leur bureau de Toronto. Quel avancement pour sa carrière ! Il ne peut refuser. Nous devons déménager là-bas dans quelques semaines. Mon bilinguisme me permettra sûrement de trouver un travail et Olivier apprendra l'anglais facilement.

Cette séparation inattendue délesta Rosie de ses dernières forces. Livide et incapable d'en entendre davantage, elle se hâta vers la salle de bain. Son estomac se nouait comme si une corde l'étranglait. Son corps ressentit de violents spasmes. Sous les yeux médusés de Florence, Rosie s'évanouit soudainement sur le carrelage tout froid.

À cette annonce, son mal de mer se transforme en mal de mère. Rosie, tu arrives à une croisée importante de ta vie. Quel sera le chemin pour ta fille, ton mari, toi ? Tu prends soin des autres depuis si longtemps. Sois assurée que je vais déployer tout mon arsenal d'idées pour t'accompagner vers la recherche de ton Essence profonde.

Oh oh ! Voici un iCéleste du Grand Patron ! Je me demande bien pourquoi il me réclame un compte-rendu étant donné qu'il voit et entend tout de son siège céleste. Aussi bien l'informer correctement.

« Bonjour, cher Grand Patron,

Mes mandats ici-bas m'occupent à temps plein et bousculent mes tâches quotidiennes. Quelques soucis de synchronisme se sont récemment manifestés en confrontant Rosie, Michou et Pat à de profonds changements. Les difficiles situations d'aujourd'hui comportent des bienfaits qu'elles apprécieront bientôt. Soyez sans crainte, sous la protection de mes blanches ailes, tout se déroule comme il se doit.

Votre tout dévoué Archibald. »

Chapitre 28

Vérité

10 septembre

Cette matinée automnale s'annonçait magnifique. Une chaude lumière enveloppait Rosie qui sortait de l'hôpital et marchait lentement vers la voiture de Philippe. Après avoir passé une série d'examens, le diagnostic d'un choc vagal l'avait à la fois rassurée et inquiétée. Muette comme une carpe, elle s'installa sur le siège de droite pendant que son mari la soutenait. Deux jours plus tôt, Florence l'avait vu s'effondrer sur le plancher de la salle de bain familiale. La jeune trentenaire avait rapidement appelé son père présent au « *Vélo-Tour de la Fondation Fleur d'Espoir* » pour l'informer de la gravité de la situation. Lorsqu'il lui avait semblé hésitant à rentrer, elle avait insisté pour qu'il revienne au plus vite.

Encore une fois, j'ai dû entraîner Rosie aux urgences. Il y a des chapitres de sa vie que je fais jouer en boucle. Elle va sûrement prendre le temps de réfléchir maintenant.

De retour chez elle, Rosie s'enferma tout de suite dans sa chambre.

— As-tu besoin de moi ? questionna son mari le regard fuyant.

— Non, je me reposerais encore un peu. Pat et Michou viendront tantôt et je me lèverai pour manger une bouchée avec elles.

Sans insister, Philippe tourna les talons et descendit dans son bureau. Après avoir passé un pyjama léger, la convalescente s'allongea. Elle retournait dans sa tête les événements des derniers jours.

Mon Dieu ! Qu'est-ce qui m'arrive ? J'ai honte de m'être laissée aller ainsi dans les bras de Giorgio. Je suis si affamée de caresses que je me suis fait prendre comme une gamine. Moi qui trouve toujours des solutions, mais là aucune ne pointe à l'horizon. Comment confronter Philippe avec son adjointe que j'ai vue assise sur son tandem ? Comment l'accuser après ce que j'ai fait ? Ça tourne sans arrêt dans ma tête. Qui peut m'aider ?

Moi ! Archibald, ton ange gardien ! Mais pour l'instant, je t'envoie tes amies. Elles sauront probablement te prêter secours.

Une heure plus tard, une voiture sport accrochait la bordure asphaltée de l'entrée de Rosie. Michou et Pat débarquèrent et ouvrirent rapidement la porte principale tout en babillant comme des adolescentes. Entourée de coussins moelleux, Rosie les interpella et le trio se retrouva sur le lit avec l'éclopée.

— Cette histoire de choc vagal ne passe pas avec moi, insista la fougueuse conductrice. Dans tous les conflits que j'ai eus à régler dans mon travail de gestionnaire, j'ai toujours reconnu la vérité. Tu ne me la feras pas à moi, Roseline Belhumeur !

Ses yeux pers dans le vide, Rosie cracha le morceau.

— Je pense que Philippe me trompe ! Sa soudaine implication au *Vélo-Tour* m'a titillée surtout lorsque j'ai

appris que son ancienne adjointe Ariane faisait partie du circuit. Jamais il n'avait évoqué sa participation devant moi.

Pendant que Michou zyeutait la fenêtre, un court silence gêné s'installa parmi les femmes en tête-à-tête sur la couche conjugale.

— Vous savez quelque chose ! rugit Rosie en secouant ses boucles rousses qui avaient besoin d'un vigoureux savonnage. Vous êtes mes amies, mes presque sœurs et je sens que vous me cachez une information.

Pat se leva et martela le plancher avec ses sempiternels talons hauts. Du revers de la main, elle défroissa ses pantalons de lin et partagea son secret.

— Bon, je me lance. Sur la piste cyclable qui passe près de mon condo, je dois te dire que j'ai croisé Philippe en vélo avec cette femme.

Ulcérée, Rosie se précipita à la salle de bain attenante à sa chambre. Sans prendre le temps de fermer la porte, elle se mit à vomir.

— Je les ai vus moi aussi, parvint à articuler Michou en déroulant un mètre de papier de toilette pour éponger la bouche de Rosie.

— Comme cela, il n'y aurait que moi qui ne connaîtrais pas leurs galipettes, dit la malade, tentant de retrouver son souffle.

— Ne saute pas trop vite aux conclusions, continua Pat. Tu serais bien avisée de te préparer un plan pour la suite. Mais j'y pense, d'où te viennent tes soupçons ?

— Mon mari me joue dans le dos et je dois établir un ordre du jour ! répondit Rosie, éludant la dernière question.

— On ne sait plus quoi te dire, renchérit Michou, rattachant machinalement ses cheveux en queue de cheval.

— La vérité ! hurla Rosie. Surtout pas de cachotterie !

Alerté par le brouhaha qui se passait à l'étage, Philippe arriva en traversant le corridor à grandes enjambées.

Étonné, il observait la scène qui se déroulait devant lui sans rien y comprendre.

Ouais ! Ma protégée a la vérité élastique. Ce choix lui appartient. Mon idée de rassembler les Girls ne semble pas avoir porté ses fruits. Sors prendre l'air Rosie ! Le contact avec ta ribambelle d'enfants te libérera du stress. Quant à moi, je retourne sur mon cumulus pour pratiquer ma prochaine chorégraphie.

Une heure plus tard, douchée et les cheveux fraîchement lavés, Rosie avait revêtu un ensemble pantalon taupe et mis un bandeau assorti pour retenir ses boucles rebelles. À ses oreilles, des créoles complétaient son ovale.

— Où vas-tu ? Tu pars sans dîner ? demanda Philippe qui mangeait un sandwich au jambon qu'il s'était préparé.

— Comme tu le vois, je retourne à mon travail. Je serai sûrement plus utile à l'école qu'à tourner en rond ici. Honnêtement, je ne peux laisser Gaston mon directeur seul pour gérer les pépins du début des classes.

Les échanges entre les époux étaient réduits au minimum depuis le malaise de Rosie. Juste avant d'endosser sa veste, elle osa une question.

— Tu ne m'as pas beaucoup parlé de ton événement cycliste avec Gustave ? Comment ça s'est déroulé ?

— Je suis satisfait de la partie que j'ai réalisée, répondit Philippe évasif et pressé de retourner dans son antre au sous-sol.

Pas très bavard le cycliste ! Il se sauve assez vite à mon goût.

Je mets en place mes prochains préparatifs pour le bal de la Pleine Lune dans quelques jours. Je laisse Rosie seule pour quelques minutes, juste le temps d'ajuster ma couronne de fleurs dernier cri.

Chapitre 29

Frissons

10 septembre

Dès treize heures, Rosie revint à son poste de directrice adjointe. Toujours aussi prévenant et attentionné envers elle, Gaston, son directeur dans la quarantaine, s'empessa de prendre de ses nouvelles. Rosie dissipa ses craintes par un regard vague. Cependant, une fois la porte de son bureau fermée, elle se remémora les images de l'après-midi torride avec Giorgio.

Jamais je n'aurais cru que l'empreinte de ses mains sur moi m'aurait procuré autant d'effet, se dit-elle. Sous ses caresses, tout mon corps tremblait. Il faut que je me rassonne, cet épisode est juste une idylle sans lendemain.

Respire Rosie, respire !

Perdue dans ses pensées, elle n'entendit pas la jeune secrétaire qui lui annonçait la visite d'un parent inquiet.

— De quel enfant s'agit-il ? demanda distraitement Rosie. Dans quel groupe est-il inscrit ?

Gênée, la nouvelle recrue s'excusa d'avoir oublié de vérifier ce renseignement.

— On n'entre pas dans une école comme dans un moulin, la réprimanda Rosie sur un ton brusque. Faites-le

venir à mon bureau et souvenez-vous de cette règle à l'avenir.

Quelques instants suffirent pour qu'elle reconnaisse le visiteur. Giorgio, l'Italien de ses galipettes endiablées, s'introduisit d'un pas rapide. Il avait revêtu une chemise et une cravate noires sous un veston gris à fines rayures. Ainsi habillé, il ressemblait davantage à un banquier qu'à un serveur de restaurant. Ses cheveux noirs gominés vers l'arrière rappelèrent immédiatement à Rosie les délicieuses sensations vécues. Refermant la porte derrière lui, il s'approcha d'elle. Il tenait un sac et le lui tendit.

— Oh *Mamma Mia* ! Qué tou es belle ! Jé té rapporté ton chapeau. Tou l'avais laissé dans ma voituré. Pourquoi tou né m'a pas rappelé ? Jé souis fou d'inquiétoude ! Ton silence mé toue !

Il ouvrit les bras et elle s'y lova spontanément. Sous les mains vagabondes du serveur, elle cambra les reins. Des frissons l'envahirent de la tête aux pieds. À travers le tissu soyeux de son chemisier, l'amant pouvait sentir les mamelons déjà dressés sur la poitrine gonflée de sa maîtresse. Il l'embrassa goulûment.

— *Bella ! Tou es oune poure délice ! Revoyons-nous au plus vite !*

Le baiser de Giorgio fut interrompu par la sonnerie du téléphone. Rosie rajusta sa blouse et répondit d'une voix qu'elle voulait sérieuse.

— Ah ! Gaston ! La réunion ? Ah oui ! J'avais oublié. J'arrive tout de suite.

Cet imprévu dégonfla d'un coup l'intensité du moment comme un ballon crevé par une aiguille. Afin de se donner une contenance, elle remit à Giorgio une brochure de son école et sortit avec lui. Dans le corridor, le directeur la regarda d'un air étonné. Rosie avait les joues en feu

pendant qu'elle tentait de replacer quelques mèches de ses cheveux flamboyants.

Hum ! Il a déjà vu neiger ce dandy. Le comportement inhabituel de Rosie le tarabuste. J'ouvre l'œil à distance.

Chapitre 30

Dissimulation

10 septembre

La lumière de cette fin d'après-midi baissait et les ombres commençaient à se prolonger, signalant le passage à la prochaine saison. Pat aidait Michou à déballer les achats effectués plus tôt. La jeune veuve avait repris goût à la cuisine et elle préparait maintenant des plats réconfortants. En entrant les dernières victuailles, Pat s'accrocha les pieds dans un sac à provisions qui était resté sur la galerie.

— Michou, as-tu oublié des pommes dehors ? Avec la froidure de la nuit prochaine, je ne sais pas si elles seront comestibles.

— Oh ! Encore un cadeau de Gérard ! répondit tout à trac Michou.

— Gérard ? Le cousin de Jean-Jacques ? Un pomiculteur ? Je croyais qu'il était menuisier !

— Je suis surprise de ce nouveau geste de sa part.

— Qu'est-ce qui se passe avec ce Gérard ? Tu es toute rouge.

— La semaine dernière, il est venu me souhaiter bon anniversaire le soir de ma fête. Il m'a apporté un magnifique bouquet de fleurs. Je le trouve d'agréable compagnie. Avant que Lucille le quitte, nous sommes allés à maintes reprises tous les quatre ensemble faire des promenades.

— Tu devrais informer ce cousin que ton *J-J* est irremplaçable comme tu nous le serines sur tous les tons.

Michou ne répondit pas tout de suite. Elle enleva ses souliers de marche et baissa les yeux en murmurant :

— Cela me gêne de l'éconduire. Il nous a si souvent rendu service dans le passé.

Frustrée par ce comportement contradictoire de son amie, Pat sortit à nouveau sur la galerie et claqua délibérément la porte-moustiquaire derrière elle.

— Retiens la porte, dit Michou. Jean-Jacques n'a pas eu le temps de la réparer !

— Tu demanderas cela à Gérald ! fulmina Pat. *I am late* pour mes nouveaux cours sur le vin.

Bing ! Bang ! Des remarques acerbes maintenant !

Oh oh ! Le Très-Haut m'envoie un iCélesteiel prioritaire. Il me réclame un rapport très précis sur mon soutien auprès des trois femmes qu'il m'a confiées. Je ne peux lui raconter que mes interventions battent de l'aile.

« Bonjour cher Grand Patron,

Certains problèmes dus à des remous émotionnels ont suscité quelques inquiétudes chez mes protégées. Soyez assuré que les messages d'éveil que je leur transmets sauront les guider prochainement. J'ai la situation bien en main.

Votre tout dévoué Archibald. »

Chapitre 31

Béguin

10 septembre

Pendant que les dix participants aux ateliers d'initiation au vin prenaient place autour d'une table ovale, le regard de Pat fut attiré par celui d'un homme aux lunettes noires à la mode. Elle ne voyait que le bleu profond de ses yeux. Spontanément, celui-ci se leva et s'installa sur la chaise vacante près de la sienne.

— Tiens ! La dame qui s'y connaît en dressage de chiens ! Quelle délicieuse surprise !

Pat reconnut avec plaisir le frère du voisin de Michou rencontré trois semaines plus tôt.

— M. Lallemand ! Avez-vous continué à améliorer votre patience par rapport à l'animal que vous surveilliez ?

— Voyons, appelez-moi Gabriel, répondit-il avec un rire en cascade. Puisque nous allons assister à ce cours ensemble, aussi bien ne pas se formaliser avec les étiquettes. Celles du vin feront l'affaire. Ha ! Ha ! Je dois vous avouer que je suis un piètre gardien. En revanche, j'adore déguster le jus de la treille.

Après ces joyeuses salutations, Gabriel prit quelques minutes pour s'enquérir de son déménagement et de l'état de Michou. Le silence fut alors imposé au groupe par l'enseignant-cœnologue.

— Si tu veux Patricia, je t'invite après le cours, ajouta l'homme. On pourrait découvrir un autre vin.

Deux heures plus tard, attablés au Beurepaire, ils commandèrent une demi-bouteille de Sauvignon. En connaisseur, Gabriel humait le bouchon pendant que Giorgio versait le précieux liquide dans le verre de Pat.

— *Buena notte* dame Patricia ! Vous mé semblé en grandé forme. Heu ! Comment va votre amie Rosie ?

— Ho ! Elle a éprouvé des problèmes de santé récemment. En fait, sa fille l'a retrouvé gisant par terre samedi dernier. Elle a subi un choc vagal d'après les médecins. Rien de grave, mais je crois qu'elle a des soucis personnels à régler.

À l'évocation des malaises que Rosie lui avait dissimulés, Giorgio se retira pour s'isoler dans le bureau voisin. Immédiatement, il s'empessa de composer le numéro de cellulaire de sa dulcinée, mais il se heurtait sans arrêt à sa boîte vocale.

Tu peux bien essayer de la rattraper, espèce de Casanova, ma Rosie est retombée sur ses pieds.

Dans la salle à manger presque déserte ce soir-là, la conversation allait bon train entre les deux dégustateurs en herbe.

— J'ai une prédilection pour le vin blanc, précisa Gabriel en faisant tourner le liquide. Je trouve que ces cépages présentent une palette telle que mes papilles gustatives ne s'en lassent pas. Et toi, que préfères-tu Patricia ?

Sous le charme, elle tardait à répondre. D'aussi loin qu'elle se souvenait, son prénom avait presque toujours été transformé par le diminutif Pat.

— J'adore les rouges. Ils offrent une plus grande complexité. À ce que je vois, nos habitudes varient.

— Des goûts et des couleurs, on ne peut discuter, dit Gabriel dans un rire communicatif. Nous partageons déjà le plaisir du vin. *Tchin Tchin !*

La bonne humeur de cet homme aux cheveux gris et à la barbe bien taillée apaisait Pat et lui inspirait confiance. À son deuxième verre, elle lui débita la litanie de ses problèmes.

— Je t'avoue que tout a basculé depuis quelques semaines. Maman s'est fracturé la hanche, j'ai récemment appris que j'ai été adoptée, mon ami Jean-Jacques est décédé, la construction de mon condo a connu des ratés et ma sœur me fait des misères. Et maintenant, ma fille Laura m'annonce qu'elle est enceinte d'un chanteur populaire de l'Ouest canadien. *Enough is enough !*

— Tu sais Patricia, il n'y a pas de médaille assez mince pour ne montrer qu'un seul côté.

— Encore une maxime ! Tu en es friand à ce que je vois.

— Tu te désolés du changement de comportement de ta maman à ton égard, alors qu'elle s'inquiète probablement quant à sa vie actuelle. Elle doit croire que tu l'aimeras assez pour accueillir sa décision. Je pense que c'est pour te protéger qu'elle t'a caché la vérité sur tes origines. Tout cela pour sauver la réputation de sa sœur qui aurait été mère célibataire à vingt ans.

— Comprendre ? Accepter ? Par quoi commencer ? Je me suis toujours sentie comme le vilain petit canard de la famille, ajouta l'apprentie œnologue les yeux rivés sur sa coupe.

— Comprendre, c'est prendre avec soi. Laisse du temps s'écouler. Je crois qu'il faut attraper les moments de bonheur au vol et suivre leur onde de charme.

De plus en plus séduite, Pat lui posa une autre question.

— Serais-tu un genre de messenger comme l'archange Gabriel dans l'Histoire sainte qu'on nous a enseignée ?

— Tu m'attribues un bien grand rôle, répondit-il tout sourire. Dis-moi Patricia, comment te détends-tu ?

Le Beaufort était presque vide à l'instant où Pat cherchait dans le disque dur de sa mémoire un passe-temps plaisant.

— J'aime la musique et les danses latines. Cela me calme ou me stimule, c'est selon. À l'université, je révisais mes cours d'administration en valsant dans ma chambre.

— Quel bonheur ! lui répondit Gabriel ravi. J'adore danser ! Nous voilà avec deux éléments en commun. Puis-je t'inviter à la soirée de l'Association des bibliothécaires qui aura lieu ce vendredi ?

— Des bibliothécaires ?

— Quoi, tu n'en as jamais vu ? lança-t-il d'un rire sonore.

Elle réalisa alors qu'elle avait négligé de lui demander sa profession. À minuit, Giorgio éteignit progressivement l'éclairage et fit signe à ses deux derniers clients qu'il fermait la place.

À ton tour Patricia de me rejoindre sur un de mes cumulus ! Tu n'oublieras pas cette rencontre de sitôt.

Dans quelques jours, le grand bal de la Pleine Lune se déroulera autour des constellations d'automne. Je ne manquerai cela pour rien au monde. J'ai répété ma chorégraphie et j'ai bien l'intention de gagner le concours de danse. Les Séraphins et les Chérubins n'ont qu'à bien se tenir ! Quant aux Archanges, je n'en ferai qu'une bouchée avec mes battements d'ailes à la Michael Jackson ! Beat it !

Chapitre 32

Tourbillon

13 septembre

Incapable de dormir plus de deux heures d'affilée, Rosie avait rassemblé son courage et décidé de confronter Philippe. S'empressant de s'habiller, elle soigna l'aspect de ses cheveux grâce à quelques pinces dorées ici et là. Tout bas, elle formulait ce qu'elle voulait lui partager.

Ma chère protégée ! Je vais t'aider à éclaircir l'énergie autour de toi. Rien de tel qu'une communication vraie et authentique pour régler les problèmes. Tout ce qui traîne se salit, paraît-il. Tiens, me voilà philosophe comme ce Gabriel que j'ai envoyé sur terre. Ohm Ohm !

Philippe avait déjà terminé son petit déjeuner et emballait des sandwiches dans un papier aluminé. Il fut surpris de voir sa femme debout à une heure si hâtive.

— Hey ! Tu te lèves tôt ! Pourquoi ne profites-tu pas de ta journée de congé pour faire la grasse matinée et te reposer un peu ? Gustave et moi partons en vélo. Nous allons rouler quelques kilomètres. Il fait si beau !

Rosie prit le temps de préparer son espresso favori avant d'engager la conversation.

— Est-ce que Gustave a aimé son parcours en tandem avec toi lors du *Vélo-Tour* ?

— Assurément, répondit vaguement Philippe. Nous sommes tous les deux très satisfaits de notre implication même si je n'ai pas terminé le circuit.

À la brève hésitation de Philippe, Rosie se retourna directement vers lui en le fixant dans les yeux.

— Tu veux dire tous les trois !

— Quoi, tous les trois ? demanda le cycliste soudain suspicieux.

— Parce que tu avais oublié de m'informer que ton ancienne adjointe Ariane participait aussi au *Vélo-Tour*, lui lança Rosie le regard enflammé. N'était-elle pas sur le tandem avec toi ?

Philippe stoppa le remplissage de son sac à dos. Ses épaules se courbèrent comme pour se protéger d'un coup de poing. Un silence de mort s'installa brièvement. Rosie déposa sa tasse et avança d'un pas vers lui.

— Je me suis rendue au détour de la route qui borde le Gîte des Marguerites. Je voulais te faire une surprise et t'applaudir. Eh bien ! La surprise, c'est moi qui l'ai eue ! Tout un étonnement quand je t'ai vu avec Ariane sur ton vélo. Philippe, elle t'embrassait dans le cou ! cria alors Rosie en marchant dans la cuisine comme une lionne en cage.

— De quoi parles-tu ? balbutia le mari embarrassé.

— À moi de te poser la question, renchérit-elle les nerfs à vif. Pourquoi m'avoir caché que tu entreprenais le *Vélo-Tour* avec elle ?

— Tu m'espionnes, maintenant ? répliqua Philippe impatient et irrité. Ariane est une bonne amie. Elle participait à cette activité comme Gustave et moi. On se partageait le tandem, voilà tout !

— Comment savoir si tu dis vrai ?

— T'ai-je déjà menti ? Tu devrais réfléchir avant de me lancer de telles accusations. Ton imagination déborde toujours trop, ma pauvre Rosie.

— Ne me qualifie pas ainsi ! ajouta-t-elle en le toisant. Je t'ai vu Philippe Grenier. Assez de mensonges. Je veux la vérité !

De petits pas provenant de l'entrée principale les arrêterent. Le jeune Olivier courait vers sa mamie avec Florence sur les talons. Surprise par cette escarmouche, la fille unique balbutia quelques mots à ses parents pris en faute.

— Mais qu'est-ce qui vous arrive à tous les deux ? Depuis quand vous querellez-vous comme des chiffonniers ? On vous entend du perron de la maison.

Sans un salut à personne, Philippe essaya d'échapper au regard inquisiteur de sa femme. Il ramassa ses effets et sortit rapidement. Il ancrâ son vélo à son auto et quitta la cour sans demander son reste. Rosie vida vivement sa tasse de café dans l'évier et donna une bise furtive à son petit-fils.

— Florence, je t'en prie, revenez plus tard. J'ai un mal de tête intense.

Et sous le regard étonné des nouveaux arrivants, elle s'enferma dans sa chambre.

Les canaux d'une possible communication viennent encore de se fermer. Quelle mauvaise synchronisation ! Je dois vérifier mon costume de l'époque disco et répéter une dernière fois ma chorégraphie avant le grand bal de la Pleine Lune ce vendredi 13.

Pourquoi se prépare-t-elle un sac de voyage ? J'essaie de lire dans ses pensées, mais ça se promène comme dans un manège. Pas de répit ! Juste des montagnes russes !

Chapitre 33

Intensité

13 septembre

En colère contre Philippe et son attitude revêche, Rosie lança son baluchon dans le coin de la chambre d'hôtel qu'elle venait de louer. En partant de la maison, elle lui avait laissé un simple mot. « *Partie pour le week-end avec mon amie Audrey qui passe quelques jours dans notre région. Nous allons visiter le Musée du textile et je vais séjourner au Manoir de la Grève avec elle.* »

Après s'être enduite de sa crème parfumée Chanel N° 5, elle revêtit un ensemble confortable. Calmée par cette évasion impromptue, elle descendit au bar pour dîner de quelques bouchées et d'un verre de vin.

Il faut que j'y voie clair absolument, se dit-elle. Et si j'appelais Philou ? On pourrait tenter de s'expliquer ici en terrain neutre. Mais, j'ai vraiment le goût de me blottir dans les bras de Giorgio. Pourquoi suis-je si indécise ?

À son retour, la pièce embaumait la rose et le jasmin. Elle s'empara du téléphone de la chambre et composa un numéro qu'elle connaissait par cœur. Elle n'eut pas à attendre bien longtemps. Une heure plus tard, on cognait à sa porte. Vêtue seulement d'une nuisette bleue avec un parement de dentelle blanche, elle prit une grande respiration avant

d'ouvrir. Ses cheveux encore humides frissonnaient en tous sens.

Ton auréole de sagesse fout le camp Rosie ! Quel signal de mise en garde pourrais-je t'envoyer cette fois ?

Fraîchement rasé et débordant de fougue, Giorgio enleva son chandail, ses pantalons, mais il garda sa montre haut de gamme à cadran surdimensionné.

— *Mia bella* ! Quelle bonne idée tou as eue de m'inviter ici ! Tes formes mé font mourir. Voudrais-tou m'épouser ?

— Voyons, tu sais bien que je suis mariée, haleta Rosie en lui passant la main dans le cou. Tu es beau comme un Dieu grec, ajouta-t-elle incapable de lui résister.

— *Bella*, jé souis Italien, lui répondit-il avec des caresses insistantes sur sa poitrine et ses lèvres.

Il déposa son téléphone sur la table de chevet. Alors qu'il avait été particulièrement délicat la fois précédente, il enleva le léger vêtement de Rosie sans préliminaires. Debout tous les deux devant le lit qui monopolisait l'espace, leurs étreintes augmentaient en intensité. Soudain, la sonnerie du cellulaire de l'amant se fit entendre. Une sérénade joua et le mécanisme de la messagerie s'engagea. Rosie ne se formalisa pas de cette situation même si le bellâtre grimaça en observant rapidement son écran.

— Je n'ai pas beaucoup de temps *bella*. Jé vais té faire l'amour vite et bien.

Mais les gestes de l'homme ne suivirent pas son intention. Malgré les caresses insistantes de Rosie, le pénis de Giorgio resta flasque et inanimé. Un second coup de téléphone acheva de le déconcentrer. Piteux, il ramassa ses vêtements éparpillés sur le plancher.

— Mi scusi *bella*. Ça né mé jamais arrivé avant. Jé né comprends pas, baragouina le mâle qui se dirigea vers la salle de bain tout en pitonnant le code d'accès de son cellulaire.

Ainsi laissée en plan, Rosie se rhabilla lentement et marmonna :

Me voilà bien avancée maintenant ! Un mari qui me néglige et un amant qui fait patate ! Quelle logique cosmique peut bien expliquer ce cafouillis !

Domage pour ton nirvana personnel Rosie, mais je n'avais pas le choix. L'étalon perd des galons et c'est bien bon pour lui !

Chapitre 34

Progression

13 septembre

Pendant ce temps, Michou avait vaqué à quelques achats. Son retour la dérouta. Sur le côté de sa maison, elle reconnut l'homme dans la soixantaine qui élaguait ses plates-bandes.

— Gérald ? Mais que fais-tu ici ? questionna Michou étonnée.

Vêtu de ses éternels jeans et d'une veste de cuir, le cousin de Jean-Jacques travaillait la terre de ses mains calleuses. Vissée à l'envers, sa casquette à l'effigie d'une compagnie de construction lui conférait un air de dur à cuire. Trois sacs-poubelle étaient déjà sagement alignés et d'un tour de main, il en attachait un quatrième.

— Je passais te donner un coup de pouce, lui dit-il sans brusquerie.

Sur les entrefaites, Hugo, le fils aîné de Michou arriva en vélo. Il fut surpris de constater que sa mère discutait avec cet homme.

— Maman, tu aurais pu m'informer que tu avais besoin d'aide. Tiens, je pourrais venir samedi prochain, conclut-il en pianotant sur son téléphone intelligent.

— Je te remercie Hugo pour ton offre. Gérald a déjà terminé.

L'atmosphère changea. Contrairement à son habitude, le fils grassouillet repartit sans embrasser Michou. Arrivé près du trottoir, il se retourna et fusilla l'intrus du regard.

— J'espère que je ne t'ai pas causé de problème, ajouta Gérald en enlevant sa casquette ce qui montra sa complète calvitie.

Tout en grattant la terre du bout de sa bottine de travail, il semblait chercher ses mots.

— Je m'excuse de ma maladresse à ton égard la dernière fois qu'on s'est vus. Tu peux mettre cela sous le coup de l'énervement. Cela ne se reproduira plus. Pour me faire pardonner, j'aimerais que tu partages quelques heures avec moi.

Michou hésita avant de répondre.

— J'accepte de prendre un café, mais loin d'ici. Dans notre petite ville, les gens peuvent médire à notre sujet s'ils nous apercevaient ensemble. Je te répète que je ne veux pas trahir Jean-Jacques. La conduite d'Hugo me chavire. Après la mort de son père, il m'avait pourtant encouragée à réorganiser ma vie.

Vers vingt heures, Michou entra dans l'ancienne camionnette de Jean-Jacques. Au démarrage, la radio jouait la chanson *country* préférée de son mari. Un flot d'émotions la submergea. Gérald le remarqua et s'empressa de fermer le poste. Il conduisit avec une prudence extrême comme s'il transportait un trésor. Lorsqu'ils eurent parcouru une dizaine de kilomètres, Gérald immobilisa le véhicule sur le bas-côté d'une route secondaire. Homme peu loquace, il se retourna vers Michou et prononça ses premiers mots depuis leur départ.

— Nous voilà loin de la ville à présent. Je sais qu'il y a un restaurant attenant à la prochaine station-service. Je vais emplir le réservoir et nous prendrons un breuvage.

Michou se tortillait sur son siège comme une novice. Sans tarder, Gérard planta ses yeux bruns dans ceux de sa passagère.

— Je te trouve toujours aussi séduisante qu'à tes vingt ans. On dirait que tu as des cheveux d'ange !

À l'évocation de ces paroles louangeuses, Michou se mordilla nerveusement les lèvres.

— D'accord, faisons halte à cet endroit, dit-elle en ébouriffant sa crinière blonde pour lui donner plus de légèreté

Le rocker ignore que les cheveux d'ange sont en fait les nuages cirrus qui s'étirent en filaments dans le ciel. Pas le temps pour un cours de météorologie, car j'aperçois Jean-Jacques. Il semble s'amuser là-haut de ce qu'il voit ici-bas.

Chapitre 35

Pleine Lune

13 septembre

Au moment où la pleine lune de septembre grimpait à l'horizon, Rosie continuait de ronger son frein. Seule dans sa chambre d'hôtel, elle rassemblait son maigre bagage tout en ressassant les déceptions sexuelles avec Giorgio.

Quelques rues plus loin, la soirée organisée par l'Association des bibliothécaires atteignait son point culminant. Une musique tonitruante du disc-jockey jouait des airs des années soixante à nos jours. Les danseurs se trémoussaient sous la lumière des spots arc-en-ciel. Enchanté d'avoir mis ses souliers rouges à bouts ouverts, Pat exhibait ses ongles d'orteil vernis de la même couleur. Cela s'agençait magnifiquement à sa courte robe noire qui virevoltait en tous sens. Les nouveaux partenaires enchaînaient les pas en se regardant béatement.

— Un, deux, Cha-cha-cha. Un, deux, Cha-cha-cha, murmurait Pat.

— Avant de continuer à nous déhancher, suggéra Gabriel, que dirais-tu d'aller sur la terrasse boire un rafraîchissement tout en admirant l'astre de la nuit ?

Sans plus tarder, il revint avec deux verres de vin et un paquet enrubanné passé sous son bras.

— Voici ton Chianti et ce présent pour toi, susurra le bibliothécaire l'air amusé.

— Pourquoi ce cadeau ? demanda Pat avec surprise.

Elle détacha lentement la languette de velours vert qui entourait la boîte. Tout sourire, Gabriel l'encourageait des yeux. Elle découvrit alors un joli bracelet argenté.

— Merci ! dit-elle les sourcils en accent circonflexe. J'aime beaucoup ce genre de bijou ! Mais pourquoi une breloque en forme de *frog* ?

— Comme dans les contes, les grenouilles peuvent se transformer en Prince charmant si on leur en donne la chance, répondit le généreux ami.

Pat l'embrassa sur les deux joues avec empressement.

Gabriel l'arrêta dans son mouvement.

— Même si nous nous connaissons à peine, ta compagnie me plaît beaucoup. Je rêve à toi toutes les nuits depuis notre première rencontre. Je souhaiterais te fréquenter si tu acceptes. Te regarder danser avec cette robe me ravit.

— Je prends également plaisir à nos échanges, ajouta Pat avec un clin d'œil complice. Merci aussi pour les compliments ! Il n'y a que mes talons hauts qui me font un peu souffrir, mais je ne peux me résigner à les abandonner. Il me semble qu'ils font corps avec moi.

Les premières notes d'un tango argentin leur parvinrent et tous les deux se levèrent en même temps. Gabriel ajusta son nœud papillon bleu.

— Viens vite ! souffla Patricia en le tirant par la manche. C'est ma danse préférée !

— J'adore cette musique langoureuse, dit l'homme nouvellement épris, glissant fermement ses bras autour de la taille de sa cavalière.

Voici enfin l'heure que j'attendais depuis longtemps :

le fameux bal de la Pleine Lune. J'entre en piste et mon numéro se déroule comme dans un rêve.

Le pointage final s'affiche instantanément sur ma iTablette alors qu'un iCélestial part déjà dans le sidéral en proclamant :

« Le gagnant du premier prix est attribué à l'ange Archibald pour l'originalité de son costume et de sa chorégraphie. Il gagne des vacances tout inclus dans la constellation du Lion, lieu de prédilection pour faire le plein d'énergie céleste. »

Je suis béni des dieux ! Je me laisse flotter sur d'épais nuages blancs pour savourer ma victoire.

Grisés par la musique et le bon vin, les nouveaux tourtereaux arrivèrent chez Pat main dans la main. Le plaisir de la danse, la promesse d'une nuit folichonne, tout conspirait à orchestrer un joyeux moment. La propriétaire se dirigea tout de suite vers son répondeur qui clignotait. Deux messages l'attendaient. Elle s'empressa de pitonner son mot de passe et fut bouleversée par ce qu'elle entendit.

— Maman ! Maman ! J'ai perdu beaucoup de sang et j'éprouve de violentes crampes dans le ventre depuis ce matin. Peux-tu venir au plus vite ?

L'angoisse se lut aussitôt dans les yeux de Pat qui reconnaissait la voix paniquée de Laura. Pressée, elle oublia d'écouter le deuxième message. Gabriel alla immédiatement chercher leurs vestes accrochées à une patère.

— Vite ! Appelle ta fille et dis-lui de se rendre tout de suite à l'hôpital.

Ciel que les terriennes sont complexes ! Pas moyen de se reposer !

La pleine lune favorise toutes sortes d'épanchements et aussi les accouchements, mais il est bien trop tôt pour celui-ci.

Le tableau que Pat aperçut à son arrivée dans la salle d'attente du centre hospitalier la laissa pantoise. Au bout du corridor, elle vit sa Laura allongée sur deux chaises. La primipare avait plié une grosse serviette entre ses jambes. John-Francis, le père, piochait sur les touches de son téléphone portable avec des yeux de merlans frits. À leurs côtés, Hugo, le fils de Micheline Tremblay, apostrophait une infirmière. Grâce à sa carrure, il souleva Laura sans peine pour la déposer précautionneusement sur une civière vide. Elle se laissait prendre comme une Belle au bois dormant. Un médecin qui arrivait constata rapidement la gravité de la situation. Il réclama un préposé afin de transporter la patiente fragile et désarmée dans une chambre.

— Pat ! Pat ! répéta Gabriel avec insistance. Tu blêmis. Que se passe-t-il ?

— Ce moment est un vrai *remake* de ma fausse couche, parvint à articuler Pat. J'ai vécu exactement la même chose à ma première grossesse. J'ai perdu le bébé à deux mois et je me suis organisée toute seule avec les ambulanciers. Larry, mon mari, est venu me rejoindre beaucoup plus tard. J'ai l'impression de visionner un mauvais film.

— Allons voir ta fille maintenant. Elle a sûrement besoin de toi.

— Cela vaut bien la peine de l'avoir mise en garde contre les coups de tête, répondit Pat irritée. Quelle idée que celle de se faire faire un enfant sans s'inquiéter de la suite. Je ne peux pas croire qu'elle voulait garder le bébé de ce *nobody*. Et qui va ramasser les pots cassés ?

Malgré l'heure tardive, elle tenta d'appeler Michou en renfort. Pour la troisième fois, ce fut sans succès. Puis, elle

essaya de contacter Rosie, mais cette dernière ne répondait pas non plus.

What kind of friends are they! pense Pat. Ne t'inquiète pas ; il n'y a pas de faille dans votre amitié, juste un court délai avant de vous retrouver. À force de la fréquenter, me voilà bilingue moi aussi.

Chapitre 36

Lendemain

14 septembre

Aux premières heures de ce samedi matin brumeux, Rosie arriva à l'hôpital suivie quelques minutes plus tard de Michou. Les *Girls* se retrouvèrent autour du lit de Laura.

— Enfin vous voilà, clamait Pat. Mais où étiez-vous ?

Les accusées choisirent de dissimuler leurs récentes activités. Après les déboires vécus avec Giorgio, Rosie s'était résignée à rentrer. Elle avait allégué auprès de Philippe un soudain malaise de l'amie qui lui avait servi d'alibi. Quant à Michou, le baiser de bonne nuit de Gérald l'avait troublée.

La jeune malade se plaignait de façon lancinante de douleurs au ventre. Malgré ses yeux noirs à faire damner un saint, elle affichait une mine affligée. Lors de l'échographie effectuée peu de temps après son arrivée, on lui avait annoncé que sa grossesse était terminée. Un chirurgien avait déjà procédé à un curetage d'urgence. Depuis ce moment, les traits de la convalescente étaient restés contractés.

— Il faut reprendre tes forces, recommanda Pat à sa fille. Désires-tu un verre de lait avec des biscuits ?

— Non ! Je veux juste mon bébé ! gémit Laura.

— Calme-toi ! Tu n'as plus rien à craindre maintenant. Comment se fait-il que John-Francis ne se trouve pas auprès de toi ?

— Maman, je te le répète pour la dixième fois ! répondit la malade exaspérée. Mon amoureux est reparti pour Vancouver où il doit chanter demain. Tu dois bien te réjouir de ce qui m'arrive.

Rosie et Michou sentaient venir l'orage éclater entre Pat et sa fille. D'aussi loin qu'elles se souvenaient, il y avait à la fois de l'affection et de l'agressivité entre elles. Voulant désamorcer le conflit latent, Michou tapotait la main droite de Laura qu'elle avait bercée dès sa naissance.

— Il est normal que la tristesse te décourage après l'interruption de ta grossesse, dit l'infirmière retraitée. Tu peux reprendre un calmant ; cela va t'apaiser un peu. On ne peut pas prévenir un avortement spontané. Cela arrive dans environ vingt pour cent des cas. Ne te désole pas, car tu pourras enfanter à nouveau. Ta mère a vécu la même chose et pourtant, te voilà.

— Quoi ? Maman tu as fait une fausse couche et tu ne me l'as jamais dit !

— Voyons, reprit à son tour Rosie en caressant la main gauche de Laura. Elle ne voulait pas t'inquiéter avec cela. On s'en remet toutes. Moi aussi j'ai perdu mon premier fœtus avant la naissance de Florence.

Pat naviguait comme elle le pouvait dans le courant de ses émotions. Sa tête tourbillonnait.

— Je ne te souhaite aucun mal, juste du bonheur, ajouta la mère à sa fille. Cependant, il est inconcevable que le père ne te soutienne pas dans cette épreuve. Gabriel s'inquiète comme moi de cette situation.

Ah s'il était encore ici ! se dit-elle. Sa présence me manque déjà. La nuit dernière, il a spontanément pris les

choses en main. Il m'a encouragée et accompagnée jusqu'à ce que les événements se soient clarifiés. Toutes ces heures, il a veillé à mon bien-être avant de retourner chez lui. *So lucky I am !*

Laisse-toi dorloter, Pat. Je t'assiste dans ta relation avec cette âme sœur.

N'ayant jamais entendu ce prénom, Rosie et Michou se regardèrent d'un air suspicieux. Leurs mimiques se figèrent au moment où Laura, passant de la détresse à la colère, cracha ce qu'elle avait refoulé.

— Arrête maman ! Je viens de te dire qu'il ne peut pas abandonner ses contrats. Tu ne m'as jamais comprise. Papa est parti lorsque j'avais quinze ans et, de toute façon, tu as toujours choisi ta carrière avant moi.

Pat transpirait abondamment dans son léger chandail. Elle ne put se retenir plus longtemps et sortit de ses gonds.

— *My God !* Les médicaments te font déparler. Ton père me trompait avec tous les jupons qu'il rencontrait. Rosie et Michou peuvent t'en dire un chapitre à ce sujet. Il fallait que je gagne notre vie, car il n'était pas très assidu à me verser une pension alimentaire. Je t'ai élevée de mon mieux et tu n'as jamais manqué de rien.

— Si ! Toi tu m'as manqué !

— Ça suffit ! répondit Pat rouge comme une pivoine. Je ne suis pas une mère indigne et tu ne me parleras pas comme cela. *What a bad character you have!*

— La faute à qui ? hurla Laura.

Les paroles abrasives de la trentenaire ne firent qu'ajouter de l'huile sur le feu de la mésentente. La dispute alerta deux infirmières. Le regard sévère, la plus âgée interloquée par ce raffut, escorta *manu militari* les trois sexagénaires hors des salles de soin.

— Ne t'en fais pas, cria Laura à sa mère. Je ne te dérangerai pas longtemps. Dès que je serai remise, je vais retrouver du travail. J'ai déjà reçu une offre d'une agence de traduction de Toronto.

Elle tira la couverture étriquée sur sa tête, mais la rabassa lorsqu'elle entendit la voix d'un homme qu'elle connaissait. Il s'approcha d'elle et l'embrassa sur les joues.

— Hugo ! Quelle bonne surprise ! Viens ! Tu tombes à point !

À sa sortie, Michou serra son aîné dans ses bras, pendant que les yeux de ce dernier fixaient intensément son amie d'enfance. Voyant Laura et Hugo réunis, Pat respirait mieux. L'instabilité de sa fille semblait se résorber aux côtés de ce gentil gaillard.

Les déceptions du passé remontent à la surface pour les deux belligérantes qui sont faites du même bois. Le bout de mon aile me dit que la malade a peut-être trouvé celui qui va la consoler.

Chapitre 37

Conflit

14 septembre

La nuit ayant été écourtée pour les trois femmes, elles se retrouvèrent à la cafétéria de cet hôpital qu'elles connaissaient par cœur. Compte tenu de l'heure matinale, des visiteurs de tous âges se côtoyaient sans se parler. Éplorée, Rosie oublia les problèmes de Pat pour se centrer sur ses déboires.

— Je suis brouillée avec Philippe, annonça-t-elle aux deux autres en grignotant une bouchée de croissant au chocolat. Il est impossible à vivre ces temps-ci !

Michou tiqua à cette remarque.

— Ton Philou ne veut sûrement pas t'irriter. Apprécie donc ta chance d'avoir un mari comme lui ! Au cours des années, j'ai observé ses belles qualités, notamment son charme et sa grande culture.

— C'est curieux comme tout le monde semble mieux le connaître que moi, s'impatienta Rosie, en proie à une vive agitation. Tu oublies bien facilement le cafouillage du *Vélo-Tour* ! Et s'il m'était infidèle ?

Le regard enflammé, Michou l'arrêta.

— Essaie de régler ta situation au lieu de nous rabâcher toujours les mêmes vieilles affaires, Roseline Belhumeur !

Tes exigences sont vraiment très élevées. Plusieurs donneraient cher pour avoir la moitié de ce que tu possèdes. S'il y a quelqu'un qui devrait se lamenter ici, c'est plutôt moi.

Ironique, Pat se mêla à l'altercation.

— À ton tour Michou d'obtenir dix sur dix sur l'échelle des malheurs ! Un couple évolue toujours un peu mystérieusement pour les autres. À part les deux intéressés, personne ne peut vraiment savoir ce qui se passe. Alors tu devrais t'abstenir de juger.

L'atmosphère entre les femmes devint soudain glaciale. Elles évitèrent leurs regards sans ajouter quoi que ce soit.

Mon Panicomètre clignote maintenant dans tous les sens ! J'en ai plein les ailes de leurs chicanes de fiffilles. Je trouve une nouvelle diversion dans mon escarcelle. Je vais leur régler cela tout de suite.

Sorti de nulle part, un jeune infirmier caracola vers la table du trio. Sans faire attention, il s'accrocha dans une chaise et badaboum ! il renversa sur les femmes son cabaret rempli de plusieurs breuvages. Chacune fut éclaboussée.

— Oh ! Mille excuses mesdames ! Je suis tellement maladroit ! Mes amis disent que je mérite dix sur dix pour ma gaucherie légendaire.

Après avoir épongé son chemisier comme elle le put, Rosie regarda Michou qui faisait de même sur ses pantalons. Pat se retourna pour haranguer le fautif, mais il avait déjà quitté la place. Les trois sexagénaires éclatèrent de rire en même temps.

Bon ! Je vais ranger ce costume et délasser mes ailes dans les environs. Du répit avant de voler à leur secours une autre fois !

Lorsque Pat se leva, Rosie la retint et lui intima de s'asseoir.

— Tu ne t'en tireras pas comme cela, Patricia O'Connor. Qui est-ce Gabriel dont tu as prononcé le prénom tantôt ? À mon souvenir, tu ne nous as jamais parlé de ce type. On s'est pourtant répété qu'on pouvait tout se dire au nom de notre amitié.

Pat rougit comme une jeune fille. Jusqu'ici, elle était restée silencieuse sur ses rencontres avec ce nouvel homme dans sa vie.

— Vous ne devinerez jamais ? C'est le frère du voisin de Michou. Il assiste aux cours d'initiation au vin, répondit enfin Pat, un scintillement dans les yeux. Hier, par exemple, lors de notre soirée de danse...

— Une danse ? Parle vite et arrête de te cacher ! intervint Michou. Mais pourquoi ne nous as-tu pas révélé cette primeur ?

— J'ai peur que cela ne fonctionne pas. Il est si gentil ; trop même.

— Tu aurais gagné le gros lot avec ce Gabriel ! ajouta Rosie avec surprise.

— Il m'a écoutée attentivement raconter ce qui m'arrive avec ma mère et ma sœur. Il fut également d'un grand réconfort cette nuit avec le malheur de Laura.

— Quand vas-tu nous le présenter ? demanda Michou, réjouie de ces bonnes nouvelles.

L'annonce de Pat et l'incident causé par l'infirmier fantôme leur firent oublier leurs différends. Au moment de quitter la table de la cafétéria, l'ancienne garde-malade interpela Pat du regard.

— Ne dirait-on pas ta sœur Simone qui est assise au fond là-bas ? Elle a l'air en grande conversation avec une travailleuse sociale que je connais.

— *Is it another God's trick ?* suffoqua Pat, se dirigeant tout droit vers elles tout en claquant des talons.

Si tu avais pris le temps d'écouter ton deuxième message hier soir, Pat, tu aurais appris ce que je sais déjà. Yvonne, ta mère adoptive a subi un sérieux AVC. Le destin, juste le destin. Pas de repos sur cette terre...

Chapitre 38

Découragement

14 septembre

L'arrivée inopinée de Pat interrompit la conversation entre Simone et l'intervenante. Cette dernière gesticulait alors qu'elle tenait un gobelet de café rempli à ras bords. De peur d'être exposée à d'autres éclaboussures, Pat recula d'un pas.

— Que fais-tu ici ? dit-elle sèchement en interpellant sa sœur. Où est maman ?

— Si tu prenais tes messages, tu saurais tout, rétorqua froidement la cadette à celle qui maugréait contre elle. Notre mère a subi un accident vasculaire cérébral hier matin. À mon retour à la maison, je l'ai trouvée étendue sur le plancher de la cuisine et ses propos semblaient confus. J'ai appelé le 9-1-1 et les ambulanciers ont été dirigés à l'urgence de cet hôpital.

Déposant son verre sur la table, la travailleuse sociale voulut mieux saisir la situation.

— Vous connaissez Madame Simone O'Connor ? questionna-t-elle en fixant la nouvelle venue.

— C'est ma sœur ! hurla Pat.

— Non ! C'est ma cousine ! répondit Simone sur le même ton.

Pas encore des querelles sur l'identité de Pat ! Elle est bel et bien la fille biologique d'Adèle, adoptée à sa naissance par Yvonne et Ron O'Connor. Pourquoi en faire tout un plat ? Avec tous ces hauts cris, elles effraient les clients de cette cantine.

La responsable qui pilotait ce dossier n'y comprenait rien. Elle devait cependant classer cette affaire au plus vite, car des dizaines d'autres cas l'attendaient.

— Les premiers examens ont démontré que madame Yvonne Gagnon est paralysée du côté droit, continua la spécialiste en relation d'aide. Un accident vasculaire cérébral a atteint l'hémisphère gauche de son cerveau. Nos premières évaluations indiquent qu'elle devra être transférée dans une unité de soins de longue durée. Elle ne pourra plus jamais revenir chez elle.

Les deux protagonistes restèrent coites devant cette annonce. Épuisée, Pat tira une chaise et s'y laissa tomber pour écouter la suite des propos.

— Les besoins de base de votre mère nécessiteront dorénavant de l'assistance. Sa motricité est vraiment réduite et il faudra constamment lui rappeler de simples directives. Elle ne pourra pas tenir d'objets avec les membres de son côté droit et son élocution demeurera très pénible.

Spontanément, Pat fixa sa sœur.

— Tout ce gâchis ne se serait pas produit si maman avait accepté d'aller aux *Résidences Beau Séjour*. Elle aurait reçu des soins sans subir de stress ou d'inquiétude.

La travailleuse sociale perçut immédiatement les tensions importantes entre Simone et Pat.

— La réalité des prochains mois risque d'être difficile. Je vous encourage à rallier vos énergies. Votre mère aura besoin de votre soutien à toutes les deux.

Pat fouilla alors frénétiquement dans les nombreux compartiments de son sac à main. Elle se leva et se moucha quelques pas plus loin.

I have up to my ears ! échappa-t-elle excédée. Ce n'est pas ainsi que je voyais ma retraite ! Toute cette escalade de problèmes m'enlève l'énergie nécessaire pour entamer mes projets. Je vais appeler Gabriel. Il saura me conseiller.

J'étends une aile protectrice au-dessus de Pat afin de l'accompagner dans ce passage difficile. Demain est un autre jour avec vingt-quatre nouvelles heures.

Chapitre 39

Déception

20 septembre

À l'aube de sa journée de congé hebdomadaire, Rosie frissonnait. Depuis quelques semaines, son grand lit restait froid, car Philippe avait pris l'habitude de dormir dans la chambre d'amis du sous-sol. Elle se leva précipitamment, ajouta un édredon et démarra le système de chauffage. Une odeur de roussi parvenait du calorifère, signe que la poussière de l'été devait être nettoyée. Elle partit dans une longue rêverie qui l'amena instantanément dans les bras de Giorgio. Oubliant le dernier épisode de son pénis qui était passé de longueur supersonique à microscopique, elle fantasma plutôt sur les caresses de leur récente rencontre.

Tous les hommes vivent des moments comme ceux-là, se disait-elle. Je ne suis plus une fleur du printemps, mais le souvenir de ses baisers brûlants me hante. J'ai essayé sans succès de l'ignorer toute la semaine en me plongeant dans mon travail. Impossible, je l'ai dans la peau !

Les mâles terrestres se définissent beaucoup par leurs prouesses sexuelles. Une panne et paf ! c'est la catastrophe. Les femmes seraient-elles plus entraînées aux ratés de toutes sortes ?

Un bruit provenant du radiateur la réveilla complètement.

Qu'à cela ne tienne ! Puisque le sommeil m'a quittée, je pars déjeuner au Beurepaire.

Avec son béret rouge posé sur le côté et son blouson sportif de couleur assortie, Rosie profita du premier jour de l'automne pour marcher les vingt minutes qui la séparaient de son restaurant habituel. Elle s'apprêtait à traverser la rue Principale lorsqu'un vigoureux coup de vent arracha son couvre-chef qui se mit à rouler sur le bitume. Elle courut pour l'attraper et, y parvenant, sa satisfaction ne dura qu'un instant. Deux élèves de l'école des Prairies arrivaient face à elle. Les garçons reconnurent leur directrice adjointe et détalèrent comme des lapins vers la ruelle adjacente.

Pas encore ces mauvais garnements ! grommela-t-elle, enfonçant cette fois son chapeau jusqu'aux oreilles. Avant, je serais partie à leurs trousses, mais aujourd'hui, c'est mon jour de congé. Qu'ils aillent au diable !

Plus nerveuse qu'à son habitude, elle entra au restaurant. Fébrile, elle chercha Giorgio du regard. Le repérant près de la grande baie vitrée, elle figea tout net. Une blonde quadragénaire riait à gorge déployée aux paroles qu'il lui susurrail tout près du cou.

— *Bella signora*, vous êtes nouvelle dans le quartier ? Qué puis-je vous offrir ? Espresso ? Macchiato ? Cappuccino ? Mi cuore ?

Affolée par ce qu'elle voyait et entendait, Rosie visa la porte de sortie.

Que je suis naïve ! Mon horoscope disait que les Lions seraient éclairés par des faits inédits. Me voilà servie ! Je ne suis pas plus éveillée que les adolescentes que je mets en garde contre les beaux parleurs !

Comme elle partait en catimini, Rosie fut interpellée par son Roméo.

— *Buengiornio bella* Rosié ! Viens par ici, jé té prépare la jolie table du coin.

Ne sachant plus très bien comment réagir, la rouquine escamota l'offre et prit aussitôt les jambes à son cou sous le regard stupéfait de Giorgio.

Oh la la ! Elle est en pleine désertion, ma Rosie !

Elle n'avait pas décoléré durant tout le trajet. N'ayant rien ingurgité depuis le réveil, son ventre criait famine. Arrivée à la maison, elle mit en marche sa machine à café sophistiquée. Elle savourait lentement sa première gorgée lorsque le téléphone sonna.

— Maman, es-tu disponible pour la journée ? hoquetait Florence.

— Calme-toi ma grande ! Qu'y a-t-il ?

— La directrice de la garderie vient de m'appeler pour me dire qu'Olivier est malade. Pourrais-tu le ramener chez toi ? Il m'a semblé agité ce matin, mais j'étais préoccupée par ma présentation au bureau. Steve ne peut laisser son travail non plus. Mon horaire de la journée est surchargé ! Peux-tu y aller s'il te plaît ?

— Oui, je m'y rends tout de suite. Sa fièvre doit être due à son gros rhume. Il pourra se reposer dans mon lit.

— J'ai autre chose à te demander. Steve et moi devons signer notre bail pour l'appartement que nous avons loué à Toronto. Pourrais-tu t'occuper d'Olivier le week-end prochain ? Je n'ai confiance qu'en toi !

À l'évocation de ce déménagement inattendu, le cœur de Rosie se mit à battre de travers. Elle bloqua sa respiration pour empêcher l'arythmie de s'installer. Elle se sentait comme une complice qui aide un voleur à fuir avec son précieux butin.

— Maman ! Maman ! Tu dois me dépanner !

— Laisse-moi discuter de tout cela avec ton père, soupira Rosie avec lassitude. Si l'on partageait le temps avec tes beaux-parents, cela me conviendrait mieux.

La jeune mère marmonna un oui rapide et raccrocha. Rosie termina son café d'un trait en l'accompagnant d'une tranche de fromage et d'une poignée d'amandes pigées dans un bol. Contrariée, elle chaussa à nouveau ses espadrilles, puis se raidit en apercevant Philippe dans l'entrée de la cuisine.

— Quel feu faut-il éteindre cette fois ? se plaignit Philippe qui n'aimait pas être dérangé.

— Nous devons nous occuper d'Olivier pour l'après-midi. Le Centre de la petite enfance ne peut le surveiller, car sa température dépasse la normale.

— La retraite nous rend plus libres. J'espère que Florence ne prendra pas l'habitude de nous réquisitionner à l'improviste. Nous avons notre vie à nous.

Rosie se retint de parler immédiatement du prochain temps de garderie prévu.

— Notre fille a besoin d'aide et nous pouvons la soutenir. Pour notre existence à deux, on repassera, rajouta-t-elle tout en logeant sa tignasse dans son béret rouge.

Tu es très lucide, ma Rosie. Ton cœur de mère s'agite à l'idée de voir s'éloigner dans peu de temps ceux que tu aimes. Inspire... Expire... Inspire... Expire...

Chapitre 40

Brasier

21 septembre

Le temps radieux de ce premier jour d'automne avait permis à Michou de terminer le rangement des meubles de jardin. Satisfaite, elle verrouilla la porte du cabanon dans le fond de la cour où tout ce matériel était désormais entreposé jusqu'à l'an prochain. Sur un poteau de la clôture en fer ornemental, une veste de jeans pendouillait. Gérald achevait le ratissage des feuilles mortes récemment tombées. Lorsqu'elle le vit ramasser son équipement pour se diriger vers son nouveau camion, Michou retira l'élastique de ses cheveux et s'approcha de lui. Il avait insisté pour lui donner un coup de main et elle se sentait redevable envers lui.

— Merci Gérald pour ton aide précieuse, dit-elle. J'aimerais que tu restes à souper. Rien de compliqué : un verre de vin et une salade de poulet. Est-ce que cela te conviendrait ?

Les pommettes de la veuve rosirent. Son regard se dirigea vers le tatouage d'aigle que le cousin de Jean-Jacques portait sur son bras droit, témoin d'une époque passée dans les chantiers hydro-électriques.

— Je ne veux pas te déranger. Si tu cuisines quelque chose de simple, j'accepte.

Je continue de mettre en place les éléments qui me permettront de me libérer des soins à Michou. Encore un peu de temps et bingo !

Maintenant, je me concentre sur mes préparatifs de course pour le Grand Marathon cosmique. Go Archi Go !

Une heure plus tard, une visite inopinée se produisit. Hugo et Justine, qui n'avaient pas vu leur mère depuis plusieurs jours, entrèrent sans sonner. Hugo avait reconnu l'ancien camion de son père et affichait un air contrarié. Justine déposa sa chatte qui fila immédiatement sur le divan de tissu vert.

— Gérald ! Quelle belle surprise ! dit Justine en faisant la bise au cousin qu'elle affectionnait.

Hugo se renfroigna et prétexta un besoin urgent pour s'enfermer dans la salle de bains. Gêné, Gérald se leva comme mu par un ressort.

— Je dérange. Je m'en vais.

Pendant que Justine expliquait à sa mère les soins à prodiguer à Minette au cours de son séjour à Boston, la sonnerie rock du cellulaire de Gérald se fit entendre. Il répondit immédiatement.

— Quoi ? De la fumée qui sort de mon garage ? bafouilla-t-il à son voisin qui l'informait d'une possible conflagration.

Michou et Justine agrippèrent leurs sacs à main.

— Hugo, viens avec nous ! Gérald a besoin de tous les bras disponibles.

Pour la première fois, la cadette prenait un ton ferme. Maussade, l'aîné quitta son refuge pour les accompagner.

Deux heures plus tard, le chef des pompiers dissipait les craintes du sinistré.

— Vous l'avez échappé belle. Ce début d'incendie semble avoir été causé par un problème électrique. Il n'y a

qu'une partie de votre garage qui est endommagée. Cependant, vous ne pourrez pas réintégrer votre maison avant quelques jours. Il vous faudra contacter votre assureur qui enverra une compagnie pour nettoyer les dégâts occasionnés par la fumée.

— Merci pour votre rapidité messieurs ! J'irai à l'hôtel en attendant.

Gérald affichait un air inquiet. Sa force et son courage habituels avaient laissé place à une vive angoisse. Michou s'approcha lentement de lui pendant que les voisins, curieux, regardaient la scène.

— Je t'offre de venir chez moi, insista-t-elle. Tu seras près de ta maison et tu pourras surveiller les réparations plus facilement.

Je suis sauvé par le geste de Michou. Me voici sur la ligne de départ du Grand Marathon cosmique. Youppi ! Je vole encore une fois vers la victoire.

Chapitre 41

Émoi

24 septembre

Michou se dépêchait à rincer les assiettes du souper avant de les déposer dans le lave-vaisselle. Elle entreprit ensuite de frotter énergiquement le comptoir déjà immaculé. Elle qui ne transpirait jamais suait de partout. Debout à ses côtés, Gérard balbutia quelques mots polis.

— Merci de m’avoir hébergé ces quelques jours. Je vais retourner à la maison demain, car il n’y a plus de trace de fumée nulle part.

Ne sachant comment dissimuler son trouble à l’égard de cet amour de jeunesse, Michou s’empressa de servir le vin qui restait.

— Tu aurais pu demeurer ici encore un peu afin de mieux t’organiser. Ce fut un plaisir de t’accueillir.

Assis sur les chaises capitonnées de la salle à manger, ils finirent la bouteille de Bordeaux en partageant des souvenirs communs. Puis, sans ambages, Gérard annonça qu’il se retirait dans son refuge, soit l’ancienne chambre d’Hugo. Les deux coupes vides restèrent sur le comptoir.

Michou commençait à s’assoupir lorsqu’elle entendit des pas venant de l’escalier du sous-sol. Gérard semblait se diriger lentement vers son alcôve. Elle se dressa soudain dans son lit. Son cœur se mit à battre très fort.

— Michou, dors-tu ?

Paniquée, la veuve retint son souffle et demeurait immobile. De son côté, son ancienne flamme ne bougeait pas. Quelques minutes s'écoulèrent ainsi en silence. Au moment où Gérard s'en retournait, les pentures de la porte grincèrent. L'intrus resta interdit en apercevant Michou vêtue d'une chemise de nuit toute légère. Sans parler, il lui prit la main et s'avança vers elle.

— Non ! Pas dans ma chambre ! murmura Michou pendant que Gérard lui caressait le cou. Allons en bas !

À ce moment-ci, je sais qu'elle passe à une autre étape de sa vie. C'est une affaire presque classée pour moi.

Gérard tamisa la lumière grâce au rhéostat. Sur le lit de son fils aîné, les jambes de Michou flageolèrent comme du coton. À la fois rustre et viril, le sexagénaire dégageait une présence animale. Retrouvant avec allégresse le corps qu'il avait tant désiré, il s'empressa de la dévêtir et il lui fit l'amour avec vigueur. Quelques minutes seulement s'étaient écoulées. Recroquevillée sur elle-même, Michou pleurait doucement.

— T'ai-je blessée ou fait mal ? s'enquerra Gérard. J'avais envie de toi depuis si longtemps. Je t'ai toujours aimée. Pourquoi n'aurais-je pas droit à une deuxième chance ?

— Je ne peux pas tromper Jean-Jacques, prononça Michou en ramenant le drap de coton fleuri sur son épaule. Ça ne se reproduira plus.

Lorsqu'elle se leva pour ramasser sa chemise de nuit, Gérard la fit pivoter à nouveau vers lui. Délicatement, il remplaça une mèche de ses cheveux blonds qui s'était détachée et la lui remit derrière l'oreille. Puis, il l'enlaça et

épongea ses yeux mouillés. Il couvrit ses seins, son ventre et ses fesses de doux baisers. Telle une affamée, Michou s'abandonna à son amour de jeunesse. Cette deuxième étreinte se déroula avec lenteur et intensité. Un ange passa.

Archi, pour vous servir ! Même si je n'ai pas toutes les compétences dans ce domaine, je pense que le plaisir sexuel, c'est comme le sel. Quand on en saupoudre, la vie prend un meilleur goût.

Soudain, un bruit inattendu provenant de l'étage déclencha la surprise des amants. Tel un guerrier prêt à se lancer au combat, Gérard sortit nu de la chambre pour aller inspecter les lieux. Il cibra bien vite la responsable. La chatte de Justine avait sauté sur le comptoir de la cuisine et fait tomber les coupes de cristal. En marchant sur le verre brisé, Minette s'était blessée et du sang coulait de sa patte avant droite. Sans plus attendre, Michou se rendit à la salle de bain et revint avec sa trousse de premiers soins.

La magie fut de courte durée. Il faudra reprendre cela.

Chapitre 42

Dévoilement

25 septembre

La pluie qui tombait dru forçait Michou à ralentir le pas. Chargée de Minette qui miaulait sans arrêt, elle transportait la chatte blessée chez Justine qui devait revenir de Boston cet avant-midi. Arrivée à l'édifice où logeait sa fille, elle secoua son parapluie et le laissa dans l'entrée. Quand elle parvint au premier palier, elle entendit Justine qui chuchotait des « *Je t'aime* ». Elle s'étira et aperçut alors sa cadette embrasser une autre femme. Elles s'enlaçaient de façon non équivoque devant la porte de son appartement. Hébétée, Michou redescendit vite avant que Minette ne la trahisse. Cachée dans un recoin de la ruelle, elle vit partir la visiteuse qui couvrait sa tête du capuchon de son imperméable.

Qu'importe ce que va penser Justine, se dit Michou les yeux embués. Il faut que j'en aie le cœur net.

Elle frappa à la porte de sa fille et n'ayant pas de réponse immédiate, elle cogna encore plus fort. Vêtue légèrement, Justine apparut sur le seuil. Ses cheveux blonds courts joliment ébouriffés mettaient en valeur son visage angélique.

— Maman ! Je ne t'attendais pas ce matin ! réagit la trentenaire surprise.

— Puis-je entrer ? lui demanda Michou nerveuse. Je prendrais bien un breuvage chaud, car je suis transie.

Minette se glissa contre les jambes de sa maîtresse. En voyant le pansement sur sa patte, la propriétaire de la chatte la serra tout contre elle.

— Hier soir, elle s'est légèrement blessée sur un verre brisé, dit immédiatement Michou. Rien de grave. J'ai désinfecté la plaie et dans quelques jours, elle trottera partout.

Désintéressé, l'animal de compagnie se dirigea sur le sofa près de la fenêtre, son lieu de prédilection. Rassurée, Justine rangea le coupe-vent de sa mère et lui fit signe de la suivre vers sa cuisine laboratoire. Comme elle sortait son assortiment de thés, elle accrocha une peinture qui était appuyée sur le comptoir.

— Une de tes œuvres ? questionna Michou.

— Non, c'est le cadeau d'une femme qui est venue à mes ateliers après avoir appris qu'elle avait un cancer du sein. Mes sessions d'art-thérapie l'ont beaucoup aidée.

— Je suis fière des projets que tu as instaurés au Centre de santé. Et si on parlait un peu de toi ma Justine ?

— De mon voyage à Boston ? demanda l'artiste tout en déposant une infusion à la menthe dans la théière.

— Ta nouvelle amie n'est pas ici ? Aurais-tu des choses à me confier ? insista Michou.

Justine se frotta la nuque comme chaque fois que l'anxiété la tenaillait.

— Euh, non.

— Il serait peut-être temps de parler de ton orientation sexuelle, lança Michou sans hésiter.

Justine laissa tomber sa tasse qui se cassa. Le liquide chaud se répandit prestement dans les fentes du plancher de bois. Au lieu de se dépêcher pour ramasser le dégât, elle s'effondra en larmes.

Elle voudrait se jeter dans les bras de sa mère, mais elle se retient. Michou frissonne.

— C'est Hugo qui t'a parlé ? pleurnicha Justine. Je lui avais pourtant demandé de respecter mon silence.

Doucement, Michou s'assied par terre à ses côtés.

— Hugo ne m'a rien dit. Je t'ai aperçue tantôt. Tu embrassais une femme à pleine bouche. Je me suis sauvée comme une lâche après vous avoir vues.

Michou serra sa fille dans ses bras. Justine confessa alors les ambivalences et les contradictions qui l'assaillaient.

— En compagnie de Julia, je me sens sur une autre planète. Elle est tellement belle avec ses longs cheveux blonds. Je l'aime !

— J'aurais dû aborder le sujet bien avant, mais j'ignorais comment m'y prendre. Jean-Jacques et moi en avions déjà parlé.

— Pauvre papa ! éclata Justine. M'aurait-il considérée comme anormale de me savoir lesbienne ?

— Voyons ma chouette ! Tu sous-estimes ton père. Hugo calcule et analyse pendant que toi, la passion te mène. Tu n'as jamais fait les choses à moitié.

Cordonnière mal chaussée ! Le métier d'infirmière n'a pas été d'un grand secours pour cibler ton intervention auprès de Justine. N'aie pas peur des préjugés Michou. Comme ange gardien, je guide tes pas.

— Maman, je ne sais plus que penser, dit Justine les yeux égarés. Même si j'ai aimé quelques hommes, je suis toujours plus attirée par les femmes. Je tiens à Julia. De son côté, elle reste très prudente et elle ne veut pas avouer ouvertement son lesbianisme. Avec son travail d'enseignante,

elle doit surveiller son image professionnelle. Comment agir ? Me taire ? Sortir du placard ?

Justine regardait fixement sa mère pour chercher son approbation. Michou l'écoutait attentivement tout en ramassant les morceaux de la tasse brisée.

— Tu as eu bien des idylles dans ta vie. À chaque fois, tu nous disais que c'était le bon gars. Et là, tu m'exprimes que c'est la bonne fille. Afin de t'éclairer, as-tu pensé te faire aider par un psychologue ? Celle que j'ai consultée lors de ma crise de quarantaine m'avait rendu service.

Cette confidence tira Justine hors de ses préoccupations personnelles.

— Toi ? Tu as vécu une phase difficile à quarante ans ?

— Oui, comme bien des femmes et des hommes. Mais pour le moment, ce que tu vis m'importe plus que toute autre chose.

— Excuse-moi d'amplifier tes soucis, dit Justine embarrassée. Après la mort de papa, voilà que j'en rajoute.

Secouée par ces révélations, Michou regarda sa montre qui indiquait presque midi. Elle embrassa tendrement Justine sur le front.

— Je me sauve, car j'ai un dîner prévu avec Pat et Rosie, conclut la mère. Pourrons-nous reparler de tout cela très bientôt ? Je t'aime et je ne te jugerai jamais.

Minette descendit prudemment du sofa. Indépendante, elle boitilla entre les femmes pour se diriger vers sa litière.

Au ciel, pas de sexe possible pour les chérubins. À observer les comportements des terriens, c'est peut-être moins compliqué ainsi.

Chapitre 43

Aveux

25 septembre

Une bruine froide s'abattait maintenant sur le secteur de la rue Principale. Plusieurs clients entraient au Beaurepaire irrités par cette désagréable température. Vêtue d'un tailleur classique, Rosie arriva la première pour célébrer son dernier jour de remplacement à l'école des Prairies.

Plusieurs générations d'enseignants ont su profiter de ta longue expérience. Ma Rosie, il est temps de penser à toi. Ton statut de retraitée prendra officiellement effet demain.

Peu après, Pat fit son entrée. Son allure sportive tranchait avec la tenue de la directrice adjointe. Puis Michou franchit le seuil de leur restaurant préféré. Trempée, elle marchait comme une automate et les rejoignit à leur table du coin.

— *My God !* Tu sembles découragée ! remarqua Pat, l'air préoccupé.

Sans prendre la peine de répondre, Michou exigea immédiatement un verre de vin blanc au nouveau serveur.

— Où est Giorgio ? s'enquit-elle en regardant distraitemment le menu.

— La propriétaire m’a dit qu’il ne travaille plus ici, l’informa le garçon affairé à noter les commandes de tout un chacun.

— Parti où ? insista Pat.

Le novice ne l’entendit pas, car il était déjà rendu à la table voisine. La figure crispée, ce fut Rosie qui les avisa.

— Il réside à New York avec une fille dont il est tombé amoureux, lâcha-t-elle d’une voix aiguë.

Et sans crier gare, ses yeux s’embruèrent de larmes. Les deux autres s’inquiétèrent aussitôt de cette attitude si peu habituelle de leur amie rouquine.

— Dis-nous ce qui se passe ! ordonna Pat péremptoire. Est-ce la fin de ta carrière qui te rend sensible à ce point ?

Le serveur apporta trois soupes, mais aucune des femmes n’y toucha immédiatement.

— J’ai couché avec Giorgio, lâcha Rosie en reniflant bruyamment. Voilà ce qui est arrivé !

Un lourd silence tomba autour de la table alors que deux paires d’yeux figèrent.

— Je le sentais que ton histoire de choc vagal cachait autre chose. Est-ce que Philippe le sait ? demanda Pat, assise sur le bout de sa chaise.

— Jamais ! Et je ne veux pas qu’il l’apprenne ! ajouta la pleureuse tout d’un trait. J’ai batifolé avec ce bellâtre et j’avais trop honte de vous en parler !

Ho ho ! Mon Panicomètre s’agite ! Dans quel sens dois-je étendre mes super ailes ?

— Je pensais que vous me serviriez des remarques déplaisantes sur son comportement, continua Rosie en relevant la tête. Vous ne me traitez pas de femme aux mœurs légères ?

— Non, répondit Michou nerveuse. Tant qu’à partager des aveux... aussi bien vous le dire.

— Quoi d'autre ? interrogea Pat de plus en plus troublée.

— J'ai couché avec Gérald.

Pat cracha sa cuillerée de soupe minestrone, ce qui tacha de rouge la nappe blanche pendant que Rosie faillit s'étouffer avec le vin qu'elle venait juste d'aval er.

— Est-ce que tes enfants sont au courant ? reprit Pat.

— Mais non ! D     qu'Hugo ne tolère pas que Gérald me tourne autour !

Suite à ce flot de révélations, les femmes passèrent aux détails impudiques. Rosie raconta de quelle manière le charmeur italien l'avait séduite. Puis, elle partagea un pan de son intimité en relatant que le pénis de Georgio était resté mollet à leur seconde rencontre. De son côté, Michou évoquait le grand plaisir que l'organe m  le de Gérald lui avait procuré.

Je n'ai jamais entendu autant d'Oh ! et de Ah ! Les éclats de rire de ces femmes me font sourire. Je vais les laisser démêler l'écheveau de leurs récents ébats amoureux et en profiter pour faire une cumulo-sieste.

Après avoir débarrassé la table de ses clientes, le serveur apporta trois cappuccinos accompagnés de pâtisseries. La conversation prit alors une autre direction.

— Que pense Justine de ta nouvelle relation ? avanca Rosie. Elle a toujours été très ouverte d'esprit.

— Quoi ? Qu'y a-t-il avec le comportement de ma fille ? s'exclama Michou immédiatement sur la défensive.

Pat laissa Rosie continuer la conversation. Elle savait que l'éducatrice choisirait ses mots avec diplomatie.

— Et bien, depuis quelques mois, Justine s'affiche publiquement avec une femme. Florence a d'ailleurs reçu quelques confidences de sa part.

— Pourquoi ne m'en avez-vous jamais parlé ? réagit vivement Michou.

— Justine mérite d'être traitée comme les autres, poursuit Rosie en tapotant la main de son amie. Être lesbienne n'est pas une maladie.

Michou cessa de renifler.

— J'aime ma fille et je souhaite son bonheur plus que tout au monde. Lorsqu'elle m'a fait part de son orientation sexuelle, je me suis inquiétée. Malgré l'évolution de notre société, bien des tabous existent encore à ce sujet.

Des gouttes de sueur dans le cou, Pat retira le foulard de cachemire qu'elle avait noué.

— Comparée à vous deux, ma vie m'apparaît ennuyeuse ! Et moi qui étais tout émue de vous avouer que Gabriel m'avait embrassée hier soir.

Elle fut vite ramenée à la réalité par un bruyant beding-beding. Une dame la salua en tenant un parapluie mouillé d'une main et une valise de l'autre.

— Ah ! Patricia ! Quel drôle de hasard ! s'exclama la nouvelle venue. Nous avons justement parlé de toi ce matin à la réunion régionale.

L'arrivée inopinée de cette ancienne compagne irrita profondément Pat. Impatiente, elle ne souhaitait qu'une chose : ne plus entendre parler de travail. Sur le coup de treize heures, Rosie se leva pour régler son addition.

— À partir de demain, à bas le carcan des horaires, lança la future retraitée. Ce sera mon premier vrai jour de liberté !

Chacune ramassa prestement son manteau et elles laissèrent l'ex-collègue de Pat pantoise.

Une nouvelle vie pour Rosie ? J'ai bien hâte de voir cela !

Chapitre 44

Protection

29 septembre

Rosie berçait Olivier qui pleurait à fendre l'âme depuis une heure. Ennuyé par les cris de son petit-fils qu'ils gardaient pour la nuit, Philippe chaussa ses espadrilles et partit sans explication.

Le quotidien les éloigne de plus en plus. Les poumons d'un enfant de deux ans semblent passablement développés. En tout cas assez pour avoir fait fuir le grand-père. Pas très collabo le papi !

La veille, Rosie avait fait ses adieux au personnel de l'école. Sa première journée comme retraitée avait débuté à l'aurore. Ses services avaient été requis par Florence et Steve pour garder Olivier. Le jeune couple était parti tôt pour Toronto finaliser les arrangements concernant leur nouvel appartement. En compagnie du petit, Rosie avait réussi à chasser le vague à l'âme qui l'avait assailli ces derniers jours. Cet enfant rieur lui apportait un bonheur tout neuf. Câlins, caresses et chatouilles : tous ces gestes lui avaient fait revivre les souvenirs rattachés au début de sa maternité. Après le bain, elle lui avait raconté une histoire

inventée de toutes pièces. Des chevaux magiques traversaient des champs et de jeunes elfes les chevauchaient pour se diriger vers les étoiles y dormir pour la nuit. Le hic se produisit à ce moment-là. Sans son toutou fétiche, Olivier ne fermait pas les yeux.

Comment se fait-il que Florence ait oublié d'apporter sa girafe porte-bonheur ? se dit Rosie qui fulminait de ce contretemps. Une journée comme celle-ci m'épuise plus que tout ce que j'entreprenais à l'école.

Le bébé installé sur la hanche droite, elle marchait de long en large dans la maison. Soudainement inspirée, elle proposa des céréales à Olivier. Le stratagème opéra rapidement. Au bout de dix minutes, l'enfant tomba dans un sommeil profond. Son visage tout en fossettes avait quelque chose de candide.

Enfin ! fit Rosie, jetant un dernier coup d'œil au bout de chou endormi. Il a l'air d'un ange descendu du ciel.

La grand-mère venait à peine de s'assoupir dans son pyjama de flanelle qu'un bruit la réveilla. Philippe fermait brusquement la porte de leur chambre. Il titubait en enlevant ses vêtements.

— Tu as bu ? interrogea-t-elle surprise.

— Je suis allée à la brasserie écouter la première partie de hockey de la saison. Au moins là, les cris étaient lancés pour une raison valable. Tu es toute douce, ajouta le mari d'un ton mielleux. Viens tout près.

Sans attendre sa réponse, il se jeta d'un coup au milieu du lit. Il baissa son pantalon et roula sur elle pour lui faire l'amour. Rosie ferma les yeux et serra les dents.

Si j'ai bien tenu le compte, ils ne se sont pas approchés depuis plusieurs semaines. C'est long pour un gars et elle veut en finir au plus vite.

Ding ! Dong ! Les faux tourtereaux furent surpris par la sonnette d'entrée. Encore sous l'effet de l'alcool, Philippe ne bougea pas. Les cheveux en bataille et sa robe de chambre à peine attachée, Rosie se déplaça vers la porte vitrée. Elle remarqua les gyrophares d'une auto-patrouille et pensa immédiatement au vandalisme des derniers jours dans le quartier. Son inquiétude grandit lorsqu'elle vit deux gardiens de la paix se diriger vers sa maison.

— Bonsoir, débuta un agent dans la quarantaine. Êtes-vous Madame Roseline Belhumeur, la mère de Florence Grenier ?

À cette question, Rosie blêmit et porta la main droite à son cœur qui battait de plus en plus fort.

— Oui, réussit-elle à balbutier. C'est bien moi.

Visiblement mal à l'aise, une jeune policière restée en retrait enleva sa casquette en la triturant dans tous les sens. Elle prit la parole en déclamant doucement les phrases qu'elle avait dû se répéter.

— Nous avons reçu ce soir un appel concernant un accident de la route qui aurait impliqué votre fille et son mari. N'ayez crainte, elle s'en est tiré avec un choc nerveux et votre gendre a subi des fractures diverses. Aucun des deux n'est en mesure de vous contacter, alors les services hospitaliers de la province voisine ont remonté la filière jusqu'à vous.

Rosie pressent que le ciel lui tombe sur la tête. Quelle drôle d'expression inventée par les humains pour dire que tout va de travers !

Les réflexes de l'ex-directrice prirent le dessus.

— Devons-nous aller les chercher ? réussit-elle à articuler. À quel hôpital sont-ils enregistrés ? Faut-il que je communique avec leur assureur ?

Remarquant la policière qui frissonnait, elle les pria d'entrer dans le salon pour discuter de la suite des procédures. Au même moment, le trio vit arriver Philippe à demi vêtu et les yeux hagards. Après avoir entendu les brèves explications de la situation, il dégrisa d'un coup.

— Ce Steve a toujours eu le pied pesant, dit-il en maugréant. Notre fille méritait mieux que lui. Dès qu'il a fait le tour d'un travail, la bougeotte le reprend.

— Arrête Philippe ! l'intima Rosie. Leurs choix de vie ne nous concernent pas. Pour le moment, ils ont besoin de nous.

— Pour combien de temps ?

Des cris et des pleurs d'enfant se firent alors entendre au fond du couloir. Rosie se précipita vers Olivier qui debout dans son lit avait vomi toutes ses céréales.

Oups ! Mon idée de le gaver n'a pas fonctionné. Il ne me reste plus qu'à insuffler le plus d'énergie que je peux à ma protégée pour l'accompagner dans ce nouveau tour de manège.

Chapitre 45

Partage

4 octobre

L'accident avait causé plus de peur que de mal aux futurs résidents de Toronto. Malgré les doléances de Philippe, Rosie leur avait donné un coup de main pendant quelques jours afin de réorganiser leur vie. Tout comme ses grandes amies, elle se rendait maintenant à une rencontre très attendue.

Face à la Maison de la famille, Pat garait sa voiture sport pendant que sa passagère sortait visiblement irritée.

— Je l'avais prédit que tu te feras arrêter, Madame Paquet de nerfs ! fulmina Michou en resserrant son foulard bleu autour du cou. Tu conduis toujours trop vite. Encore chanceuse que le policier ne t'ait pas enlevé davantage de points d'inaptitude lorsque tu l'as confronté.

— Je n'ai pas besoin d'une copilote, répliqua Pat agacée. Tu n'avais qu'à prendre un taxi !

L'ancienne infirmière n'entendit que le martèlement des bottes de la fautive sur le trottoir. À quelques mètres de là, son béret rouge bien vissé sur sa chevelure rousse, Rosie observait sans surprise ses deux copines qui entraient dans le centre communautaire sans lui tenir la porte.

L'amitié féminine me laisse parfois éberlué. Je n'ai pas le temps de m'attarder, car je dois trouver dans ma malle de costumes ceux que je vais utiliser. J'ai fait des pirouettes pour offrir en simultané des ressources à chacune de mes protégées.

À treize heures, les trois sexagénaires prirent place dans leurs ateliers respectifs. Le local 101 accueillait le groupe d'endeuillés pour Michou, dans le local 102, Pat assistait aux cours sur les aidants naturels et finalement, dans le local 103, Rosie rencontrait une coach de vie. L'après-midi s'annonçait chargé d'émotions pour chacune.

J'entre d'abord auprès de Michou sous les traits d'une travailleuse sociale.

Josée, l'animatrice de l'atelier « *Revivre après la mort* » s'installa à la table ronde. Michou lui jeta un œil à la dérobée et s'amusa de voir cette belle grande femme toute de blanc vêtue. Puis, en tournant la tête, elle reconnut une ancienne collègue.

— Bonjour Jeannine ! dit-elle en la saluant. Qu'est-ce qui t'amène ici ?

— Mon mari est mort d'un infarctus il y a six mois, répondit l'interpellée. J'ai repris mon travail d'infirmière après quelques semaines, mais sans grand enthousiasme. Autant j'étais forte et sereine avant son décès, autant je suis devenue impuissante devant les drames humains. Ces ateliers vont peut-être m'éclairer.

— As-tu connu un épisode dépressif ? s'inquiéta Michou.

— Avec la pénurie d'effectifs, j'ai été obligée d'accepter des heures supplémentaires et cela m'a épuisée. J'ai décidé de devancer ma retraite. J'ai cogné à la porte du

Centre *L'Éveil* qui vient au secours de femmes violentées. Là, mes compétences ont été vite reconnues. En soutenant les autres, je me suis à nouveau sentie utile sans être stressée.

Volontairement, je prends les présences avec lenteur afin de laisser du temps aux deux anciennes infirmières pour discuter entre elles.

— Pourquoi ne me rejoindrais-tu pas à l'accueil une matinée la semaine prochaine ? demanda Jeannine enthousiaste. Je me souviens de ton écoute et de ta capacité à cerner les besoins des gens. Ton bénévolat à notre Centre apporterait du réconfort aux femmes désemparées. Tu pourras aussi te familiariser avec les rouages de l'organisation.

— J'aime aider les autres, lui répondit Michou avec un sourire. Ton offre m'intéresse, mais je ne sais pas si je serai à la hauteur.

— Tu n'as qu'à être toi-même, conclut sagement Jeannine. Je t'en reparlerai après l'atelier.

Plusieurs participantes pleuraient en parcourant les documents remis à l'entrée. Le regard confiant, Michou posa la première question à l'animatrice.

— Mon Jean-Jacques est parti le 27 juillet dernier. Combien de temps vais-je me sentir malheureuse et perdue ?

— L'expérience de la mort, puisque c'est notre premier point, dominera toute votre année, répondit la responsable sur un ton apaisant. Les premiers jours se sont probablement passés dans un brouillard dont vous ne vous rappelez pas grand-chose. Certaines personnes sont figées sur place, incapables de fonctionner ; d'autres versent des larmes sans arrêt ou bien deviennent les meilleures organisatrices du monde. Vous n'êtes pas plus faibles si vous pleurez que vous êtes courageuses si vous ne le faites pas.

Entre trois et six mois après le décès, vous commencerez à admettre votre perte. Un an ou deux plus tard, vous vous sentirez mieux.

— Des semaines, des années de tristesse? dit Michou abasourdie.

Deux auditrices affligées manifestèrent leur étonnement. Josée précisa qu'une relation satisfaisante avec le défunt faciliterait le travail de deuil. Elle en était à expliquer que le tri des vêtements et des objets personnels faisait partie d'une étape importante lorsqu'une jeune femme habillée de noir lui demanda tout à trac si elle avait elle-même vécu cette situation. Doucement, Josée lui répondit :

— Si seules les veuves parlaient de la peine d'être veuve, cela voudrait dire qu'on ne pourrait s'exprimer sur les chats ou les chiens parce qu'on n'en a pas. Venons-en maintenant au second sujet de notre rencontre.

Cesse de t'inquiéter, Michou ! Si le miracle d'un nouvel amour se présente, pourquoi ne pas saisir cette occasion de bonheur ? Et une bonne façon pour toi d'avancer est de t'impliquer dans le changement plutôt que de le subir. Abracadabra ! Je me transporte instantanément auprès de Pat.

Les fenêtres du local 102 donnaient sur un parc situé à l'ouest. Le soleil de cette belle journée y entraînait donc à profusion. Mais la chaleur excessive indisposait Pat, déjà mal à l'aise à l'idée de parler de sa mère. À chacune de ses visites, elle revenait déprimée, car Yvonne n'avait pas repris ses forces depuis l'AVC subi quelques semaines plus tôt. Elle se choisit un fauteuil près de la porte.

Je suis immédiatement présent auprès de ce groupe de dix femmes, toutes aidantes naturelles. Cette fois, j'ai

revêtu une grande robe imprimée et j'ai mis une plume verte dans mes cheveux. Est-ce trop excentrique ? Dans l'au-delà, je n'ai pas accès à une conseillère mode.

— Bonjour mesdames. Mon nom est Hélène et je suis psychologue pour le Centre de services sociaux. Voici le thème d'aujourd'hui : « Pourquoi suis-je motivée à aider quelqu'un qui est malade ou qui souffre ? » Par le biais des sujets tels la culpabilité, les besoins de l'aidé et de l'aidant, vous serez en mesure de mieux cerner votre rôle.

Je vais d'abord énumérer les conditions du bon fonctionnement du groupe : écouter les autres sans porter de jugement, partager le temps de parole et surtout respecter la confidentialité de tout ce qui sera dit ici. Trop de détails ? Oups ! Ma plume fout le camp. De trop elle aussi ?

Pat avait déjà une question qui lui chatouillait la langue.

— Ma sœur m'a jouée dans le dos avec les papiers de procuration. Et je continue toujours à me sentir responsable de ma mère malade. Pourquoi ?

— La culpabilité est parfois reliée aux exigences qu'on se donne. Cela est généralement associé à un souci de perfection ou à un besoin de bien faire. On retrouve souvent chez les aidantes des femmes qui aiment contrôler leur environnement.

Quelques participantes prenaient des notes, d'autres tournaient les pages de leurs documents.

Pat ne perd pas un mot de mon intervention. Visible - ment, elle reconnaît mes compétences en la matière.

— Les personnes âgées sont très vulnérables et les grands changements leur font vivre des stress physiques et psychologiques, continua Hélène. Parfois, des handicaps importants s’installent comme la difficulté à se mouvoir ou à se servir de leurs mains tremblantes pour manger et se vêtir. Tout devient plus compliqué pour eux : prendre un bain, cuisiner ou monter les escaliers par exemple. Cette situation commence de façon temporaire, puis les muscles s’atrophient. Alors le moral baisse. Imaginez si les étapes d’une telle situation arrivent en accéléré après une maladie, une blessure ou une fracture.

Une participante visiblement affectée refoulait ses larmes depuis le début de la réunion. Soudainement, elle éclata.

— Je m’occupe de mon père souffrant d’Alzheimer et je suis à bout. Personne de ma famille ne vient le visiter. Ils disent tous qu’étant donné qu’il ne les reconnaît pas, à quoi bon aller le voir.

— Chacun agit selon sa conscience. Vous ne pouvez pas régenter les autres. Faites ce que vous pouvez et soyez vigilantes. Votre épuisement ne rendra pas service au malade.

Me voilà à nouveau dans ma malle pour remplir le rôle de coach de vie auprès de Rosie. Depuis le début de sa retraite, sa boussole interne s’égare sans jamais se fixer. Il y a bien des heures à occuper pour une femme comme elle. Je vais l’éclairer.

Pendant qu’une musique indienne jouait en sourdine, une odeur d’encens au bois de santal flottait dans l’air du local 103. Rosie attendait sa coach, bien installée dans un fauteuil en cuir. Elle observait distraitement les taches brunes sur ses mains lorsque’une dame d’âge mûr vêtue d’une blouse seyante et portant de grosses lunettes carrées entra.

— Bonjour Mme Belhumeur. Je me nomme Sylvia et nous allons faire connaissance, dit la nouvelle venue. Je vous présente ma chienne Angie.

Intriguée, Rosie crut reconnaître l'animal, mais le but de sa démarche prit le dessus.

— Après plusieurs années d'action, je me sens soudain très seule, déclara la nouvelle retraitée en voyant la quadrupède se blottir contre ses jambes. Je vous avoue que je trouve la marche très haute entre ma carrière gratifiante et ma vie actuelle. Vais-je retrouver un tel niveau d'adrénaline ? Quand ?

— Hola ! Que de questions ! Dites-moi pourquoi il vous faudrait encore autant d'effervescence ?

— J'ai soixante ans et j'aime déguster mes journées en mode espresso, non pas en décaféiné. Ce n'est pas ainsi que je voyais ce passage. Me joindre à une cause ? Pourquoi ? N'ai-je pas assez donné ?

Arrête Rosie ! Je vais essayer de repositionner ta rose des vents.

— Lors de la transition vers la retraite, il arrive un temps d'incertitude, affirma Sylvia. Il faut en quelque sorte faire le deuil du travail et de multiples émotions surgissent tels la colère, la confusion ou le doute. Une personne dynamique comme vous doit s'investir en tenant compte de son énergie présente. De nouveaux repères restent à découvrir. Plusieurs se trouvent un petit boulot. Voulez-vous continuer votre carrière ?

— Oh non ! Avec ma récente expérience comme adjointe dans une école, j'ai bouclé cette partie de ma vie. Je m'inquiète aussi pour autre chose.

Sylvia respecta un temps de silence avant de connaître la suite de sa phrase.

— Je me sens emprisonnée, ajouta Rosie les larmes aux yeux. Je me demande si mon problème n'est pas mon couple.

Docile jusque-là, la chienne jappe bruyamment pour sortir faire son pipi. C'est vrai que là-haut, on n'a pas ce besoin.

Quelques instants plus tard, le quadrupède reprit sa place auprès de la cliente tourmentée. La coach continua ses observations.

— Vous savez, nous construisons parfois notre prison intérieure.

— Dois-je vivre en duo jusqu'à la fin de mes jours ?

— Aimez-vous encore votre mari ?

— Je n'ai plus le goût d'attendre de nouveaux accointements entre nous. C'est la seule chose dont je suis certaine dans tout ce micmac.

— Qu'est-ce qui vous enthousiasme profondément ? Nous en discuterons à notre prochaine rencontre. Gardez confiance en vos moyens. Et puis, allez marcher en forêt, connectez-vous avec la nature et méditez. Votre vie est loin d'être finie.

Si cela se trouve, elle ne fait que commencer. Je suis vraiment satisfait de moi ou plutôt de Josée, Hélène et Sylvia. Aussi bien envoyer mon iCélesteiel tout de suite.

« Bonjour cher Grand Patron,

Merci de m'avoir confié la tâche délicate et exceptionnelle que celle de protéger trois terriennes. Je suis en bonne voie de les accompagner vers des avenues nouvelles et appropriées.

Votre tout dévoué Archibald. »

Ouste à la malle ces costumes ! Je vais cependant garder la plume sur ma couronne. C'est gai et frais. J'ai juste le temps de remettre Angie au refuge. Elle fera probablement le bonheur d'une personne qui l'appréciera. Ouf ! Une pause bien méritée sur mon gros cumulus.

Chapitre 46

Remue-ménage

8 octobre

Philippe avait profité du temps clément pour faire un dernier tour de vélo. Tout ragaillardi, il revint affamé pour dîner à la maison. Le vrombissement de l'aspirateur l'étonna. Il s'époumonait à appeler Rosie sans obtenir de réponse. En entrant dans la cuisine, tout était sens dessus dessous. Quelle ne fut pas sa surprise de voir sa femme déguisée en Tzigane avec un vieux foulard noué autour de ses cheveux.

— Pourquoi tout ce tintamarre ? hurla presque Philippe. Tu aurais pu me prévenir avant d'entreprendre le grand ménage !

— Depuis le temps que tu rouspètes contre tout ce qui traîne dans les armoires, répondit Rosie d'une voix hâlante, tu devrais être content que j'élague un peu. Je me dépêche, car j'ai plein d'idées pour amorcer ma nouvelle murale de *patchwork* cet après-midi.

— Serais-tu hyperactive ? dit Philippe irrité. Tu n'arrêtes pas deux minutes : atelier d'artisanat le lundi, Aquaforme le mercredi, exercices d'assouplissement à tous les matins, sans oublier les sorties avec tes amies et maintenant tout ce désordre. Et toi qui avais hâte de ne plus tenir d'agenda ! Je ne peux t'aider. Je dois terminer le procès-verbal d'une réunion du comité d'ingénieurs retraités dont je fais partie.

La pomme n'est pas tombée loin du pommier. Comme Rosie, j'aime le changement et l'animation. Je vole continuellement d'un lieu et d'une activité à l'autre. Y a pas de mal à cela !

Rosie s'épongea le front avec un pan de sa vieille blouse.

— Ça me fait bouger, répondit-elle en haussant les épaules.

— Très bonne idée, car il me semble que tu as un peu engraisé ces derniers temps.

Oh oh ! Je croyais qu'une accalmie s'était installée entre eux. Le ton monte soudainement. Les gants de boxe sont sortis.

— Je n'ai pas besoin de tes remarques sur mon poids. On peut parler de tes « poignées d'amour » qui sont revenues aussi.

— L'amour, parlons-en. Est-ce que tu me fuis ? Même au lit on dirait que tu t'éloignes de moi.

— J'ai été très préoccupée au cours des dernières semaines, ajouta Rosie, s'activant à ranger son attirail tout en tournant le dos à son mari.

Lorsque Philippe énonce au long le prénom de sa conjointe, une altercation semble imminente. Il y a tellement de non-dits entre ceux-là et depuis si longtemps qu'il faudrait en détricoter un bout : une maille à l'envers, une à l'endroit.

Une sonnerie sur l'ordinateur indiquait un message Skype en ligne. Cela interrompit momentanément leur prise de bec.

— Florence ? répondit Rosie en passant en mode vidéo. Comment va Olivier ? J'aimerais lui parler quelques minutes.

L'entretien fut animé et jovial. Depuis leur domicile à Toronto, la petite famille restait en contact quotidiennement avec les grands-parents. Déjà rompu à ce type de communication, le petit-fils s'amusait des mimiques de sa mamie. Soudain, Rosie dut interrompre les échanges, car un son particulier lui signalait un appel interurbain.

— Mme Roseline Belhumeur ? Mon nom est Éric Lajoie et je vous parle de Paris. Je suis responsable du concours parrainé par le *Carrefour européen du Patchwork* où vous avez soumis votre création par le biais de votre club local. J'ai le plaisir de vous annoncer une excellente nouvelle. Sur cent cinquante murales en *quilts*, votre œuvre intitulée « *Turbulence* » a attiré l'attention du jury dans la catégorie débutant. Vous remportez le premier prix de cinq cents euros ! Les techniques que vous avez utilisées sont très originales. « *Turbulence* » est un élan du cœur et elle dénote une grande sensibilité. Pouvez-vous venir à Paris le 1^{er} décembre pour recevoir votre récompense et participer à la rencontre entre les artisans français et québécois ?

— Euh, oui, je vais m'organiser, parvint à dire Rosie encore estomaquée.

— Félicitations Mme Belhumeur ! continua le Français. Je vous téléphonerai à nouveau dans quelques semaines pour vous donner les derniers détails.

— Bravo ! Bravo ! dirent en chœur les Torontois d'adoption qui n'avaient rien manqué de cet appel inespéré.

Après une courte pause, Florence reprit doucement la parole.

— Maman, je le savais que ton âme d'artiste émergerait un jour. Chanceuse d'aller à Paris !

— Qui aurait cru que je gagnerais un prix aussi exceptionnel ? ajouta Rosie toute effervescente.

Wow Rosie ! Voici une formidable aventure qui se profile à l'horizon pour toi ! L'adversité t'a fait tourner en rond pour un temps, mais tu as rebondi grâce à ton impulsion créative.

— Qu'est-ce qui arrive encore ? tempêta Philippe en revenant auprès d'elle. Je ne peux pas me concentrer à écrire mon rapport avec tout ce boucan.

— Je viens de gagner un prix au concours du *Carrefour européen du Patchwork* qui se déroulera à Paris en décembre, répondit Rosie sous le choc de l'annonce.

— Je suis bien content pour toi, balbutia le mari du bout des lèvres.

— M'accompagneras-tu à Paris ? lança Rosie enthousiaste et ayant momentanément oublié la dispute de tout à l'heure.

— Oh tu sais, les voyages artistiques ne m'intéressent pas, dit-il sans prendre davantage le temps de questionner la récipiendaire.

Une fois Philippe dans son bureau, Rosie s'empressa de terminer la conversation avec sa fille pour ensuite partager cet heureux message avec Pat et Michou. Elle reçut de leur part tous les encouragements que le mari distant ne lui avait pas prodigués.

Exprime ton originalité, déploie tes nouvelles ailes et va de l'avant Rosie !

Chapitre 47

Revirement

8 octobre

Lorsque le sommelier posa une question à Pat sur un cépage connu, ce fut Gabriel qui répondit. Elle n'avait pris aucune note durant l'heure de leur cours sur les vins. Son esprit vagabondait vers le bibliothécaire à la retraite. Ce nouvel amoureux affichait une attitude calme et sereine. Juste un peu plus grand que Pat, ses yeux bleus, sa barbe bien taillée, son teint frais et son physique tout entier lui plaisaient. À la fin de la leçon, au lieu de se diriger vers le Beaurepaire pour un dernier verre, Pat l'invita chez elle. Gabriel lui prit la main et s'empressa de poser un baiser sur sa joue.

— Tu es certaine ? demanda-t-il le regard enflammé.

Aie confiance Pat et écoute cet élan passionnel qui t'interpelle !

Depuis que Laura était partie vivre chez Hugo, le calme était revenu dans le nouveau condo. Pat servit un mousseux rosé dans deux flutes de cristal. Ils vidèrent leurs verres d'un trait.

— Veux-tu prendre une bouchée ? s'enquit la chaleureuse hôtesse.

— Oui ! De toi ! ajouta Gabriel, lui ouvrant ses bras.
Son regard énamouré en disait long sur ses intentions.

— Belle Patricia, je crois qu'il est temps que nos fréquentations évoluent dans une direction moins platonique.
Puis-je rester pour la nuit ?

En guise de réponse, elle lança ses chaussures au fond de la salle à manger. Rouge comme une collégienne, elle l'entraîna vers sa chambre éclairée à la lumière bleutée d'une veilleuse.

Que c'est beau l'amour ! Dommage que je n'aie pas accès à ces délices sur mon nuage !

Pat se dépêchait de retirer son soutien-gorge noir, mais Gabriel l'arrêta. Il l'étreignit et la déshabilla avec délicatesse en caressant au passage ses joues, ses épaules et sa poitrine.

— Lentement, lui dit l'amoureux avec douceur. Il est très agréable de te découvrir à petite vitesse.

Frissonnante de désir, Pat fit alors glisser le caleçon griffé de son compagnon. Le sous-vêtement se retrouva par terre à côté de sa chemise.

— Tout me ravit chez toi, prononça doucement Gabriel.

Tremblante comme une feuille, elle ferma les yeux se rappelant soudainement le plaisir que ces préliminaires lui procuraient. Au cours des dernières années, de brèves aventures sans lendemains avaient jalonné son existence. Mais avec cet homme, elle redécouvrait la volupté des corps. Chevaleresque, Gabriel se montra un amant très attentionné. Il la déposa au pied du lit et s'empressa de disposer des coussins pour ajouter à son confort. Les intonations de sa voix suave alliée aux mots doux qu'il lui susurrail à l'oreille la transportèrent.

— Patricia, ta fougue et ton ardeur m'attirent depuis la première minute où je t'ai vue. Puis-je te faire l'amour ?

Un oui à peine audible sortit de la bouche de Pat qui haletait en pensant qu'un ange malicieux avait mis cet homme sur son chemin.

Bien sûr que je veille au grain ! Il est temps que le plaisir s'installe dans la vie de cette femme impétueuse. Elle semble habitée d'une joie céleste. J'ai envoyé Cupidon leur préparer une rencontre inoubliable. Un fin connaisseur !

Mais lorsque Gabriel la pénétra, elle grimaça de douleur.
— Aïe ! Aïe ! cria l'amoureuse.

Une sensation de brûlure se fit sentir à l'entrée de son vagin. Elle se crispa, ce qui eut pour effet d'affaiblir l'érection de son partenaire. Apeuré de la blesser, Gabriel se retira complètement pour continuer à la caresser.

Ah ! La sécheresse vaginale ! Pas évident de jouer à la poulette quand il manque des plumes ! Comme plusieurs femmes ménopausées, Pat pourra choisir une médication d'hormonothérapie de remplacement pour lui permettre d'améliorer la qualité de ses relations sexuelles. Me voilà transformé en pharmacien !

— Tu es un homme formidable et je ne veux pas m'arrêter, débita Pat toute nue sous le seul éclairage de la lampe de chevet. Ouvre ce tiroir, je crois qu'il y a un lubrifiant « Extra-Plaisir ».

Encore tout émoustillée, elle n'entendit pas le téléphone qu'elle avait laissé sur la desserte de l'entrée. À la quatrième sonnerie, Gabriel alla chercher l'appareil et le tendit à sa dulcinée.

— Madame Patricia O'Connor ? Ici l'infirmière en chef responsable de l'étage où réside votre mère. J'ai la triste tâche de vous annoncer que madame Yvonne Gagnon est décédée il y a une heure d'un accident vasculaire cérébral majeur. Tel que stipulé dans son mandat, nous ne l'avons pas réanimée.

Atterrée, Pat se jeta dans les bras de Gabriel. Dans cette nouvelle situation, leur nudité semblait incongrue. Gabriel s'empressa de couvrir les épaules de sa compagne avec sa chemise froissée et il remit son pantalon.

— Pourriez-vous venir rapidement à l'hôpital pour nous donner les instructions à suivre avec le corps de votre mère ? reprit la garde-malade. Dans quelques heures, nous devons la transférer à la morgue.

— Je ne méritais pas cela, sanglota la nouvelle orpheline.

Avec douceur et assurance, Gabriel se chargea de la situation. Ils repartirent en silence dans la nuit noire.

Douce Patricia, la vie des terriens ne fonctionne pas au mérite. La destinée, juste la destinée. Tiens, je vois Yvonne. Comme à chaque nouvelle arrivée, une salutation s'impose.

Chapitre 48

Chagrin

12 octobre

Le convoi funèbre avançait lentement dans la tiédeur de ce bel après-midi d'automne. Quelques villageois rendaient un dernier hommage à Yvonne en foulant l'allée secondaire du vieux cimetière de campagne. Les arbres avaient presque tous perdu leurs feuilles et le vent emportait au loin celles qui avaient jusque-là résisté aux intempéries. Les gens qui avaient connu la mère de Pat et Simone continuaient de leur offrir leurs condoléances. Un homme très âgé qui avait déjà eu maille à partir avec la défunte lança une raillerie de mauvais goût.

— Va donc manger les pissenlits par la racine et retrouver ton Ron qui était aussi malcommode que toi !

Plusieurs résidents le firent taire rapidement afin de montrer à la famille l'attitude bienveillante de la majorité des participants. Pour rendre un dernier hommage à sa mère adoptive, Pat avait particulièrement soigné sa tenue vestimentaire et son apparence. Ses cheveux presque tout blancs étaient coupés ultra-courts. En ce qui concerne son maquillage, un fard à paupières vanillé accentuait délicatement ses yeux noirs et un brillant à lèvres rosé ourlait sa bouche fine.

Arrivée à la fosse creusée pour recevoir le cercueil, Pat éclata en sanglots en voyant les noms d'Yvonne et d'Adèle gravées sur la pierre tombale en marbre. Ses deux mères étaient maintenant réunies pour l'éternité. Seul un angelot ornait le coin droit du monument. Doucement, Simone s'approcha de Pat pour l'enlacer.

En laissant mon empreinte sur la stèle funéraire, je veux saluer ces femmes qui ont eu des vies bien remplies. Peut-être que ce gros chagrin raccommodera les blessures affectives entre les sœurs.

Tout au long des cérémonies, Gabriel était resté aux côtés de Patricia. Les dernières prières terminées, il lui serra la main.

— Attends-moi ici, lui dit-il à l'oreille. Tes pieds doivent être enflés après toute cette journée debout. Je vais chercher la voiture au bout de l'allée.

— Merci ! Tu es si attentionné à mon égard ! lui répondit-elle avec tendresse.

D'un geste sûr, il la reconforte encore une fois. Leur idylle prend de plus en plus de place dans leurs cœurs. Mon plan céleste est bien amorcé.

Grâce à la diplomatie d'Hugo, l'éternel chevalier, Laura était venue aux funérailles de sa grand-mère. Pendant qu'il entourait l'épaule de son amie d'enfance, ses yeux montraient tout l'amour qui l'animait. À l'arrière de ce cortège, Michou portait à nouveau son tailleur noir. Elle avait passé son bras droit sous celui de Justine qui reniflait sans cesse.

Ah ! Je les comprends d'éprouver autant de peine. Elles se remémorent le jour pas si lointain où elles ont mis en terre un homme qu'elles avaient beaucoup chéri. Que d'événements vécus depuis ce jour !

La lumière du jour déclinait et quelques nuages se dispersaient laissant apparaître un grand rayon de soleil. Rosie et sa fille fermaient la procession en compagnie de Philippe qui restait derrière elles.

— Maman, pourquoi es-tu si triste et songeuse ? s'inquiéta Florence à la vue des joues de sa mère striées de larmes. Tu sembles inconsolable.

— J'ai toujours apprécié Yvonne malgré son caractère bouillant. Mais ce qui m'accable le plus, c'est de réaliser que ma propre vie passe à la vitesse d'un cheval au galop.

— J'aimerais tellement qu'on demeure encore proches l'une de l'autre, ajouta Florence.

Rosie ouvrit la portière de sa voiture, enleva sa veste doublée et la jeta sur le siège. Sans se retourner vers Philippe qui avait l'air indifférent à la situation, elle se moucha bruyamment.

Combien de temps lui faudra-t-il pour aligner sa tête à son cœur ? Et si elle écoutait davantage sa petite voix ? Mes indications porteraient leurs fruits.

Chapitre 49

Méditation

14 octobre

Situé à quelques kilomètres de la résidence de Rosie, le *Centre de nature Inspiration* nichait dans un panorama remarquable. Le relief en pente douce ajoutait à la splendeur des lieux. Revêtue d'un coupe-vent et d'un pantalon doublé, elle s'était rendue seule à cet endroit.

J'ai besoin d'une journée pour m'évader, se dit-elle en ajustant son béret rouge. Depuis le décès d'Yvonne, je sens que ça bouillonne en moi.

Un lunch dans son sac à dos et ses bâtons de marche attachés à ses poignets, elle se déplaçait dans les chemins balisés du domaine boisé. En ce début de matinée, l'odeur des feuilles en décomposition lui montait aux narines et la ravissait.

Aujourd'hui, elle déambule en laissant défiler ses réflexions. Comme une chenille qui sort de son cocon, elle change lentement, à des doses homéopathiques.

Dans le détour d'un sentier, une affichette indiquait la présence d'une source. Intriguée, Rosie abandonna le chemin principal et s'aventura vers un ruisseau qui sillonnait la forêt.

Je me sens en pèlerinage dans mon propre corps, pensa-t-elle. J'ai tellement besoin qu'on guide mes pas. Si les anges gardiens existent, j'ai l'impression que le mien somnole.

Holà ! C'est moi Archibald qui veille sur toi ! Ton canal est ouvert et te voilà réceptive à m'écouter. Vite ! J'endosse mon costume de marcheuse par-dessus mes ailes.

Assise sur une grosse pierre plate, une femme très âgée agita une branche tordue dans le ruisseau. Attirée par ce personnage habillé trop chaudement pour la saison, Rosie s'installa près d'elle. Sans préambule, l'inconnue l'interpella.

— Êtes-vous heureuse madame ?

— Pourquoi cette question ? répondit Rosie avec un sourire emprunté. Vous ai-je déjà rencontré ?

— Si ce que vous désirez le plus vous échappe tout le temps, déclara la vieille sage en fixant l'horizon, c'est peut-être que le bonheur réside ailleurs.

Puis, se retournant lentement vers Rosie, elle la regarda droit dans les yeux sans ciller.

— Accepteriez-vous d'arracher les racines de vos vieilles croyances si elles bloquaient votre énergie vitale ? Changer de peau entraîne de la souffrance, mais pour un temps seulement.

Le miroitement des rayons de soleil sur le cours d'eau hypnotisait Rosie.

— Soyez vous-mêmes, continua la femme. On est toujours trop ce que les autres veulent que l'on soit. Faites comme ce fluide qui se déplace naturellement. Suivez votre chemin.

Rosie ferma les yeux pendant plusieurs minutes et ne remarqua pas la disparition de la philosophe.

Même si je me sentais en communion avec Rosie et la mélodie de l'onde, je suis reparti. Avec un costume plus léger, mon déguisement aurait été parfait ! J'éprouve encore quelques difficultés à mettre au point des artifices appropriés.

Pendant qu'elle savourait son sandwich dans l'abri réservé aux marcheurs, seul le murmure du vent occupait l'espace. Une heure plus tard, au moment où Rosie reprenait la route, crac ! la branche pendante d'un érable tomba juste devant elle.

Je ne suis pas superstitieuse, mais là je frissonne, s'inquiéta-t-elle. Cette cassure serait-elle le signe d'une finalité ?

Voilà que les idées de ma protégée s'éclaireissent ! La mort de la chenille entraîne la délivrance du papillon. Mon soutien t'est acquis depuis toujours.

Chapitre 50

Cassure

15 octobre

La matinée avait mal débuté pour Florence. Olivier était fiévreux et elle le promenait d'une hanche à l'autre dans sa nouvelle cuisine. Elle manquait d'air en écoutant sa mère au téléphone lui faire part d'une nouvelle inattendue.

— Maman ! Tu ne peux pas faire cela ! lui répondit-elle très fort, ce qui eut pour effet de redoubler les pleurs du petit.

— Florence, je suis très chagrinée de t'annoncer notre séparation, poursuivit Rosie. Mais les continuels différends entre ton père et moi me font trop souffrir moralement et physiquement.

— Je pourrais discuter avec vous et tout s'arrangera, répliqua la fille affligée. Laisse-moi en parler avec Steve et je prends le premier avion pour revenir à la maison.

— Il n'en est pas question ! lui intima Rosie. Philippe et moi allons régler ensemble ce qui nous concerne.

Dès son lever, si on peut dire cela, puisque Rosie n'a pas dormi, j'ai compris qu'elle savait que le moment était venu de dissiper le brouillard qui l'oppressait. À la différence des humains, une nuit blanche ne me détraque pas.

Mon aube se froisse à peine. Je révise en accéléré le film de cette décisive matinée.

Philippe, qui se levait plus tard depuis qu'il couchait dans la chambre d'amis, se présenta en pyjama dans la cuisine. Rosie, coiffée avec élégance et vêtue de son tailleur beige, sirotait un espresso au bout de la table.

— Qu'est-ce qui se passe ? As-tu un rendez-vous ? bailla le mari.

Rosie prit une longue inspiration et avala une gorgée de café.

— Oui, avec toi, lui répondit-elle d'un trait. Je désire te parler de notre avenir.

— Pas encore ta lubie pour une thérapie conjugale ! sursauta Philippe. Pourquoi tiens-tu à ce qu'on refasse cet exercice ? Tu sais ce que j'en pense.

— Non, Philippe. Ce que j'ai à te dire est très difficile. J'ai décidé de continuer ma route toute seule, trancha Rosie.

— Woh ! Tu vas vite en affaire ! Depuis quand rumines-tu cette idée de te séparer ? s'exclama-t-il désarçonné.

— Je suis malheureuse avec toi, répondit calmement Rosie. Je ne veux plus demeurer ici. J'ai vu un condo à louer dans le nouveau quartier de Pat et je pars le visiter ce matin.

— Tu fous notre couple en l'air et tu es déjà dans ta valise ! Et moi ? Je fais quoi ? demanda Philippe interloqué.

— Nos vies se déroulent en parallèle depuis trop longtemps, continua Rosie sans broncher. La retraite m'a fait réaliser l'ampleur des différences qui nous séparent. Nos chemins se sont distancés. À soixante ans, je n'ai plus envie de m'accommoder d'un semblant de bonheur. On vendra notre résidence à moins que tu ne désires la garder vu que tu aimes le quartier. Tu pourras y vivre avec une autre.

— À quoi fais-tu allusion ?

Rosie se leva et jeta le reste de son café dans l'évier.

— Je dis simplement que je me sens libre maintenant. Si tu as quelqu'un en vue, Ariane ou...

— Je ne sais pas pourquoi tu reviens toujours avec cette histoire. Elle est mariée et moi aussi, du moins jusqu'à ce matin. Et toi, Roseline Belhumeur, es-tu blanche comme neige ? Il y a ce Giorgio qui te tourne autour au resto.

— De belles paroles et de gentilles attentions ne font de mal à personne. Pour ce qui est de l'amitié homme-femme, rétorqua Rosie, je n'y crois pas du tout.

— Bien non ! Pour toi, seules tes *Girls* comptent ! conclut-il irrité.

Et il descendit dans son antre sans déjeuner.

Épuisée comme si elle avait couru un marathon, Rosie s'est réfugiée dans sa voiture pour pleurer et appeler Florence. Le fil de son ancienne vie s'est coupé en trente minutes. Elle aurait bien besoin de ma chorale des « Voix angéliques » pour la bercer.

Chapitre 51

Brouillard

15 octobre

Bouleversée, Rosie s'était immédiatement rendue chez Pat. L'esprit ailleurs, elle s'était trompée et tournait en rond dans le dédale des rues de ce nouveau quartier.

Heureusement que je ne la lâche pas d'une semelle. Je veille sur elle, car les pleurs brouillent sa vue.

Elle se présenta à la demeure de son amie et attendit quelques minutes avant d'appuyer sur la sonnette. Lorsque Pat lui ouvrit, elle se rua à l'intérieur.

— Excuse-moi d'arriver sans prévenir ! Il se passe quelque chose de grave. Je quitte Philippe.

— Oh la la ! déclara Pat, l'entraînant vers la cuisine. Comment te sens-tu ? Probablement libérée et apeurée. Si tu avais les bras de Giorgio pour te réconforter...

— Ne me parle pas de lui ! ajouta Rosie en refoulant ses larmes. J'ai tellement honte d'avoir cédé aux avances de cet escogriffe. Je veux juste une nouvelle vie !

— Chut ! Chut ! Je vais nous préparer un *Irish Coffee*.

— Je me suis souvent demandé s'il fallait plus de courage pour partir ou rester, dit Rosie en cherchant un

papier mouchoir dans son sac à main. Finalement, je réalise aujourd'hui que ce n'est pas une question de cran, mais de savoir ce qui m'importe le plus.

Avec minutie, l'ex-Irlandaise prépara la recette favorite que son père lui avait léguée. L'odeur du café chatouillait les narines de Rosie et la vue des verres remplis à ras bord de liquide brûlant et de crème fouettée la ragaillardit.

— Si Philippe veut garder la maison, c'est bien simple ! commença Pat en faisant fi des motifs de la séparation de son amie. Il doit acheter ta part au prix courant en tenant compte de l'évaluation municipale. Pour le mobilier, si vous avez payé les meubles à deux, tu as droit à la moitié. As-tu consulté un avocat ?

— Arrête ton inventaire ! Tout va trop vite, supplia Rosie qui se leva d'un coup pour régurgiter dans l'évier.

Pat attrapa le rouleau d'essuie-tout et lui épongea le coin de la bouche.

— Excuse-moi ! J'ai peut-être forcé la dose de whiskey, ajouta la barmaid en frottant le dos de son amie.

— J'ai la peur au ventre, réussit à articuler Rosie.

Elle ne put terminer sa phrase, car elle vomit à nouveau dans le réservoir chromé et tacha sa veste.

— Entreprends une chose à la fois, lui conseilla Pat. Premièrement, je t'invite à rester avec moi quelques jours. À partir de maintenant, ce serait trop pénible d'habiter sous le même toit que Philippe. Crois-moi, j'en sais pas mal long dans ce domaine.

— Comment vais-je passer à travers ? se demanda Rosie qui tentait de replacer une mèche de cheveux rebelles. Comment les gens me jugeront-ils ?

Certes, recommencer à zéro après trente-cinq ans de mariage est un énorme défi.

— Prends soin de toi et ne te préoccupe pas de l'opinion des autres, dit Pat. Nous avons besoin de renfort. J'appelle Michou.

— Oh non ! Elle ne comprendra pas, s'inquiéta Rosie.

— Crois-moi, la sensibilité de Michou ne se démentira pas. Elle et toi m'avez entourée à mon divorce et encore une fois lorsque mon condo n'était pas prêt. Le pacte d'amitié que nous avons conclu toutes les trois à la fin de nos études importe plus que jamais.

Face au miroir, Rosie prit conscience de son apparence vestimentaire défraîchie.

— Aurais-tu un chandail à me prêter ? Je dois visiter un logement et je ne peux m'y rendre ainsi.

— *Sure !* Et je t'accompagne pour inspecter ce nouveau nid. Je sens que tu trouveras un endroit à ton goût. *Let's go !*

Ces femmes m'épuisent. Oh ! avec tout ce charivari, j'oubliais d'envoyer mon dernier rapport par iCélestiel. Est-ce un symptôme de vieillissement qui se manifeste ?

« Bonjour cher Grand Patron,

Des changements importants s'opèrent chez ma protégée Rosie. Je suis en bonne voie de l'entraîner vers de nouvelles avenues. Cependant, l'obligation de veiller simultanément sur trois terriennes me fatigue un peu. J'aurais besoin d'un ange surnuméraire pour m'assister. Je recherche un jeune angelot calme, obéissant et vite sur ses patins pour suivre Pat et Michou dans le dédale de leurs vies actuelles.

*Merci à l'avance de votre soutien indéfectible,
Votre tout dévoué Archibald. »*

Chapitre 52

Coupure

20 octobre

Depuis qu'elle habitait chez Pat, Rosie avait convenu avec Philippe d'un horaire afin qu'ils évitent de se revoir. Dans la froidure de ce dimanche matin, elle était retournée à sa résidence pour continuer les préparatifs de son déménagement. Du papier journal était jeté pêle-mêle sur le comptoir et des guenilles pendaient de plusieurs portes d'armoire. Une grande boîte trônait sur la table de cuisine. Lorsque Rosie vint pour y déposer une pile d'assiettes, celles-ci lui échappèrent des mains et se fracassèrent sur la céramique. Démoralisée, elle tenta de ramasser les plus gros morceaux, mais elle se coupa au pouce. Le sang dégouлина sur ses vieux jeans et son t-shirt blanc se macula de rouge. C'est ainsi que Pat et Michou la découvrirent en arrivant par la porte-fenêtre restée entrouverte.

— *My God* ! ! s'exclama Pat. Tu as l'air d'une itinérante !

— Ne touche à rien ! intima Michou en retrouvant ses réflexes d'infirmière. Je vais d'abord nettoyer ta plaie.

Rosie s'affole depuis qu'elle a signé son bail. Dans dix jours, elle emménagera dans un logement coquet et lumineux. L'aide des Girls tombe pile. De mon côté, je la

soutiens de mon mieux. Mais où est passé le stagiaire que le Grand Patron a promis de m'envoyer ? J'ai besoin de renfort moi aussi. On ne peut pas se fier à ces jeunes-là !

— Vous êtes formidables toutes les deux, remercia Rosie. Je me sens en TGV. Je trie, je jette et je pleure. Oh non ! Pas mon cœur qui s'affole encore !

— Étends-toi ! ordonna Michou. Porte juste attention au va-et-vient de ta respiration.

Docile, Rosie se laissa accompagner vers le canapé du salon. Quinze minutes plus tard, son rythme cardiaque s'était rétabli. Michou en profita pour lui faire une confidence.

— Je veux m'excuser pour ce que je t'ai déjà dit concernant Philippe. Je croyais le connaître, commença-t-elle mal à l'aise.

— Pourquoi reviens-tu là-dessus ? répondit Rosie.

— Je l'ai rencontré hier. Il achetait ses provisions avec... Ariane. Il m'a laissé entendre que cela faisait longtemps que la chimie n'était plus présente entre vous deux.

— Pas capable de me le déclarer en pleine face ! cria Rosie en se redressant vivement.

Michou s'empressa de l'attirer vers elle. Plus grande de quelques centimètres, ses bras se firent protecteurs à son endroit.

— Je regrette d'avoir douté de ce que tu vivais, continua la garde-malade. Votre couple semblait pourtant bien fonctionner.

— Je sais avec certitude que je ne me trompe pas, ragea Rosie, essuyant ses larmes avec sa main bandée. Mais j'ai peur pour la suite.

Peu encline à écouter les lamentations de ses amies, Pat les rejoignit avec un stylo et un calepin.

— Ça va faire le boulevard des sanglots ! Michou, tu as toujours porté des lunettes roses ! Tu penses que le gazon est plus vert chez la voisine. *Move on Girls !*

Elle proposa de continuer l'emballage des objets tout en notant ce que chaque boîte contenait. Cela éviterait les imbroglios lors de la séparation. Puis, elle se mit à ouvrir avec frénésie les portes du bahut de la salle à manger.

— Où as-tu rangé ton cognac ? demanda Pat avec fébrilité. Il faut te ravigoter pour ne pas rester flagada. Est-ce que j'en sers à tout le monde avant que nous attaquions la chambre ? Et tu n'as pas un vieux paquet de cigarettes de caché ?

— Pitié ! Il n'est que dix heures, dirent en chœur Rosie et Michou.

Voilà Junior et sa première intervention ! Qu'est-ce qu'ils t'enseignent à l'école des anges gardiens ? La boisson n'est vraiment pas une panacée pour régler les problèmes. Trouve autre chose. Quoi ? Un pétard pour les détendre ! S'il me faut te surveiller en plus, cela ne m'avance pas du tout.

Chapitre 53

Déchirure

25 octobre

Vers midi, Florence entra en coup de vent au Beau-repaire. La nouvelle résidente de Toronto avait tenu à rencontrer sa mère et son père avant qu'ils ne voient l'avocate-médiatrice quelques heures plus tard. Grande et filiforme, ses cheveux bruns ramassés en chignon, elle faisait habituellement tourner les têtes là où elle passait. Mais ce jour-là, sa mine terne alarma Rosie qui l'attendait à la table du coin. Tandis qu'elle s'avavançait pour l'enlacer, Florence affichait un visage fermé et tentait plutôt d'éviter ses bises.

— Pourquoi ne m'embrasses-tu pas ? questionna la maman affolée par cette attitude inaccoutumée de sa fille. Qu'est-ce qu'il y a ?

— Je suis passée à la maison tantôt et j'ai discuté avec papa, répliqua la trentenaire. Il ne comprend pas du tout que vous en soyez arrivés là. Il me semble qu'à votre âge, vous pourriez trouver un moyen de vous entendre.

Sans prendre le temps de s'asseoir, Florence avait débité sa tirade d'un trait. Ses yeux rougis roulaient dans l'eau et sa voix était enrouée. Puis, sans crier gare, une main contre la bouche, la jeune femme se dépêcha de se rendre aux toilettes. De plus en plus inquiète, Rosie se leva pour

la suivre, mais elle se ravisa. À la table voisine, un client picorait dans son assiette et semblait les épier.

Junior ! Que prépares-tu encore ?

— Viens t’asseoir ici, dit Rosie en soutenant sa fille à son retour. Es-tu malade ?

Dévastée, Florence s’effondra dans les bras de sa mère, omettant de parler de son état de santé.

— Vous représentiez mon modèle de vie de couple, hoqueta-t-elle.

— Nous nous sommes aimés, crois-moi. Je n’ai pas pris cette décision sur un coup de tête. Depuis la retraite, force est de constater que nos chemins se sont de plus en plus éloignés. Mes intérêts et ceux de ton père divergent et tu le sais très bien. Mon amour est passé de l’attachement, à une flammèche et maintenant à plus rien du tout.

Quinze minutes s’écoulèrent en échanges pendant lesquelles Florence ne but qu’un verre d’eau. Avant de partir, elle embrassa Rosie. Cette fois, les larmes des deux femmes se mêlèrent. Puis, gênée, la fille se tordit les mains.

— Je me sens mal à l’aise, articula-t-elle les yeux encore humides. Tantôt, papa m’a demandé ta recette de sauce à spaghetti. Que dois-je lui répondre ?

Pour toute réaction, Rosie émit un rictus amer. Sans plus attendre, Florence la quitta rapidement afin de ne pas rater son vol vers Toronto. Au même moment, le jeune client assis tout près se leva. Il avait l’air d’un chérubin avec ses cheveux blonds frisés et son bel habit noir.

— Vous n’avez qu’une vie à vivre, déclara l’homme tout en scrutant intensément le visage de Rosie. Vous devriez en profiter sans vous soucier des autres, ajouta-t-il sans la saluer.

Hé Junior ! Ton avenir est assuré, mais tu te trompes de cible. Rosie est ma protégée. En préparation de l'entretien de médiation que j'animerai, la toge serait-elle appropriée ? Qu'en penses-tu ? Tu me souffles d'endosser un habillement plus conventionnel. Hum ! Je ne veux pas perdre mon caractère particulier.

L'avocate médiatrice, une dame dans la cinquantaine toute de blanc vêtue, assemblait divers documents sur une table en verre rectangulaire. Assise, le dos bien droit, Rosie transpirait déjà dans sa veste de tweed beige. L'air confiant, Philippe lisait à ses côtés un dépliant qu'il avait ramassé dans la salle d'attente. Sans crier gare, une sonnerie particulière se fit entendre du mur près de la porte. Les regards des époux furent immédiatement attirés par une horloge coucou. Un boîtier en forme de tronc d'arbre s'ouvrit pour laisser passer une sculpture d'oiseau. Le faux volatile mécanique sortit de son nid et carillonna deux heures. Lentement, l'avocate entreprit la lecture des éléments légaux se rapportant à une séparation. Seul le tic-tac de la pendule meublait les silences. Lorsque la représentante de Thémis, déesse de la justice, aborda le partage du patrimoine, le débat s'envenima.

— C'est elle qui veut partir, ergota Philippe sur le bout de son fauteuil. Il doit exister des mesures spéciales dans ces cas-là. D'autre part, j'aimerais bien savoir ce qu'elle a mis dans les boîtes déjà remplies.

— Tout est écrit ici noir sur blanc, surenchérit Rosie, tendant à l'avocate un grand calepin. Je n'ai rien volé, seulement prité ce qui m'appartenait.

Mentalement, elle remercia Pat d'avoir pensé à cette étape.

J'espère qu'ils comprennent mon langage juridique. Je l'ai appris par cœur juste pour eux. Je reste placide en

expliquant que la loi ne recherche pas de fautes chez les conjoints.

Pendant que la professionnelle leur transmettait les derniers détails, l'oiseau mécanique surgit une autre fois. En plus de notifier les heures, il annonçait les demi-heures. Agacé par ce bruit, Philippe soupira fortement.

— Pour la prochaine rencontre, conclut la médiatrice, j'aimerais que chacun de vous ait rassemblé les documents dont je vous ai fait mention.

Rosie lissa machinalement le pli de son pantalon. Pâlotte et fébrile, elle déposa dans son sac le carnet qu'elle avait rempli de notes.

— Si vous respectez toutes les règles indiquées, votre séparation deviendra exécutoire dans un an. Il faut également déterminer une date de cessation de vie commune. Souhaitez-vous que j'inscrive ce jour-ci ?

Hébétés, chacun de leur côté, Rosie et Philippe opinèrent du bonnet. Le coucou chanta une quatrième fois et scella ainsi trente-cinq ans de mariage.

J'ai peut-être forcé la note avec mon horloge murale symbolisant le temps qui passe. Les sueurs froides de Rosie vont s'estomper. Lorsque la force, l'espoir et le courage auront grandi en elle, je pourrai retrouver mon aube légère.

Chapitre 54

Fusion

30 octobre

La journée du déménagement de Rosie avait débuté tôt. Amaigrie, elle flottait dans ses pantalons de jogging maculés de traces de peinture. Tristement, elle inspectait sa maison, se remémorant des tranches de vie associées à chaque pièce. Passant devant la chambre principale, elle n'eut qu'un bref regard vers le lit.

J'ai connu ici des moments fort agréables, soupira-t-elle. Mais tout a tellement changé au cours des dernières années.

Arrivée à la cuisine, elle se laissa lourdement tomber sur l'une des chaises cédées à Philippe. La tête entre les mains, les vannes de la tristesse et de la peur s'ouvrirent à nouveau.

À l'heure de quitter la résidence dans laquelle elle vit depuis trente ans, ma protégée panique. Heureusement, Junior lui envoie le soutien de Michou et Gérard. Bravo le jeune ! Tu apprends vite !

— Que sera ma vie ? débita Rosie en voyant entrer sa fidèle alliée. Je me sens happée dans un manège sans fin. Je nage, je prends un bouillon et je plonge encore.

— Tout ira pour le mieux, dit doucement Michou pour la rassurer.

Gérald tapait du pied pendant que Michou entraînait Rosie vers le camion rempli des effets lui appartenant. Le court trajet vers son nouveau logement se déroula en silence. Seuls les hoquets de peine venant des deux femmes meublaient l'espace.

Dans son appartement situé au deuxième étage d'une rue calme, Rosie commençait à prendre ses repères. En ce début d'après-midi, Gérald et Michou montaient les objets fragiles pendant qu'elle récurait les armoires. Sa tête tournait, car elle n'avait rien avalé depuis son réveil. Un joyeux bonjour anima soudain l'atmosphère tristounette. Une odeur familière lui titilla instantanément les narines.

— C'est l'heure de la pause ! claironna Pat.

Elle ouvrit deux cartons remplis de pâtisseries alors que Gabriel transportait des gobelets de café chaud. Les joues en feu, elle présenta son amoureux à la compagnie rassemblée. La cocasserie de la situation entraîna ricanements et taquineries.

— Hum ! Tu me sembles bien rougeaude pour cette heure de la journée, dit Michou, coquine.

Pat se contentait de sourire béatement en disposant des essuie-tout sur la table ronde en fer forgé. Le téléphone de Rosie sonna, ce qui détourna l'attention du groupe. Elle répondit avec ses gants de caoutchouc mouillés. De l'eau sale dégoulinait sur le bras de la nouvelle locataire.

— Madame Roseline Belhumeur ? dit une voix grave. Ici Éric Lajoie de Paris. Je reprends contact pour vous informer des détails de votre venue chez nous le 1^{er} décembre prochain. Vous souvenez-vous de moi ?

— Oui, balbutia Rosie en se rappelant leur récente conversation.

— Dans ce cas, Madame Belhumeur, j'ai l'honneur de vous confirmer officiellement que votre œuvre « *Turbulence* » a gagné le premier prix de cinq cents euros dans la catégorie débutant. Pendant le *Carrefour européen du Patchwork*, des ateliers se tiendront entre les artistes québécois et français. Je suis moi-même créateur et j'ai hâte de vous rencontrer pour mieux connaître vos techniques d'appliqués superposés. Par courriel, j'achemine votre billet d'avion, ainsi que votre réservation dans un hôtel de Saint-Germain-des-Prés.

Bouche bée, Rosie ne parvint pas à lui répondre immédiatement.

— Êtes-vous là ? questionna le responsable français avec un léger décalage. Il est aussi possible que vous ayez à revenir en France, car les *quilts* seront exhibés pendant une année dans différentes foires. Vous avez remporté notre concours par l'originalité de votre composition en rapport au thème « *Passage de vie* ». Le jury a également été impressionné par votre juste utilisation des couleurs. Quant à la disposition des tissus, cela donne de la perspective à vos paysages. Votre œuvre constitue un ensemble très rafraîchissant.

— Soyez assuré que je serai des vôtres ! prononça enfin la gagnante les yeux agrandis par cette nouvelle.

Après avoir remercié son interlocuteur par deux fois, Rosie se tourna vers l'assemblée médusée.

— Je suis aux anges de savoir que je me rendrai à Paris pour ce prix ! Mais aller là-bas toute seule me désole.

N'aie pas peur. Je suis ton phare en tout temps. Plusieurs femmes se déplacent avec leurs sœurs, leurs amies ou en solitaire. Chacune est accompagnée d'un gardien, c'est la règle ici-bas.

— Nous avons une surprise pour toi, commença Pat l'œil malicieux.

— Nous avons toutes besoin de vacances, enchaina Michou, étirant volontairement le préambule.

— Pourquoi ne pas fêter nos retraites et nos soixante ans à Paris ? ajouta Pat en laissant de côté son chou à la crème. Nous partons avec toi ! Nous n'attendions qu'une occasion spéciale pour te l'annoncer.

Elles s'embrassèrent spontanément. Les trois femmes se soudaient par ce geste qu'elles avaient souvent exécuté depuis leur jeunesse. Pendant que la bande rigolait de plus belle, Gabriel exerçait ses talents de sommelier.

— Quel moment mémorable Roseline ! J'avais suggéré à Patricia d'apporter du champagne pour fêter votre nouvelle vie, dit-il en faisant sauter le bouchon de la bouteille.

Sans perdre une goutte du précieux liquide, ils trinquèrent tous dans des verres de plastique comme s'ils se retrouvaient déjà chez *Maxim's* à Paris.

Ça a l'air bien bon ce petit boire ! Au tour de mes terriennes de profiter des beaux moments qui leur sont offerts. Enfin, je vois des vacances se profiler à l'horizon. De la Joconde à la Tour Eiffel, je vais visiter les Champs Élysées et les attractions parisiennes. Et peut-être me faire des amis parmi les French Guardian Angels !

Chapitre 55

Éclat

15 novembre

La froidure s'installait de plus en plus sans compter que les heures de lumière rétrécissaient par les deux bouts du jour. Seule dans son atelier, Rosie n'avait pas vu le temps passer. Sa machine à coudre vrombissait depuis le matin et le cliquetis de ses nouveaux ciseaux se mêlait au son d'une musique entraînante. Sans même s'arrêter pour un café, l'artisane s'affairait à sa récente murale. Sur son bureau de travail adjacent, les documents officiels pour la séparation étaient disposés épars. Des boîtes de livres attendaient sagement leur tour pour être vidées et rangées.

Belle dame, je te soutiens dans ta démarche de te rapprocher de ton Essence profonde. La création sera ta planche de salut. Me voilà presque au chômage ! Oups ! Le Panicomètre me signale un souci avec Michou. Où se cache Junior ?

Pendant ce temps, Gérald piaffait d'impatience près de son camion. Voyant arriver Michou qui passait maintenant deux matinées par semaine au Centre de femmes *L'Éveil*, il lui manifesta son mécontentement en grondant à mi-voix.

— Tu es en retard de quinze minutes !

Surprise par cette attitude déplaisante, Michou hésita à lui partager une information.

— Merci Gérald d'être venu me chercher, répondit-elle en s'efforçant de rester aimable. Je vais m'épargner une marche au froid et à l'humidité. J'ai une bonne nouvelle à t'annoncer.

— Qu'est-ce qui t'arrive de si important pour retarder notre rendez-vous ? ajouta-t-il un peu narquois.

— Imagine ! J'ai obtenu un poste d'adjointe à la coordination du Centre ! s'exclama-t-elle heureuse. Je pourrai soutenir les femmes aux prises avec diverses formes de violence et en plus, cela me met à l'abri des problèmes financiers. J'ai hâte d'annoncer cela à Hugo. Pour Justine ça va attendre, car elle est partie quelques jours visiter une exposition avec Josée, son amie de cœur.

Gérald embraya son camion sans ménagement.

— L'orientation sexuelle de ta fille ne t'indispose pas ? questionna Gérald sur un ton dur. La vie d'une lesbienne ne doit pas être de tout repos.

— Pourquoi dis-tu une chose pareille ? rugit Michou. Ma Justine s'affirme de plus en plus. Je la soutiendrai envers et contre tous.

— C'est comme pour ton Jean-Jacques, continua-t-il de mauvaise humeur. Il est mort depuis quatre mois ! Ton deuil doit être fait maintenant !

Blessée et offusquée au plus profond d'elle-même, Michou l'intima d'arrêter son véhicule.

— Je ne tolérerai pas de tels propos ! Ne me rappelle pas ! Ce ne sera pas nécessaire.

Sous les yeux ahuris du rocker chauve, elle débarqua en claquant la portière. Sans daigner lui jeter un regard, elle héla un taxi et disparut de son champ de vision. Surpris par

l'attitude directe de celle qu'il croyait connaître, Gérald resta estomaqué.

Personne n'est programmé pour devenir martyr. Junior a compris que Michou a besoin de mettre l'accent sur ses principales priorités. Et pour cela, elle sera mieux seule que mal accompagnée. Wow ! Mon stagiaire prend du galon.

Chapitre 56

Départ

28 novembre

Dès que leurs valises remplies à ras bord furent enregistrées au comptoir de l'aéroport, les *Girls* pépièrent comme des gamines en partance pour un camp de vacances. Tout au long du vol transatlantique, la musique classique de l'iPod de Pat couvrit à peine le bruit des réacteurs. Quant à Michou et Rosie, elles se levèrent souvent. La première pour délier ses longues jambes et l'autre pour tromper l'énervement qu'elle ressentait.

— Mesdames et messieurs, ici le commandant Comeau. Nous amorçons maintenant notre descente. Veuillez boucler votre ceinture, car nous atterrirons à l'aéroport Charles-de-Gaulle dans quinze minutes. Sous un ciel ensoleillé, il est 8 h 30 à Paris et le mercure indique dix degrés. Merci d'avoir voyagé avec nous. Bon retour à ceux qui reviennent chez eux et pour les vacanciers, nous vous souhaitons un heureux séjour dans la Ville Lumière. Au plaisir de vous servir à nouveau.

Assise au centre de la rangée, Rosie rappela à ses amies qu'à son premier périple à Paris pour accompagner Philippe à un congrès d'ingénieurs, elle avait aimé flâner sur les Grands Boulevards. Tout en prononçant ces mots, elle entendit Michou se moucher.

— Jean-Jacques m'avait promis de m'amener à Paris pour mes soixante ans, dit cette dernière mélancolique. J'ai perdu mon amour et cette douleur demeure toujours présente.

— Le destin déjoue parfois nos plans, répliqua Pat en jetant rapidement tout son fourbi dans un sac de cuir blanc, cadeau de Gabriel.

Il leur reste à accueillir la réalité d'aujourd'hui et à apprendre à partir de là. Afin de leur donner des ailes, Junior et moi continuons de les entourer.

Tenant la main de Michou d'un côté et celle de Pat de l'autre, Rosie se mit à trépigner sur son siège.

— Je vois l'aéroport ! Voici Paris ! Je vous aime mes amies. Merci pour votre présence et votre complicité dans cette belle aventure avec moi !

Après une courte sieste à leur hôtel du quartier Saint-Germain-des-Prés, le trio s'attabla au Café de Flore tout près. Ce lieu historique était animé en permanence.

— Pouvez-vous imaginer que nous sommes peut-être assises à la même place que Simone de Beauvoir, Marguerite Duras ou Françoise Sagan ! déclara Rosie émue.

En ce début d'après-midi, elles dégustaient leurs cappuccinos, distraites par le va-et-vient des piétons pressés. Pat attira l'attention des autres vers une dame qui entraînait avec un manteau cintré, des talons hauts de qualité et un sac à main en cuir véritable.

— *My God !* Que nous sommes mal fagotées par rapport à cette Parisienne ! commenta-t-elle, examinant ses courtes jambes gainées d'un épais pantalon de laine.

Qu'est-ce qu'elle a de mieux que mes protégées, cette femme ? Oh ! Un French Guardian Angel me tire un bout

d'auréole pour défendre sa favorite et partager une invitation. Je ne comprends rien à son charabia. Vite, mon dictionnaire d'équivalence linguistique !

Habituellement critique par rapport aux choix vestimentaires des gens, Rosie ne releva pas la remarque. Elle mélangeait consciencieusement sa crème dans son café.

— Voyons Rosie, tu me sembles soudain bien nostalgique, s'informa Michou.

— Effectuer ce voyage me fait repenser à ma séparation. Heureusement, vous êtes là !

— Je ne veux pas vous bousculer, mais il faut retourner à l'hôtel, dicta Pat.

Telle une cheftaine scout, elle battait la marche. Un peu en retrait, Rosie avançait comme sur un nuage. Ses cheveux bouclés ondulaient délicatement sur sa nuque. Quant à Michou, elle se déplaçait lentement sans porter attention aux décorations des vitrines qui brillaient de mille feux à l'approche de Noël.

Enfin quelques heures de répit pour exécuter une visite aérienne de cette ville. Je survole Paris en compagnie de mon nouveau pote français. Les échanges interculturels : il n'y a rien de mieux pour faire connaissance !

Chapitre 57

Réjouissance

30 novembre

Les journées passent à la vitesse de l'éclair en compagnie de mes voyageuses. Elles sont vraiment insatiables de découvertes. Mais ce soir-là, un événement spécial les attend.

En sortant de l'hôtel, Michou cligna de l'œil vers Pat. Toutes deux jetèrent un dernier regard à leurs montres qui indiquaient vingt heures. Le trio avait convenu de s'habiller de façon sophistiquée juste pour le plaisir.

— Où va-t-on ? questionna Rosie lorsqu'elles furent assises sur la banquette arrière d'un taxi. Je croyais que nous mangerions au bistro voisin. Qu'est-ce que vous complotiez ?

Pour toute réponse, elle ne reçut que des sourires. Arrivées à destination, le chauffeur les fit descendre au Café *Le Procope*. Rosie écarquilla les yeux devant le plus vieux restaurant de Paris. Le décor somptueux l'impressionna alors que la vue du texte de la *Déclaration des droits de l'homme de 1789* interpellait l'historienne. Sur les murs, les portraits de Voltaire et Jean-Jacques Rousseau, clients d'un siècle passé, méritèrent des éloges.

— Il est temps de fêter ton prix et nos retraites, affirma joyeusement Pat.

— Sans oublier les soixante ans de Patricia aujourd'hui ! ajouta Michou.

Confortablement installées dans ce restaurant, elles savouraient cet instant unique empreint d'une atmosphère particulière. Un verre de champagne d'une main et l'autre sur le cœur, Rosie reprenait peu à peu ses esprits.

— Merci pour cette extraordinaire surprise ! Vous vous êtes surpassées ! Je suis franchement émue de me trouver ici. Je porte un toast à notre longue amitié !

Tout sourire, un homme dans la cinquantaine qui les avait entendues se dirigea vers elles.

— Je ne comprends rien à votre accent, mais je crois reconnaître des cousines québécoises, n'est-ce pas ?

— Comme vous, nous prononçons les mots à notre manière, répondit Pat avec une pointe d'impertinence. Nous venons effectivement du Québec pour célébrer plusieurs événements, dont le premier prix de notre Rosie dans un concours international de *patchwork* et mon anniversaire.

— Allez ! Je suis le gérant de cet établissement. *Le Procope* vous offre un autre verre de champagne pour fêter tout cela. Si, si, j'insiste.

Pendant qu'il repartait tout guilleret, les *Girls* gloussaient. Décidément, cette escapade à Paris se déroulait sous de bons auspices. Le vin mousseux opérant subtilement, l'inhibition tombait et les langues se déliaient. Sans préambule, Pat relança Rosie sur son aventure.

— Dis donc, repenses-tu à Giorgio de temps en temps ?

— Je me sentais vraiment aguichante dans ses bras, se rappela l'interpellée d'un air attristée. Il me touchait comme s'il me désirait, alors que Philippe se contentait de me toucher comme s'il m'avait. Mais les caresses seules ne suffisent pas à créer une relation.

— Tu es une belle femme et ton célibat ne durera pas

bien longtemps, ajouta Pat. Et toi, Michou, je trouve que tu ne parles plus de Gérard.

— Lui et moi c'est fini ! riposta Michou. Je me suis aperçue que je l'avais idéalisé. Ce n'était plus l'homme que j'avais connu dans ma jeunesse. Je n'ai vraiment pas besoin de me faire diriger comme un petit chien pour continuer ma vie. Mais toi Pat, où en es-tu avec ton beau Gabriel ?

— *My God !* Je pourrais discourir pendant des heures sur tous les intérêts que nous avons en commun. Les mots doux qu'il me susurre à l'oreille me font presque jouir. La première fois où nous avons fait l'amour, je tremblais comme une feuille. J'étais à la fois émue et paniquée. *I love him !*

Accompagnés d'un bol d'amandes pralinées, trois autres verres de champagne furent déposés devant elles, rien pour stopper la couperose de Rosie. Au même moment, une marchande ambulante drapée d'un long châle noir leur proposa des roses rouges. Sans leur demander la permission, elle étala trois fleurs sur la nappe blanche.

— Reprenez votre bouquet ! s'insurgea Pat. Nous n'avons rien commandé !

En désignant le gérant comme responsable, la vendeuse leur déclara : « Belles dames, le bonheur est fugace. Dépêchez-vous de saisir l'instant présent avant qu'il s'enfuie ».

Cette fois, mon déguisement me semble très approprié. J'aurais dû apporter une boule de cristal et une baguette magique. Je me serais encore plus amusé.

La vieille gitane fixa d'abord Rosie en lui prédisant la fin d'une époque de sa vie et le commencement d'une nouvelle étape palpitante. Elle s'empara ensuite de la main droite de Michou et lui promit une prochaine conjoncture favorable et déterminante. Puis se tournant vers Pat, elle

ouvrit grand les bras pour lui signifier un bonheur heureux et sans nuages. Égayées par cette visite insolite, les Girls rirent de bon cœur.

Vêtu de son uniforme noir et blanc, le gérant revint leur distribuer les menus.

— C'est très gentil de votre part de nous avoir offert ces roses, le remercia Rosie toute souriante. Votre établissement nous ravit !

— *Le Procope* est un véritable carrefour de rencontres passionnantes et cela depuis des siècles, relança le Français sûr de lui.

Un retentissant éclat de joie surprit le serveur. Rosie le rassura en tamponnant ses yeux afin de ne pas faire couler son maquillage.

— Après l'année que nous avons traversée, il nous aura donc fallu parcourir presque six mille kilomètres et entendre les propos d'une diseuse de bonne aventure pour que nous apparaisse enfin la lumière au bout de nos tunnels !

Quel bien-être que ce fou rire ! La fatigue et les récentes peines s'enfuient au galop. Rosie, Pat et Michou peuvent me faire confiance, je suis le meilleur accompagnateur qui soit ! Sans soucis, je retourne maintenant à mes nouvelles rencontres.

Chapitre 58

Naissance

1^{er} décembre

La matinée s'était déroulée en accéléré, chacune des trois sexagénaires étant occupée à soigner sa tenue vestimentaire pour la remise du prix. Quand Rosie sortit de la salle de bain, les deux autres la sifflèrent. Embellie par le succès, l'honorée avait opté pour l'exotisme avec une robe ajustée aux motifs de léopard accompagné de bottes brunes. Elle compléta son allure en glissant une série d'anneaux à ses délicats poignets alors que de jolies créoles pendaient à ses oreilles.

— Tu es superbe ! s'exclama Michou. Si on l'observe trop longtemps, ta robe pourrait rugir !

Nerveuse et des papillons dans le ventre, Rosie grignota à peine un croissant déposé dans un panier sur la table du salon.

— Vite il faut partir ! annonça Pat. J'appelle la réception pour nous commander un taxi.

Les rues de Paris bouillonnaient d'effervescence. Tout en se dirigeant vers la mairie du 6^e arrondissement, lieu où se tenait l'exposition, les têtes des Québécoises tournaient comme des girouettes. Au détour d'une allée de platanes, les *Girls* s'extasiaient sur cette ville qui ne dormait jamais.

La mairie bénéficiait d'un emplacement privilégié dans ce quartier. Lorsqu'elles passèrent sous l'arcade de la porte principale, Pat et Michou prirent des clichés d'une affiche colorée où le nom et le portrait de leur amie figuraient en première place. À la table d'inscription, un guide présenta Rosie à un bel homme grand et costaud. Éric Lajoie, responsable du *Carrefour européen du patchwork*, l'attendait et il lui fit la bise par trois fois. La lauréate aperçut immédiatement son ouvrage mis en évidence.

Ce type me laisse une bonne impression. Son ange est déjà mon pote et il me lance un clin d'œil en signe de porte-bonheur.

Une musique entraînante annonçait l'arrivée d'un groupe de dignitaires. M. Lajoie s'avança au microphone et remercia de façon très protocolaire le maire, le député et les *sponsors* locaux. Puis, il entra dans le vif du sujet.

— Chaque année, nous nous donnons rendez-vous pour vibrer, rêver et pousser plus loin les limites de notre art, le *patchwork*. Cette fois notre thème « *Passage de vie* » en a inspiré plusieurs. De plus, les artisans français ont donné une voix à nos amis du Québec, ce qui a porté chance à l'une d'entre elles. Je vous présente d'abord la grande gagnante dans la catégorie débutant. Il s'agit de Madame Roseline Belhumeur qui nous a proposé une magnifique œuvre intitulée « *Turbulence* ».

Le responsable mangeait Rosie des yeux. Il décrivit avec émotion sa murale.

— L'originalité de votre composition est allée droit au cœur du jury. Les tissus, les textures et les couleurs s'agencent dans une conception vraiment unique. Sans oublier la place de vos trois personnages féminins ballottés sur une

mer de coquelicots entre quelques nuages gris, le soleil et de gros cumulus. Le prix de cinq cents euros vous sera immédiatement remis sur cette scène.

Des hourras et des applaudissements se faisaient entendre en même temps que les clics clics des appareils photo. Rosie montait fièrement vers l'estrade d'honneur en se tournant vers ses amies qui lui souriaient. Il y eut alors des murmures qui parvinrent d'une coulisse. Resplendissante, Florence apparut tandis qu'Éric Lajoie lui prenait le bras comme un gentleman. Chamboulée, Rosie laissa de côté les bonnes manières pour se jeter à son cou.

— Tu es là ! Tu es là ! répéta tendrement la mère.

— Oui et je ne suis pas seule, dit la jeune femme en déposant la main de Rosie sur son ventre légèrement rebondi. Je suis enceinte d'une petite fille qui naîtra à Pâques. Ce sera l'enfant du renouveau.

Sous les vivats de la foule, Rosie agita les doigts en signe de victoire. À cet instant, elle sut que son cœur l'avait orientée vers les bonnes décisions.

Ciel ! Il est temps qu'elle vive pour elle. Je peux enfin planifier les vacances en formule tout-inclus que j'ai remportées en septembre au bal de la Pleine Lune. Il me reste à boucler mes valises et à filer vers la constellation du Lion, réputée pour ses étoiles brillantes et son charme suranné. Mais avant, je dois expédier un iCélestial au Très-Haut.

« Bonjour cher Grand Patron,

Je vous remercie de la confiance que vous m'avez témoignée en me confiant l'âme des terriennes Rosie, Pat et Michou. Il est certain que mon expérience au sein de la

confrérie des anges gardiens a su les guider à travers les montagnes russes des derniers mois. À soixante ans, elles ont accepté un allègement et un détachement pour expérimenter de nouvelles avenues. Qui sait, pourront-elles se recréer un monde davantage en lien avec leur Essence profonde ?

*Tout va bien aller maintenant,
Votre tout dévoué Archibald. »*

P.S. : Merci pour l'assistance de Junior. Ses qualités et ses compétences font de lui une recrue de premier choix. Vous avez toujours su bien vous entourer.

Épilogue

25 décembre

Depuis la veille, une grosse bordée de neige était tombée sur la ville en fête. Dans l'appartement surchauffé de Rosie, la petitesse des lieux n'entravait nullement la bonne humeur des dix convives. Elle avait proposé la formule d'un repas-partage pour célébrer Noël. Tous furent enthousiasmés par son idée. De son côté, elle avait fait rôtir une énorme dinde et sauter des pommes de terre dans l'huile. Juste avant de commencer le dessert, l'hôtesse détacha un bouton de sa blouse en dentelle blanche et rajusta ses leggings noirs qui moulaien sa silhouette amincie.

— Je vous remercie d'avoir répondu à mon invitation, dit chaleureusement Rosie en levant son verre. Quel bonheur de vous voir tous autour de moi !

Excité par le temps qui s'étirait avant qu'il ne reçoive ses présents, Olivier sortit de table et se dirigea vers le sapin miniature placé sur un guéridon. Steve partit à ses trousses et Florence les suivit.

— Assez de sentiment, ajouta Pat en tirant sa chaise. Goûtons au Saint-Honoré que j'ai apporté !

Par un geste de la main, Gabriel l'arrêta dans son élan. Il déposa à ses pieds une boîte qui bougeait. Il souleva les

battants du carton, un museau apparut et bientôt une petite bête noire surgit.

— Un chiot ! s'exclama Pat ahurie. Oh Gabriel chéri ! Merci ! Merci !

En s'agenouillant, elle sortit le caniche de sa cachette et le prit dans ses bras.

— Le chien dont j'ai toujours rêvé ! parvint-elle à dire sous les applaudissements du groupe. Quel est son nom ?

— Elle s'appelle Angie, répondit le donateur. Elle a appartenu à des professionnelles qui ont quitté la ville. Je te jure que cette bête avait vraiment hâte de te connaître. Avec elle, je pourrai ainsi mieux apprivoiser le soi-disant meilleur ami de l'homme.

Rosie sourit en reconnaissant l'animal qu'Olivier poursuivait sous la table entre les paires de jambes. Dans l'entrefaite, Hugo se leva à son tour et fit taire les invités.

— Laura, ma Laura, commença-t-il en mettant un genou par terre devant elle. Je t'aime depuis longtemps. Aujourd'hui, je souhaiterais que tu partages ma vie. Veux-tu m'épouser ?

Les bavardages cessèrent et tous les yeux se tournèrent vers la fille de Pat. Petite et trapue, elle avait le visage délicat de sa mère. Le souvenir de sa fausse-couche s'était atténué grâce au fils de Michou qui l'avait prise sous son aile protectrice.

— Oui, je le veux Hugo ! lança la future fiancée, enlaçant tendrement le trentenaire géant.

Justine battit des mains à l'annonce d'un mariage prochain et elle profita de l'exubérance du moment pour embrasser son amie Josée.

Dans l'atelier de Rosie où l'on avait déposé les manteaux, le trio des *Girls* se retrouva pour admirer la nouvelle

murale qui trônait sur un tréteau. Des fleurs découpées dans des tissus soyeux s'enchevêtraient et entouraient une femme assise en méditation sur un lotus.

— Je vais l'appeler « *Renaissance* », dit Rosie, un trémolo dans la voix.

Un court silence s'installa entre les trois amies qui avalaient simultanément une gorgée de champagne. Un ange passa.

Mon Yin et mon Yang sont réunis. Un nouveau mouvement s'amorce pour chacune d'elles. Junior ? Est-ce toi ? Viens m'accompagner dans cette importante étape ! Ta présence me fait chaud au cœur. Les péripéties des derniers temps ont blanchi ma couronne. Avec toi, ma relève sera assurée. Et si c'était à mon tour de prendre ma retraite ? J'ai encore beaucoup de projets passionnants à réaliser.

— Pour ma part, ajouta Michou pensive, depuis la mort de Jean-Jacques, je suis devenue une personne différente. Au fil des mois, le tome un de ma vie s'est terminé et le volume deux débute à peine. Mes ressources suffisent pour affronter l'avenir et votre amitié m'importe plus que jamais.

— Qui aurait cru que je tomberais amoureuse dans le détour de la soixantaine ? continua Pat attendrie. Grâce à Gabriel, je peux vous dire : « *Yesterday is the past, tomorrow is the future, but present is a gift !* »

— *Belle signore*, jé nous accordé toutes les trois dix sour dix pour cé moment dé bonheur ! ajouta Rosie en se moquant de l'accent de Giorgio et de son aventure avec lui.

Soudain, son regard fut attiré par le clignotant rouge du téléphone dont elle n'avait pas entendu la sonnerie.

— Bonjour Roseline. Ici Éric Lajoie de Paris. Je voulais simplement te souhaiter un très joyeux Noël et partager une bonne nouvelle. Je me rendrai dans ta ville le mois prochain. Je suis mandaté par l'organisation pour discuter de ta possible implication lors du futur événement international qui se tiendra à Florence. Nous croyons que ton expertise et tes compétences seraient un atout précieux au sein de notre équipe. Nous avons vécu d'agréables moments au cours de ta visite. Ce serait sympathique de continuer nos échanges. Qu'en penses-tu ? Aimes-tu l'Italie ?

Dans le brouhaha de la fête, Roseline Belhumeur rayonne. Les étoiles s'alignent pour elle. Son bonheur vient de la réalisation de ses talents d'artiste qu'elle avait mésestimés. Rosie, suis ce que ton cœur te dicte !

Archi aperçut alors au-dessus de lui son éternel Patron, un sourire angélique aux lèvres. Il comprit à ce moment-là qu'il avait accompli du très bon travail.

Mont-Saint-Hilaire, le 23 décembre 2014

Remerciements

J'adresse un merci sincère à toutes les personnes lumineuses qui m'ont inspirée et guidée dans l'écriture de cette œuvre de fiction. Merci à mes amours, à ma famille et à mes amies (amis) pour leur accompagnement inconditionnels. J'offre un merci à titre posthume à mon frère Jean-Noël, l'écrivain, décédé trop tôt à 49 ans. Il a su m'insuffler le courage des mots et la détermination pour me rendre au bout de mon rêve.

Merci à Dominique Girard et Marc Edgar pour le professionnalisme apporté à la correction et à la révision linguistique du manuscrit. Merci à Lina Savignac pour ses précieux conseils et à Raymond Gallant pour l'excellent travail de mise en page.

Merci à mes enfants chéris pour leur aide inestimable et leur soutien continu : Alexandre pour le graphisme de la page couverture et Véronique, pour ma photo. Je vous aime de tout mon cœur.

Ce fut un honneur et un bonheur de réaliser mon projet d'écriture avec vous tous.

Achevé d'imprimer
en mai 2015
sur les presses de Marquis imprimeur inc.
à Cap-Saint-Ignace
Imprimé au Canada



Rosie, Pat et Michou se débattent avec les secrets d'une longue amitié, leurs amours à la fois émouvantes et complexes, de même que le choc de brusques changements dans une étape de leur vie qu'elles espéraient paisible.

Quels pouvoirs Archibald, l'ange gardien folichon et protecteur, déploiera-t-il pour guider ces femmes dans des sentiers inexplorés ?

Dès les premières pages, vous serez happés par les montagnes russes que dévaleront les trois héroïnes.

Et qui sait, partagerez-vous avec elles des moments apaisants sur les cumulus d'Archi ?



Céline Dion

Tout au long de sa carrière dans le monde de l'éducation, l'auteure s'est intéressée aux sciences humaines, à la didactique et à la pédagogie. Elle a d'ailleurs présenté plusieurs conférences au Québec et en France se rapportant à ces divers champs d'intérêt.

Passionnée d'écriture, elle a choisi depuis quelques années ce mode d'expression. Ses récits privilégient l'observation des personnes traversant des passages importants de leur vie ainsi qu'une vision sur des pistes de réflexion basées sur le mieux-être et l'équilibre de chacun.



9 782981 523808